
3 2044 004 558 748

[illegible]

Theodore Sedgwick Sr
Paris ce 11me Octbre 1833

THÉATRE

fr: 7.50

CHOISI

DE LESAGE,

Theodore Sedgwick Jr
Paris ce 11me Octbre 1833

THÉATRE

fr: 1.50

CHOISI

DE LESAGE,

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN,
RUE RACINE, N°. 4, PLACE DE L'ODÉON.
FÉVRIER 1830.

THÉATRE

CHOISI

DE LESAGE,

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE,



Paris.

AU BUREAU PRINCIPAL DES ÉDITEURS,

Rue des Grés-St.-Jacques, N°. 10.

1830.

1875, Nov. 11.
Gift of
Arthur G. Sedgwick,
of Cambridge.
(H. U. 1864.)

NOTICE

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

DE LESAGE.



Alain-René Lesage naquit à Vannes[1] en Basse-Bretagne, vers l'année 1668. Son père était riche, il le perdit de bonne heure ainsi que sa mère, et il passa à l'âge de sept ans sous la tutelle d'un oncle que la nature avait formé le plus négligent des hommes.

Sa fortune et son éducation souffrirent également des défauts d'un pareil tuteur. Elles allèrent l'une et l'autre en sens contraire, comme elles devaient aller. La fortune s'éclipsa rapidement, et les études du jeune

[1] Les écrivains de *l'Histoire du Théâtre Français* le font naître à Ruys, île de Bretagne, en quoi ils ont été suivis par l'auteur de la *Bibliothéque du Théâtre Français;* Beauchamps, dans ses *Recherches sur les théâtres*, affirme qu'il est de Paris, mais l'autorité du fils de Lesage lui-même, qui donne à son père Vannes pour patrie, nous semble préférable.

Lesage furent conduites avec tant de lenteur, qu'étant venu à Paris, en 1693, âgé de vingt-cinq ans, son principal dessein était d'y faire sa philosophie.

Heureusement il avait eu de bons maîtres, et un excellent fonds. Les semences qu'on y jeta, pour s'être développées tard, n'en germèrent et n'en produisirent que mieux ensuite. Le père Bochard, jésuite, fils du président de ce nom, et qui depuis ayant quitté la société se fit connaître sous le nom de l'abbé Bochard, principal du collége de Vannes, pendant que Lesage y étudiait, s'était attaché à lui; il prit plaisir à cultiver son inclination pour la belle littérature, et à lui former ce goût pur qu'il a fidèlement consulté dans tous ses ouvrages.

Peu de temps après son arrivée dans la capitale, Lesage, avec beaucoup d'esprit et une figure très-agréable, se trouva répandu dans les meilleures sociétés, dont on fut ravi de lui voir partager les agrémens, qu'il augmentait par sa présence. Ce fut sans doute une de ces occasions que la scène civile offre assez communément à ceux qui s'y distinguent, qui lui procura la connaissance de cette femme de condition, laquelle, selon les historiens du Théâtre Français, lui donna son cœur, et lui fit part de sa fortune. Il

paraît que cette aventure n'eut ni suite ni éclat. On ignore également le nom et le sort de celle qui en fut l'héroïne; et ce qu'il y a de certain, c'est que soit après soit peut-être durant cette intrigue, Lesage devint éperdument amoureux de la fille d'un menuisier de la rue de la Mortellerie, et qu'ayant eu le bonheur de lui inspirer autant de passion qu'il en ressentait, il la demanda en mariage et l'obtint de ses parens.

Ni la galanterie, ni l'amour ne l'avaient occupé au point de lui faire perdre de vue ses amis ou les lettres. Il s'était lié particulièrement avec Danchet, qu'il avait connu aux jésuites, et que le père Jouvency venait de placer à Chartres professeur de rhétorique. Son jeune ami le détermina à donner au public une traduction des Lettres d'Aristenète[1], qu'il se chargea du soin de faire imprimer à Chartres sous le titre de Rotterdam, en 1695.

C'est une circonstance qui fait honneur au

[1] Aristenète est un auteur grec qui a vécu vers le XVe siècle. Les Lettres que nous avons de lui sont plus galantes que tendres, plus spirituelles que passionnées. Jacques Bongars en avait laissé une traduction latine sur laquelle Lesage fit la sienne. Il s'y est permis tant de libertés, qu'on peut dire qu'il a plutôt imité que traduit. Avant lui, Marcassus avait inséré plusieurs des Lettres d'Aristenète dans un recueil de lettres politiques, morales et amoureuses, tirées des anciens.

cœur de Lesage, que ses amis influèrent beaucoup sur le choix de ses occupations littéraires. L'abbé de Lyonne, pour qui la langue espagnole avait un attrait singulier, et qui toute sa vie donna à Lesage des preuves d'une estime et d'un attachement sincères[1], lui apprit son idiome favori; il lui rendit familiers les bons auteurs castillans, et lui fit goûter le genre de beautés qui leur est propre.

Le Traître puni, comédie en cinq actes, traduite de don Francisco de Rojas, fut le premier fruit de ses découvertes, dans un pays que nos littérateurs français du siècle passé, les Voiture, les deux Corneille, les Scarron, etc., avaient soigneusement parcouru, et dont on a aujourd'hui oublié jusqu'à la route. Cette pièce, qui n'eut point l'avantage de la représentation, fut imprimée en 1700, et servit de canevas à *la Trahison punie*, que Dancourt mit en vers. Celle-ci fut jouée, en 1707, sans grand succès, quoique vivement dialoguée, passablement bien conduite, peut-être une des mieux écrites de toutes celles qu'a rimées son auteur. *Don Félix de Mendoce*, en cinq actes et en prose, de Lope de Vega Carpio, traduite aussi, resta

[1] Il lui faisait une pension de 600 liv. et le comblait de présens.

dans le porte-feuille, et n'a paru que quand Lesage a donné son théâtre, en 1739. *Le Point d'honneur*, autre traduction de l'espagnol, se montra au grand jour de la scène, en 1702; elle n'alla qu'à la seconde représentation. Deux choses durent nuire à la réussite de cette comédie. La première, c'est que le ridicule d'un homme dont toute l'occupation est de s'informer de ceux qui ont des querelles pour les terminer, selon certaines règles qu'il a imaginées, n'est pas senti parmi nous; la seconde c'est que le sujet est le même que celui du *Jodelet duéliste* de Scarron, et que cette ressemblance se fait sentir non-seulement dans le fond mais dans la forme. Lesage crut qu'en resserrant l'intrigue, et en réduisant la pièce de cinq en trois actes, il la rendrait plus agréable en la rendant plus vive. En conséquence, après l'avoir retouchée, il la risqua aux Italiens, sous le titre de *l'Arbitre des différends*, avec un prologue; mais le public s'obstina à ne vouloir la voir que deux fois. Il fallut encore en rester à la seconde représentation.

En général Lesage n'a pas été heureux dans les sujets de pièces qu'il a pris chez nos voisins. Il se pourrait bien que l'intrigue, qui fait le principal mérite de leurs compositions dramatiques, eût perdu de son mérite pour des

oreilles accoutumées aux charmes de la peinture des mœurs, et aux effets du développement des caractères, qui font le prix des chefs-d'œuvre de l'immortel Molière. Mais en revanche tout ce qu'il a emprunté de leurs romans a fait fortune.

Le Diable Boiteux; qu'il publia en 1707, et dont, *el Diablo cojuelo*, de Luis Velez de Guevara, lui fournit le titre et l'idée, eut une vogue prodigieuse. On a même à ce sujet une anecdote extraordinaire. Deux jeunes gens de qualité arrivèrent ensemble chez le libraire qui le débitait. Il n'en restait plus qu'un seul exemplaire. Ni l'un ni l'autre ne voulait le céder à son camarade. L'expédient qu'ils imaginèrent pour savoir auquel des deux il demeurerait fut de sortir devant la boutique, de mettre l'épée à la main, de se battre, et le vainqueur emporta le volume en signe de sa victoire. Le motif de la dispute était mince certainement, néanmoins, à la honte de cet esprit de vertige dont heureusement notre nation se défait de jour en jour, c'est peut-être, entre mille, un des plus considérables de ceux qui ont mis deux Français, souvent amis, dans le cas de se couper la gorge. La célébrité du volume lui valut tous les honneurs du vaudeville. Ce Dancourt, dont on vient de parler, toujours à l'affut des événemens du

jour pour les exposer sur le théâtre, vit dans le bruit que faisait l'ouvrage le sujet de deux pièces pour la comédie française. Il donna d'abord *le Diable boiteux* en un acte, qui eut trente-cinq représentations; ensuite *le Second Chapitre du Diable boiteux*, qui en eut vingt-deux. Il faut convenir que le livre méritait son succès. Il est écrit avec correction, avec feu. C'est la critique de tous les états, de toutes les conditions, en est quelquefois la satire. Les traits dont il est semé ont de la finesse, de la variété, de la naïveté. Il y en a pour les vivans et même pour les morts. L'auteur a l'art d'y mêler des récits épisodiques qui, sortant naturellement du cadre, soutiennent l'intérêt et raniment l'attention que pourrait fatiguer la série trop continuée des tableaux, et des saillies qu'ils occasionent. C'est d'un de ces récits, de l'histoire des amours du comte de Belflor et de Léonor de Cespèdes, qu'on trouve au chapitre IV, que Beaumarchais a tiré son drame d'*Eugénie*. Il n'a changé que le lieu de la scène qu'il transporte de Madrid à Londres.

Dix-neuf ans après la première édition du *Diable boiteux*, Lesage en publia une seconde, qu'il augmenta d'un volume. Les critiques furent moins contens des additions; en supposant qu'ils aient raison, et qu'il existe

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN,
RUE RACINE, N°. 4, PLACE DE L'ODÉON.
FÉVRIER 1830.

THÉATRE

CHOISI

DE LESAGE,

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE.



Paris.

AU BUREAU PRINCIPAL DES ÉDITEURS,

Rue des Grés-St.-Jacques, N°. 10.

1830.

Baptiste) que « Boileau, voyant un jour *le*
» *Diable boiteux* entre les mains de son valet,
» le menaça de le chasser de chez lui si ce
» livre couchait dans sa maison. » Sans le respect que ce nom inspire, je regarderais le fait comme apocryphe. Il n'y a dans cette production aucun des défauts pour lesquels le législateur de notre Parnasse avait une aversion si peu raisonnable. Les mœurs et la langue y sont également respectées. Si Boileau regardait les scènes italiennes de Ghérardi comme *un grenier à sel*, *le Diable boiteux*, où il n'y a pas moins de sel, mais véritablement attique, pouvait compter sur son suffrage. Quelques circonstances particulières, ou bien l'état de maladie dans lequel Despréaux languissait depuis 1706, lui auront peut-être donné ce moment d'humeur qui est la véritable cause d'un propos si visiblement injuste, supposé, encore une fois, qu'il l'ait tenu.

L'année 1707 procura encore un triomphe à Lesage ? mais il ne fut pas aussi complet. *Don César Ursin*, comédie en cinq actes et en prose, tirée de Calderon, un des meilleurs poëtes dramatiques espagnols, fut jouée et sifflée à la ville. L'intrigue pourtant en est tissue avec art; le dialogue est noble et soutenu; mais c'était au moins pour la quatrième

fois que le sujet paraissait sur la scène française. De Brosse, l'abbé de Bois-Robert, Scarron, l'avaient traité chacun à leur manière; il est peu vraisemblable, il n'est pas dans nos mœurs; voilà ce qu'on peut dire pour excuser le jugement du public, qui, au reste, accueillit *Crispin rival de son maître*, représenté après *Don César Ursin*, avec un transport qui se renouvelle presque toutes les fois qu'il reparaît, et il reparaît souvent. C'est en effet une des plus jolies petites pièces qui soit sur notre théâtre; non que le fond en soit bien riche, ni bien moral, tant s'en faut, car il ne s'agit que de deux fripons de valets, don l'un veut se faire passer pour son maître, et, avec le secours de l'autre, épouser celle qu'il aime, afin d'emporter la dot; mais les scènes sont si bien liées, les situations si biens contrastées, il y a un comique si vif et si naturel dans tout ce que disent les acteurs, que, sans être fort intéressé, on est infiniment diverti. L'endroit où Labranche cherche la lettre de son maître, parmi plusieurs autres, dont il fait lire ou lit les adresses : *A monsieur Craquet, médecin, rue du Sépulcre; à monsieur Bredouillet, avocat au parlement, rue des Mauvaises-Paroles*, etc., me paraît être l'original de ces plaisanteries de suscriptions, si souvent répétées depuis

sans beaucoup de mérite; car s'il y en a quelqu'un dans ces sortes de jeux d'esprit, il est tout pour l'inventeur, n'y ayant rien de plus facile que l'imitation, qui en pareil cas est un vrai larcin.

Lesage racontait que *Don César Ursin* et *Crispin rival*, ayant été joués à la cour presqu'en même temps qu'à la ville, y avaient éprouvé un sort entièrement opposé. On applaudit beaucoup à *Don César*, et l'on hua impitoyablement *Crispin*. Ce n'est pas l'unique exemple de la bizarrerie ou de la contradiction des arrêts des spectateurs en fait de pièces de théâtre. Le temps a confirmé celui des citadins, et cassé celui des courtisans.

Il composa tout de suite son *Turcaret*, qu'il fut plus aisé de faire recevoir que de faire représenter. Il avait eu la facilité de divulguer son dessein, et de se livrer, dans des maisons particulières, à ces lectures si fort à la mode, qui sont autant de sacrifices faits, moins encore à la curiosité des auditeurs, qu'à l'orgueil de l'auteur, et qui entraînent toujours après elles de grands inconvéniens. Les financiers, les gens d'affaires qui ont toujours du crédit dans les spectacles, éveillés par la rumeur que ces lectures produisirent, firent cabale parmi les actrices, et il ne fallut pas moins qu'un ordre de

Monseigneur pour lever l'obstacle qui tenait la pièce en suspens. La preuve de ce fait est consignée dans le registre de la Comédie, année 1708; on y lit : « Il y a eu quelques » difficultés au sujet de la représentation de » *Turcaret*, qui furent levées par ordre de » Monseigneur, du 13 octobre 1708, conçu » en ces termes : Monseigneur, étant informé » que les comédiens du roi font difficulté de » jouer une pièce intitulée *Turcaret* ou *le* » *Financier*, ordonne auxdits comédiens » de l'apprendre et de la jouer incessam-» ment. »

Le 14 février de l'année suivante, elle parut enfin sur le théâtre, où les battemens de mains perçant, à travers les murmures, déconcertèrent la brigue des intéressés.

Lesage avait joint à sa pièce *la Critique de la Comédie de Turcaret par le Diable Boiteux*. C'était un colloque entre don Cléophas et Asmodée, dont le commencement servait de prologue, et la fin d'épilogue à sa comédie. On a supprimé depuis, à la représentation, cet entretien qu'on a conservé à l'impression.

Jamais la finance n'a été bafouée, conspuée, vilipendée comme dans cette pièce. M. Turcaret, traitant, qui en est le héros, de laquais devenu gros financier, est un imbécile, insolent, lâche, dur, usurier, sotte-

ment prodigue, débauché ; il ne veut pas voir sa sœur, il tient sa femme en province. Il a tous les vices et tous les ridicules, jusqu'à celui de composer de mauvais vers. Tout ce qui l'approche, tout ce qui l'entoure, contribue à le faire paraître ou plus vil ou plus odieux. Sa maîtresse est une baronne, espèce d'aventurière, fondant sa fortune sur ses charmes, et qui ne fait semblant de tenir à lui qu'afin de le ruiner, de l'abîmer de fond en comble. Elle a pour amant un chevalier de hasard, petit fat sans principes, sans mœurs et sans probité, dont elle s'est entêtée, malgré les sermons d'une soubrette très-leste, mais qui ne peut souffrir que les dépouilles du financier mis au pillage passent à un aigrefin sans que sa maîtresse en profite. Frontin, valet du chevalier, est un hardi coquin, que l'on fait entrer au service du maltotier à la place d'un épais flamand auquel Turcaret donne un poste. Ce Frontin engage la baronne à prendre, au lieu de sa première femme de chambre, une certaine Lisette qui l'a captivé, chez laquelle on voit poindre le goût de tous les travers dont on est sûr qu'elle aura l'enivrement. Un ami du chevalier, marquis petit-maître, ivrogne, joueur, perdu de dettes ; un Rafle, commis d'usure de M. Turcaret; un faux sergent;

une caricature de comtesse qui se trouve être fille d'un pâtissier, et femme du partisan; une dame Jacob, revendeuse à la toilette, fille d'un maréchal, et sœur du même; tels sont les personnages de la comédie.

L'action, s'il y en a une, est bien maigre. Turcaret, amoureux, dépense immensément pour la baronne, et ne paie point la pension qu'il fait à sa femme en province. Celle-ci vient à Paris, se jette à la tête de tous ceux qu'elle rencontre, et notamment du marquis dont son époux a servi le père. Le marquis l'invite à souper chez la baronne, où son mari et sa belle-sœur arrivent aussi; l'une comme cherchant à se défaire d'une garniture, et l'autre comme patron de la case. Il se fait une reconnaissance qui produit de part et d'autre des reproches et des propos très-aigres et très-plaisans, interrompus par deux associés de M. Turcaret, qui le conduisent en prison. Frontin profite de la bagarre, vole son ancien, son nouveau maître et la coquette, en gardant des billets qui lui ont été confiés pour diverses commissions. Telle est l'action, où il n'y a ni nœud, ni développement, ni catastrophe; car ce n'est pas parce qu'il a fait des dettes pour la baronne que Turcaret est enlevé, mais parce qu'il a cautionné un caissier qui emporte deux cent

mille écus. Les scènes, la plupart épisodiques, sont jetées comme au vent, pour s'arranger où elles pourront. Les personnages surviennent presque toujours sans nécessité; Rafle n'a que faire chez la baronne; madame Jacob ne devait pas s'y remontrer; le marquis et la comtesse assistent par aventure à un souper de rencontre; et Frontin ne saurait compter sur son mensonge, « que les créanciers l'ont fouillé et lui ont pris les effets, » pour espérer d'en conserver la possession. Il est trop évident que la chose se vérifiera, et qu'on lui fera rendre gorge. Mais les défauts, ou, si l'on veut, la nullité de l'action, sont bien avantageusement compensés par la vérité, la finesse des détails, par le bon comique des situations, le naturel des personnages, la naïveté, le sel des plaisanteries; et par une liberté, une force d'expression, qui décèlent l'homme de génie, lequel a la puissance de son sujet. La première, la seconde et la neuvième scène du premier acte; la troisième et la huitième du second; la cinquième et la onzième du troisième; à mon gré, bien supérieure à la huitième que l'on vante; la seconde, la huitième et la douzième du quatrième; enfin la septième et la neuvième du cinquième, méritent des éloges sans restriction. Dans la scène onzième du premier acte, Frontin s'adresse au chevalier :

FRONTIN.

Madame la baronne est persuadée que vous avez perdu mille écus sur votre parole, et que son diamant est en gage; le lui rendrez-vous avec le reste du billet de dix mille écus qu'elle vous a donné pour le retirer?

LE CHEVALIER.

Si je le lui rendrai?

FRONTIN.

Quoi! tout entier; sans quelque nouvel article de dépense?

LE CHEVALIER.

Assurément; je me garderai bien d'y manquer.

FRONTIN.

Vous avez des momens d'équité; je ne m'y attendais pas.

LE CHEVALIER.

Je serais un grand malheureux de m'exposer à rompre avec elle à si bon marché.

Dans le monologue qui termine le deuxième acte, Frontin se prépare à remplir son agence auprès de M. Turcaret : « après quelque temps de fatigue », se dit-il à lui-même, « je

» parviendrai enfin à un état d'aise; alors » quelle satisfaction! quelle tranquillité! *Je » n'aurai plus que ma conscience à mettre en repos.* » Ces traits vivans, ces saillies de caractère qui sont fréquens dans l'ouvrage, ne sont pas assez payés par les plus vifs applaudissemens.

L'âcreté de ses sarcasmes, l'animosité avec laquelle Lesage a livré la maltote au mépris public, l'ont fait soupçonner d'un secret motif de vengeance. On conte qu'un fermier général lui ayant ôté un emploi, *Turcaret* fut l'enfant du dépit. Je ne le crois pas. Celui qui disait: « Les faveurs des grands ne s'obtiennent » que par les soins, les attentions, les intri- » gues, qu'on appelle *démarches*, et qui sont » de véritables *bassesses;* » et qui ajoutait à ses amis : *J'ai refusé des postes où d'autres se seraient enrichis, mais où je n'aurais rien fait pour ma fortune; j'étais trop honnête homme*[1]; celui, dis-je, qui parle ainsi, quand surtout c'est un littérateur, n'a pu être ni bien empressé d'avoir un emploi, ni bien fâché de ne pas le conserver. Il est certain que notre auteur n'était pas courtisan. Prié de faire la lecture de *Turcaret* à l'hôtel de Bouillon, jour, heure, pris, l'instant du jugement d'un pro-

[1] Lettre de M. Lesage fils.

cès qui intéressait le bonheur de sa vie concourt par un cas fortuit avec l'instant promis à la duchesse. Lesage préfère le palais à l'hôtel, où, au lieu d'être à midi, il ne paraît qu'à deux heures. Il raconte son histoire, se confond en excuses, que la duchesse reçoit avec humeur. Elle lui reproche dédaigneusement d'être cause que la compagnie a perdu deux heures à l'attendre. *Madame*, répond-il, *si je les lui ai fait perdre, rien n'est plus simple que de les lui faire regagner. Je ne vous lirai pas ma pièce.* En effet quoiqu'on le presse, quoiqu'on s'efforce de le retenir, il s'en va, et depuis, quelques instances qu'on lui ait faites, il ne remit pas les pieds chez elle.

On ne peut s'empêcher, quand on a vu ce que Lesage avait fait pour le Théâtre Français, de regretter qu'il ne lui ait pas entièrement consacré ses talens. Le retard de la *Tontine*, petite pièce du moment, en un acte, assez bien intriguée, gaiement dialoguée, reçue en 1708 et jouée en 1732, joint aux railleries qu'il s'est permises dans tous ses écrits sur les comédiens, sembleraient annoncer qu'il eut à s'en plaindre. Il peut fort bien être arrivé que quelques hauteurs, quelques décisions hasardées du sanhédrin comique l'aient dégoûté de la scène. Ceux qui courent cette carrière sont assez exposés à ces sortes de désagremens, suite

ordinaire d'un combat de deux vanités intraitables; car la modestie n'est ni le faible des acteurs, ni le fort des auteurs.

Quoi qu'il en soit, Le Sage revint aux romans. *Gil Blas de Santillane*, mit le sceau à sa réputation. C'est un charmant ouvrage, fait pour plaire aux ignorans, aux érudits, aux gens du monde, et aux hommes de tout étage. La narration pure, facile, saillante, entremêlée d'historiettes bien contées, et d'un ton très-divers, attacha les premiers; de fréquentes imitations des anciens, telles que l'aventure de la caverne, prise de l'Ane d'Or d'Apulée, la fable du cochon de Phèdre, etc., des traits peu communs, cités à propos, en rendirent la lecture précieuse aux seconds; les troisièmes y rencontrèrent une galerie de portraits au bas desquels ils étaient enchantés de mettre le nom. Tout Paris savait que le docteur Sangrado n'était autre que le fameux Helvétius. Les poëtes, les comédiens, les comédiennes, les hommes, les femmes célèbres s'y trouvaient peints avec le costume espagnol, et plus d'une anecdote française y est racontée sous des noms castillans; enfin Gil Blas, après avoir reçu une bonne éducation, tombant entre les mains d'une troupe de voleurs qu'il abandonne, pour passer successivement au

service d'un chanoine, d'un médecin, d'un philosophe, d'un petit-maître, d'une actrice, d'une jeune fille de qualité, d'un vieux seigneur, d'une grande dame qui tient un bureau d'esprit; devenant intendant d'un grand d'Espagne, secrétaire de l'archevêque de Grenade, puis d'un marquis portugais, puis *factotum* d'un comte sicilien; Gil Blas commis et favori du premier ministre, le duc de Lerme, prisonnier d'état, et finissant par se retirer à la campagne, essayant ainsi de toutes les conditions, et en décrivant les mœurs d'une manière vraie, ingénieuse, pittoresque, dut amuser, intéresser l'universalité des lecteurs à la portée desquels il se met sans cesse, et qui, maîtres ou valets, font tour à tour une connaissance particulière avec lui. Aussi, outre un nombre infini d'éditions en français, a-t-il été traduit dans presque toutes les langues. Lesage, qui le donna premièrement en trois volumes, en ajouta un quatrième; il vaut mieux que les autres; ce n'est pas qu'on n'y retrouve toujours sa diction coulante, et souvent sa touche caustique [1]; mais il n'a presque plus de

[1] Par exemple, liv. XI, chap. 7 : « Depuis que je t'ai quitté », dit Fabrice à Gil Blas, « j'ai composé des romans, » des comédies, toutes sortes d'ouvrages d'esprit. *J'ai fait* » *mon chemin; je suis à l'hôpital.* »

fraîcheur, il se néglige, il se traîne, et il volait. « Le quatrième volume de *Gil Blas*, » dit l'auteur de l'*Essai sur le goût*, « moins » travaillé que les premiers, a reçu du pu- » blic le même accueil qu'une femme qui a » été extrêmement jolie, et à qui l'âge vient » relâcher les traits. »

Peut-être ces mêmes ressentimens contre les comédiens, qui avaient ramené Lesage aux romans, le jetèrent dans un genre pour lequel il montrait dans le principe une assez forte répugnance; je veux parler de ce qu'il a fait pour la foire. Dans sa Critique de Turcaret par le Diable Boiteux, don Cléophas dit à Asmodée: « La belle assemblée! que de » dames! » Asmodée répond: « Il y en aurait » davantage sans les spectacles de la foire. La » plupart des femmes y courent avec fureur. » Je suis ravi de les voir dans le goût de » leurs laquais et de leurs cochers. » Qui dirait qu'après s'être exprimé de la sorte, un auteur va s'occuper pendant vingt-cinq ou vingt-six ans de sa vie à travailler pour un théâtre dont les spectateurs ne seront que des laquais, des cochers ou de belles dames qui ont le même goût!

C'est pourtant ce qui est arrivé, soit que l'attrait de la petite satisfaction qu'il trouvait à houspiller les *romains* (c'est le nom de

guerre des comédiens français, dans les pièces foraines), lui fît passer sur toutes les autres considérations; soit encore que le profit (car, quand un auteur est devenu père de famille, il ne lui est plus permis de négliger cet article), soit, dis-je, que le profit, après l'avoir d'abord alléché, le fixât ensuite, il se voua, pour ainsi dire, à la foire; et comme l'homme d'esprit ne se mêle de rien qu'il n'y fasse remarquer sa trace, s'il ne fut pas tout-à-fait l'inventeur, il fut au moins le créateur d'une troisième espèce de drame mixte, si connu de nos jours sous la dénomination *d'opéra comique* : en voici l'histoire en deux mots.

Il se tient à Paris deux foires, l'une dans un enclos à peu près au cœur de la ville, on l'appelle foire Saint-Germain [1]; et l'autre dans le faubourg Saint-Laurent, dont on lui a donné le nom. Pendant long-temps les marchands seuls pour qui elles étaient faites en profitèrent. Mais comme le concours du peuple augmenta avec la ville, et que comme elle il devint immense, on imagina d'y montrer des animaux rares, ensuite des animaux instruits. La réussite y fit joindre des sau-

[1] La foire Saint-Germain commençait en février et durait tout le carême jusqu'à la semaine sainte; la foire Saint-Laurent commençait en juin, et finissait à la fin de septembre.

teurs, des voltigeurs, qui mêlèrent aux danses et aux sauts quelques mauvaises scènes en prose, d'abord aussi mal rendues qu'elles étaient mal composées. Peu à peu les acteurs devinrent meilleurs; les auteurs furent mieux choisis, et tout Paris y courut. Les comédiens français au lieu d'user, pour retenir le monde, du privilége de se surpasser dans leur jeu, et de donner d'excellentes pièces, trouvèrent plus commode de faire valoir celui que leur accordaient les lettres-patentes de leur établissement. Ils plaidèrent; les entrepreneurs des spectacles forains obtinrent diverses sentences et arrêts qui changèrent singulièrement la forme des pièces. Chaque décision faisait éclore une variation, au moyen de laquelle on éludait les dispositions du jugement; et le public, curieux de savoir comment on s'y prendrait, se portait en foule à la foire. Les forains condamnés, et défenses à eux faites de jouer des dialogues, ils eurent recours successivement aux monologues, au débit dans les coulisses, à la pantomime, aux marionnettes, aux écriteaux[1]. Cette dernière

[1] On ne commença pas par-là. En premier lieu, chaque acteur se présenta avec un écriteau à la main, où son rôle se lisait écrit en gros caractères; d'abord ce fut en prose, ensuite en couplets. Ces cartons embarrassant sur la scène, on prit le parti de les faire descendre du cintre.

manière, qui offre l'opéra-comique dans son berceau, mérite d'être expliquée. Les acteurs paraissant sur la scène, descendaient du cintre deux amours qui déroulaient un cartouche sur lequel on lisait un couplet et le nom de l'acteur qui devait le chanter. L'orchestre jouait l'air, les spectateurs ayant le ton chantaient le couplet, et l'acteur faisait des gestes analogues. Au milieu d'un peuple chantant, on pense bien que cette invention fut parfaitement reçue.

Les Mémoires pour servir à l'Histoire des spectacles de la foire l'attribuent à MM. Chaillot et Remy, l'un officier, mouleur de bois, l'autre, greffier à l'Hôtel-de-Ville. « C'étaient, » disent-ils, deux philosophes inconnus. » Inconnus ou non, si l'idée est à eux, on leur en doit l'hommage. Lesage la perfectionna. *Arlequin, roi de Serendib*, sujet tiré des contes arabes, eut un succès étonnant, qui ne fut démenti ni par *Arlequin-Thétis*, ni par *Arlequin invisible*; mais il n'en demeura pas là. Du plaisir qu'on prenait à chanter des couplets sur des écriteaux, en s'entendant écorcher les oreilles, sans autre dédommagement que d'écorcher à son tour celles de ses voisins, il n'était pas difficile de conclure qu'on en aurait bien davantage à les entendre chanter avec goût, avec intel-

ligence, avec justesse par l'acteur auquel il appartenait de les dire. Les entrepreneurs de la Foire firent donc un marché avec l'Opéra, qui leur accorda la permission de chanter, en vertu du droit exclusif qu'il en a; et dès ce moment le théâtre et les pièces n'eurent plus d'autre titre que celui d'*opéra comique*.

La Foire de Guibray, prologue, suivi d'*Arlequin-Mahomet*, et du *Tombeau de Nostradamus*, par où débuta Lesage, remplirent l'attente du public, et même des intéressés. *Arlequin-Mahomet* est tiré des contes arabes ; c'est un magasin dans lequel notre auteur s'est fourni plus d'une fois. Il ne faut pas s'en étonner. En 1710, M. Petit Delacroix avait traduit *les Mille et un Jours*; il pria Lesage de revoir son style, et celui-ci corrigea, ou pour mieux dire refit le livre. Le *Tombeau de Nostradamus* commence par une réminiscence de *Roland l'amoureux* : mais le cadre est heureux, et les scènes aussi-bien que les couplets en sont très-piquans.

La *Ceinture de Vénus*, *Télémaque*, parodie de l'opéra de ce nom, et le *Temple du Destin*, accrurent encore l'opinion qu'on avait de sa supériorité dans ce nouveau genre. *Télémaque* surtout enjoua la capitale. C'est en effet une très-plaisante pièce, et qui fut aussi plaisamment jouée.

Je ne suivrai pas Lesage dans le détail des pièces qu'il a données à ce théâtre, depuis 1712 ou 1713, jusqu'en 1738 : on en compte quatre-vingt-huit, dont vingt-neuf seul, vingt-trois avec d'Orneval, trente-deux avec d'Orneval et Fuzelier, une avec d'Orneval et Autreau, une autre avec d'Orneval et Piron, une avec Lafont, et enfin une avec Fromaget. Il suffira de dire qu'il avait tellement saisi le goût du public, qu'aucune de ses pièces ou de celles auxquelles il mit la main n'essuya d'échec ; que plusieurs furent incroyablement suivies ; qu'on y voyait toujours briller une sorte de fleur d'esprit, d'enjouement, qui souvent les tira des tréteaux de la Foire pour les faire passer sur le théâtre du Palais-Royal, où madame et monseigneur le régent, pour le plaisir qu'ils y prirent, lui prouvèrent qu'il avait trouvé le secret rare d'être piquant sans manquer de naturel, facétieux sans donner dans la bassesse, et gai sans cesser d'être décent.

Il a pris partout des motifs de pièces : la société, les aventures du jour, la fable, la féerie ; il mettait tout à contribution. Il paraît avoir singulièrement connu l'art de les composer. Il choisit toujours un sujet simple qui s'expose en deux mots ; supprime avec adresse toutes les scènes de liaison ; met, au-

tant qu'il se peut, les acteurs en situation, et fait la scène comme la pièce, c'est-à-dire qu'il ne la file point, qu'il projette les couleurs principales, et néglige absolument les nuances. Ses couplets sont d'une tournure facile, et d'une chute heureuse. Leur originalité n'a rien de bizarre. Il abonde en contrastes, en saillies. Je ne puis m'empêcher de remarquer que dans la *Foire des fées*, M. Chevillard, poëte extravagant, annonce le dessein de mettre en vers les *Lettres portugaises*; dessein qu'a de nos jours exécuté M. Dorat, d'après le bon M. Chevillard; ce qui démontre bien que le ridicule n'est le même ni pour tous les hommes, ni pour tous les temps.

Lesage jouant souvent ceux qui jouent les autres, eut des prises avec les trois spectacles. L'Opéra soutint mal la foire; les comédies française et italienne l'attaquèrent avec fureur; et le pauvre Opéra comique fut obligé de céder à ses fières ennemis. Ses auteurs ne furent pas si dociles; ayant acheté de grandes marionnettes, ils leur firent représenter *l'Ombre du Cocher poëte*, *le Rémouleur d'amour*, *et le Ravisseur poli*, parodie de *Romulus* de la Motte; ils cherchèrent dans ces pièces à se venger par d'excellentes épigrammes qui furent écoutées avec avidité.

Le comédien Legrand répondit aux sorties que faisaient ces acteurs d'une nouvelle structure contre les Français, par ce couplet qui courut dans le temps, sur l'air : *La beauté, la rareté, la curiosité.*

Lesage et Fuzelier dédaignent du haut style
La beauté,
Pour le polichinelle eût abandonné Gille,
La rareté!
Il ne leur manque plus qu'à crier par la ville,
La curiosité.

La comédie italienne fut celle qui conserva le moins de rancune. Il y eut même une réconciliation en règle entre elle et les auteurs de l'Opéra comique. Ils firent pour elle *le Jeune Vieillard*, *la Force de l'Amour* et *la Foire des fées*, qui furent reçues avec une froideur, que la seconde surtout, chaudement conduite, bien dénouée, dialoguée avec intérêt, aurait dû changer en empressement.

Après deux ans, l'Opéra comique reprit naissance, et Lesage, avec ses collègues, continuèrent d'y attirer la foule. *Le Temple de Mémoire*, *l'Obstacle favorable*, *Achmet et Almanzine*, *le Corsaire de Salé*, *la Reine de Barostan*, *les Routes du Monde*, *l'Espérance*,

Sophie et Sigismon, *et les Mariages du Canada*, *etc.*, y parurent avec un succès d'autant plus étonnant, qu'il ne se démentit pas.

Si ce que dit une sorte de préface historique, placée à la tête d'une édition en 3 vol., petit format, du *Bachelier de Salamanque*, « que Voltaire affectait peu d'estime pour » Lesage, » est aussi vrai que vraisemblable, la raison ne serait pas difficile à en donner.

Dans *le Temple de Mémoire*, Lesage introduit un partisan fanatique de cet écrivain célèbre, qui veut absolument épouser, au nom de son idole, *la Folie*, qui se fait prendre pour *la Gloire*. Or, comme en fait de plaisanterie le philosophe de Ferney était tout épiderme, il est assez simple qu'il n'ait jamais rien goûté de ce qui partait de la plume d'un homme qui avait eu la hardiesse de rire un peu de lui et de ses admirateurs outrés.

L'Opéra comique n'occupa pas tellement les loisirs de notre auteur, qu'il n'en trouvât pour d'autres ouvrages. Il traduisit de l'italien du Boyardo *l'Orlando inamorato*, sous le titre de *Roland l'amoureux*, et il le fit paraître vers 1717. Son projet, qui n'eut pas lieu, était de traduire aussi l'Arioste, et il crut avec raison devoir commencer par le comte de Scandiano, car on ne peut avoir une entière satisfaction à lire le *Roland furieux*, si

l'on n'a lu d'abord l'amoureux ; la plupart des aventures de celui-là n'étant que continuées de celui-ci. Ce poëte, dont le mérite essentiel consiste dans une imagination grande, vaste, inépuisable, a peut-être gagné en passant par les mains de Lesage. Les extravagances géographiques y sont corrigées, le gigantesque des caractères y est adouci, les convenances y sont un peu plus observées. Charlemagne est moins petit, Ferragus moins brutal, Renaud moins malhonnête, Roland moins butor, etc. Il est vrai qu'Astolphe est plus gascon, Fleur de Lys plus hardie, etc. Au reste, les chaos, la grossièreté, le mauvais goût du style de l'original disparaissent dans cette traduction sans verve, sans élan, mais égale, mais soignée, mais agréable.

Si Lesage, qui travaillait beaucoup tout ce qu'il écrivait, a pourtant fait un assez grand nombre d'ouvrages, c'est qu'il était heureux dans sa maison. Il avait eu de sa femme trois garçons et une fille. Sa femme pleine d'attention pour lui, et de tendresse pour ses enfans, partageait les soins de leur éducation. Rien ne l'éloignait de chez lui, il n'y rentrait pas sans plaisir ; mais quel être vivant peut se flatter d'enchaîner le bonheur ! Son fils aîné, qu'il destinait au barreau, lui causa le plus vif chagrin ; il embrassa la profession du

théâtre; c'était peut-être celle pour laquelle le père avait le plus d'aversion, quoiqu'elle ne laisse pas de tenir à l'autre par un de ses beaux côtés. Le 8 mai 1726, le jeune Lesage débuta sur la scène française par le rôle de Mascarille dans l'*Etourdi*. On aperçut chez lui le germe d'un grand talent, mais il n'en donnait que l'espérance, et dans la capitale on veut que les talens soient formés. Le jeune acteur alla courir la province pendant deux ans, sous le nom de Montménil. Au bout de ce temps, il revint à Paris, débuta une seconde fois, le 18 mai 1728, se fit admirer, et fut reçu le 7 juin suivant. Long-temps son père ne put lui pardonner le parti qu'il avait pris; on ne lui vantait ni son jeu, ni les applaudissemens qu'il s'attirait, ni même la bonté de son caractère, ou l'honnêteté de ses mœurs, sans lui faire une peine sensible.

L'exemple influe, et quelquefois l'exemple corrige; c'est ce qu'on vit dans la famille de Lesage. Son second fils, loin de suivre les traces de son frère aîné, se fit ecclésiastique, et se rendit recommandable par la pratique de toutes les vertus de son état; il obtint un canonicat à Boulogne-sur-Mer, où, dès qu'on le connut, il fut généralement aimé et respecté.

Le troisième, au contraire, ne fut pas plu-

tôt en âge de songer à se faire une existence, que, séduit par la considération et les autres avantages dont Montménil lui parut jouir, il monta sur les planches, prit le nom de Pittenec, et fut jouer en province. Il paraît qu'il revint à Paris en 1734. L'historien du théâtre de la Foire nous apprend que cette année on donna à la foire Saint-Germain le *Miroir véridique*, pièce qui n'est autre chose que la *Statue merveilleuse*, réduite en un acte, par Pittenec, comédien de campagne; mais comme auteur, ni comme acteur, son nom ne serait pas sorti de l'obscurité, s'il avait été chargé seul de son illustration.

La fille de Lesage, par un attachement qui ne s'est pas démenti, consola son père de tous les désagrémens qu'il avait pu éprouver de la conduite de ses fils.

Dès sa jeunesse, Lesage avait ressenti les avant-coureurs de la surdité. Déjà en 1709, cette incommodité était fort augmentée : il en fit mention dans le prologue de *Turcaret*. Elle vint au point qu'il lui fut impossible d'entendre sans l'aide d'un cornet acoustique : il fallut que les lettres le dédommageassent des jouissances qu'il ne pouvait plus chercher dans la société.

M. de Bremont avait traduit le *Gusman d'Alfarache*, de l'espagnol; aux fréquentes

moralités de l'original, il en avait encore ajouté de son crû, et les faits noyés dans une mer de réflexions, forçaient les mains des plus opiniâtres lecteurs à laisser tomber le livre. Notre auteur entreprit la refonte de ce roman; il le publia en 1732, en deux volumes, et dans sa nouvelle forme il devint très-amusant. La même année il fit paraître *Les aventures du chevalier de Beauchesne*, dans lesquelles il a conservé le costume avec tant de soin, et si bien exprimé les mœurs, qu'on ne sait s'il s'agit d'une fiction ou d'une histoire. Il y a des instans d'un vif intérêt dans ces aventures. Le caractère du chevalier y est fortement dessiné, il attache toujours; aussi les épisodes impatientent-ils. On n'aime pas à être distrait de la série des événemens dont le héros vous inspire de l'affection. Lesage prétend avoir écrit d'après les mémoires de M. de Beauchesne, que lui a remis sa veuve. A la rigueur cela se pourrait.

Il se mit ensuite à composer son Bachelier de Salamanque, qui commence à faiblir. L'abbé Desfontaines lui donna de grands éloges, mais c'était pour avoir le plaisir de critiquer, en le louant, Marivaux et l'abbé Prevost. Ce n'est pas cependant que sa marche ne soit franche, dégagée de sentences superflues, de réflexions alambiquées, de tournu-

res à prétentions, mais il est commun d'ordonnance, pauvre d'invention : ce n'était pas la peine de transporter son lecteur au Nouveau Mexique pour ne le rendre témoin que de ce qu'il aurait vu partout ailleurs. On peut douter de ce qu'on lit dans cette préface historique dont j'ai parlé, « que Lesage regardait comme son chef-d'œuvre le Bachelier de » Salamanque. » Le goût survit au génie. Lesage a toujours conservé le premier dans la décroissance du second, et il n'est guère probable que les prestiges de l'amour paternel pour ses dernières productions, aveuglent un auteur, au point que l'éditeur voudrait le persuader. Corneille pensait infailliblement qu'*Agésilas* et *Pulchérie* avaient des beautés; mais lorsqu'il s'agit de décider entre ses meilleures tragédies, il nomme *Rodogune* ou *Cinna*.

J'ai oublié de parler, à l'époque de 1704, de sa traduction en deux volumes, des *nouvelles Aventures de Don Quichotte* d'Avellanida. J'aurais pu l'oublier exprès; comme je pourrais me dispenser de parler de son *Estevanille* qui me semblait fait, s'il est permis de se servir d'une expression aussi triviale, avec les *retailles* de son imagination.

Après ce dernier ouvrage, Lesage ne s'occupa plus qu'à vivre. Il reçut en grâce son fils

aîné qui se montra le fils le plus tendre et le plus complaisant. Un premier voyage qu'il avait fait à Boulogne-sur-Mer l'avait ramené auprès de lui; et cet acteur aimable, se concentrant dans sa famille, n'avait point d'ami plus intime que son père, ni de société plus particulière que celle de sa mère et de sa sœur. Lesage ne le quittait point. Quand le fils était au théâtre l'après-midi, l'unique amusement du père était d'aller dans un café, rue Saint-Jacques, où il venait une infinité de gens pour l'écouter. On faisait cercle autour de lui; on montait sur les chaises, sur les tables, afin de mieux l'entendre : avec des idées justes, une locution claire, brillante, relevée par un organe sonore, flexible, il excitait la même attention, et quelquefois les mêmes applaudissemens parmi cette assemblée particulière, que Montménil, dans ses rôles de valets ou de paysans qu'il rendait avec une supériorité dont on se souvient encore.

Ce fils si chéri, le fondement sur lequel portait la félicité du reste des vieux jours de son père, étant allé faire une partie de chasse, fut attaqué d'un mal violent dont il mourut subitement à la Villette, le 8 septembre 1743. Sa mort fut un coup de foudre pour son père qui en demeura inconsolable. Il retourna dé-

finitivement avec sa femme et sa fille chez son fils le chanoine, où il vécut jusqu'au 17 novembre 1747, dans un état d'affaissement assez triste. Il avait près de quatre-vingts ans lors de son décès. On lui fit l'épitaphe suivante, que je rapporte faute d'autre.

Sous ce tombeau gît Lesage abattu
Par le ciseau de la parque importune :
S'il ne fut pas ami de la fortune,
Il fut toujours ami de la vertu.

Le lecteur trouvera dans la lettre suivante des détails que je me suis bien gardé de toucher ; ils sortent d'une main qui honore les lettres et les armes.

Paris, 20 janvier, 1783.

Vous m'avez prié, Monsieur, de vous donner quelques notions sur les derniers jours du célèbre auteur de Gil Blas, et de plusieurs ouvrages estimés : voici, Monsieur, les seules que je puisse vous donner.

Après la bataille de Fontenoy, à la fin de 1745, le feu Roi m'ayant nommé pour servir sous les ordres de M. le maréchal de Richelieu, les événemens et de nouveaux ordres m'arrêtèrent à Boulogne-sur-Mer, où je restai commandant en Boulonais, Ponthieu et Picardie.

Ayant su que M. Lesage, âgé d'environ quatre-vingts ans, et son épouse, à peu près du même âge, habitaient à Boulogne, un de mes premiers soins fut de les aller voir, et de m'assurer par moi-même de leur état présent; je les trouvai logés chez leur fils, chanoine de la cathédrale de Boulogne, et jamais la piété filiale ne s'est occupée avec plus d'amour à soigner et embellir les derniers jours d'un père et d'une mère qui n'avaient presque aucune autre ressource que les médiocres revenus de ce fils.

M. l'abbé Lesage jouissait à Boulogne d'une haute considération. Son esprit, ses vertus, son dévouement à servir ses proches, le rendirent cher à Monseigneur de Pressy, son digne évêque, à ses confrères et à la société.

J'ai vu peu de ressemblance aussi frappante que celle de l'abbé Lesage, avec le sieur Montménil, son frère; il avait même une partie de ses talens et de ses dons les plus aimables; personne ne lisait des vers avec plus d'agément; il possédait l'art si rare de ces tons variés, de ces courts repos, qui, sans être une déclamation, impriment aux auditeurs le sentiment et les beautés qui caractérisent un ouvrage.

Je regrettais, et j'avais connu le sieur Montménil, je me

pris d'estime et d'amitié pour son frère, et la feue Reine, sur le compte que j'eus l'honneur de lui rendre de sa position et de son peu de fortune, lui fit accorder une pension sur un bénéfice.

On m'avait averti de n'aller voir M. Lesage que vers le milieu du jour ; et ce vieillard me donna l'occasion d'observer, pour la seconde fois, l'effet que l'état actuel de l'atmosphère peut faire sur nos organes, dans les tristes jours de la caducité.

M. Lesage, se réveillant le matin, dès que le soleil paraissait élevé de quelques degrés sur l'horizon, s'animait et prenait du sentiment et de la force, à mesure que cet astre approchait du méridien; mais lorsqu'il commençait à pencher vers son déclin, la sensibilité du vieillard, la lumière de son esprit, et l'activité de ses sens diminuaient en proportion; et dès que le soleil paraissait plongé de quelques degrés sous l'horizon, M. Lesage tombait dans une sorte de léthargie, dont on n'essayait pas même de le tirer.

J'eus l'attention de ne l'aller voir que dans les temps de la journée où son intelligence était la plus lucide, et c'était à l'heure qui succédait à son dîner; je ne pouvais voir sans attendrissement ce vieillard estimable qui conservait la gaieté, l'urbanité de ses beaux ans, quelquefois même l'imagination de l'auteur du Diable Boiteux et de Turcaret; mais un jour, étant arrivé plus tard qu'à l'ordinaire, je vis avec douleur que la conversation commençait à ressembler à la dernière homélie de l'archevêque de Grenade; et je me retirai.

M. Lesage était devenu très-sourd : je le trouvais toujours assis près d'une table où reposait un grand cornet; ce cornet, saisi quelquefois par sa main avec vivacité, demeurait immobile sur sa table lorsque l'espèce de visite qu'il recevait ne lui donnait pas l'espérance d'une conversation agréable : comme commandant dans la province, j'eus le plaisir de le

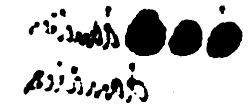
voir s'en servir toujours avec moi; et cette leçon me préparait à soutenir bientôt la pétulante activité du cornet de mon cher et illustre confrère et ami M. de la Condamine.

M. Lesage mourut dans l'hiver de 1747. Je me fis un honneur et un devoir d'assister à ses obsèques avec les principaux officiers sous mes ordres. Sa veuve lui survécut peu de temps. L'Abbé Lesage fut regretté, quelques années après, par son chapitre et la société éclairée dont il avait fait l'admiration par ses vertus.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'estime possible,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-
obéissant serviteur,
le Comte de Tressan.



TURCARET,

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

LA BARONNE, jeune veuve coquette.

M. TURCARET, Traitant, amoureux de la Baronne.

LE CHEVALIER, } petits maîtres.
LE MARQUIS, }

Mme. TURCARET, femme de M. Turcaret.

Mme. JACOB, revendeuse à la toilette, et sœur de M. Turcaret.

M. RAFLE, commis.

MARINE, } suivantes de la Baronne.
LISETTE, }

FRONTIN, valet du chevalier.

FLAMAND, valet de M. Turcaret.

M. FURET, fourbe.

JASMIN, petit laquais de la Baronne.

La scène se passe à Paris chez la baronne.

TURCARET.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, MARINE.

MARINE.

Encore hier deux cents pistoles ?

LA BARONNE.

Cesse de me reprocher...

MARINE.

Non, madame, je ne puis me taire, votre conduite est insupportable.

LA BARONNE.

Marine...

MARINE.

Vous mettez ma patience à bout.

LA BARONNE.

Hé ! comment veux-tu donc que je fasse ? Suis-je femme à thésauriser ?

MARINE.

Ce serait trop exiger de vous, et cependant je vous vois dans la nécessité de le faire.

LA BARONNE.

Pourquoi ?

MARINE.

Vous êtes veuve d'un colonel étranger, qui a été tué en Flandre l'année passée. Vous avez déjà mangé le petit douaire qu'il vous avait laissé en partant, et il ne vous restait plus que vos meubles, que vous auriez été obligée de vendre, si la fortune propice ne vous eût fait faire la précieuse conquête de M. Turcaret le traitant. Cela n'est-il pas vrai, madame ?

LA BARONNE.

Je ne dis pas le contraire.

MARINE.

Or, ce M. Turcaret, qui n'est pas un homme fort aimable, et qu'aussi vous n'aimez guère, quoique vous ayez dessein de l'épouser, comme il vous l'a promis; M. Turcaret, dis-je, ne se presse pas de vous tenir parole, et vous attendez patiemment qu'il accomplisse sa promesse, parce qu'il vous fait tous les jours quelque présent considérable; je n'ai rien à dire à cela; mais, ce que je ne puis souffrir, c'est que vous soyez coiffée d'un petit chevalier joueur, qui va mettre à la

réjouissance les dépouilles du traitant. Hé! que prétendez-vous faire de ce chevalier?

LA BARONNE.

Le conserver pour ami. N'est-il pas permis d'avoir des amis?

MARINE.

Sans doute, et de certains amis encore dont on peut faire son pis aller. Celui-ci, par exemple, vous pourriez fort bien l'épouser, en cas que M. Turcaret vînt à vous manquer; car il n'est pas de ces chevaliers qui se sont consacrés au célibat, et obligés de courir au secours de Malte; c'est un chevalier de Paris; il fait ses caravanes dans les lansquenets.

LA BARONNE.

Oh! je le crois un fort honnête homme.

MARINE.

J'en juge tout autrement. Avec ses airs passionnés, son ton radouci, sa face minaudière, je le crois un grand comédien; et ce qui me confirme dans mon opinion, c'est que Frontin, son bon valet Frontin, ne m'en a pas dit le moindre mal.

LA BARONNE.

Le préjugé est admirable! et tu conclus de là...

MARINE.

Que le maître et le valet sont deux fourbes

qui s'entendent pour vous duper ; et vous vous laissez surprendre à leurs artifices, quoiqu'il y ait déjà du temps que vous les connaissez. Il est vrai que depuis votre veuvage il a été le premier à vous offrir brusquement sa foi ; et cette façon de sincérité l'a tellement établi chez vous, qu'il dispose de votre bourse comme de la sienne.

LA BARONNE.

Il est vrai que j'ai été sensible aux premiers soins du chevalier. J'aurais dû, je l'avoue, l'éprouver avant que de lui découvrir mes sentimens, et je conviendrai, de bonne foi, que tu as peut-être raison de me reprocher tout ce que je fais pour lui.

MARINE.

Assurément, et je ne cesserai point de vous tourmenter, que vous ne l'ayez chassé de chez vous ; car, enfin, si cela continue, savez-vous ce qui en arrivera ?

LA BARONNE.

Hé quoi ?

MARINE.

M. Turcaret saura que vous voulez conserver le chevalier pour ami ; et il ne croit pas qu'il soit permis d'avoir des amis ; il cessera de vous faire des présens, et il ne vous épousera point ; et si vous êtes réduite à épouser le chevalier, ce sera un fort mauvais mariage pour l'un et pour l'autre.

LA BARONNE.

Tes réflexions sont judicieuses, Marine, je veux songer à en profiter.

MARINE.

Vous ferez bien; il faut prévoir l'avenir. Envisagez dès à présent un établissement solide; profitez des prodigalités de M. Turcaret, en attendant qu'il vous épouse. S'il y manque, à la vérité, on en parlera un peu dans le monde; mais vous aurez, pour vous en dédommager, de bons effets, de l'argent comptant, des bijoux, de bons billets au porteur, des contrats de rente; et vous trouverez alors quelque gentilhomme capricieux ou mal aisé, qui réhabilitera votre réputation par un bon mariage.

LA BARONNE.

Je cède à tes raisons, Marine, je veux me détacher du chevalier, avec qui je sens bien que je me ruinerais à la fin.

MARINE.

Vous commencez à entendre raison. C'est là le bon parti. Il faut s'attacher à M. Turcaret, pour l'épouser ou pour le ruiner. Vous tirerez du moins des débris de sa fortune de quoi vous mettre en équipages, de quoi soutenir dans le monde une figure brillante; et, quoi que l'on puisse dire, vous lasserez les caquets, vous fatiguerez la médisance, et l'on s'accoutumera in-

sensiblement à vous confondre avec les femmes de qualité.

LA BARONNE.

Ma résolution est prise, je veux bannir de mon cœur le chevalier. C'en est fait, je ne prends plus de part à sa fortune, je ne réparerai plus ses pertes; il ne recevra plus rien de moi.

MARINE.

Son valet vient, faites-lui un accueil glacé; commencez par-là ce grand ouvrage que vous méditez.

LA BARONNE.

Laisse-moi faire.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, FRONTIN.

FRONTIN.

Je viens de la part de mon maître et de la mienne, madame, vous donner le bonjour.

LA BARONNE, *d'un air froid.*

Je vous suis obligée, Frontin.

FRONTIN.

Et mademoiselle Marine veut bien aussi qu'on prenne la liberté de la saluer.

MARINE, *d'un air brusque.*

Bonjour et bon an.

FRONTIN, *présentant un billet à la baronne.*

Ce billet que monsieur le chevalier vous écrit, vous instruira, madame, de certaine aventure...

MARINE, *bas à la baronne.*

Ne le recevez pas.

LA BARONNE, *prenant le billet.*

Cela n'engage à rien, Marine, voyons; voyons ce qu'il me demande.

MARINE.

Sotte curiosité!

LA BARONNE *lit.*

Je viens de recevoir le portrait d'une comtesse; je vous l'envoie, et vous le sacrifie. Mais vous ne devez point me tenir compte du sacrifice, ma chère baronne. Je suis si occupé, si possédé de vos charmes, que je n'ai pas la liberté de vous être infidèle. Pardonnez, mon adorable, si je ne vous en dis pas davantage; j'ai l'esprit dans un accablement mortel. J'ai perdu cette nuit tout mon argent, et Frontin vous dira le reste.

LE CHEVALIER.

MARINE.

Puisqu'il a perdu tout son argent, je ne vois pas qu'il y ait du reste à cela.

FRONTIN.

Pardonnez-moi; outre les deux cents pistoles que madame eut la bonté de lui prêter hier, et le peu d'argent qu'il avait d'ailleurs, il a encore perdu mille écus sur sa parole : voilà le reste.

Oh, diable! il n'y a pas un mot inutile dans les billets de mon maître.

LA BARONNE.

Où est le portrait ?

FRONTIN, *donnant le portrait.*

Le voici.

LA BARONNE.

Il ne m'a point parlé de cette comtesse-là, Frontin.

FRONTIN.

C'est une conquête, madame, que nous avons faite sans y penser. Nous rencontrâmes l'autre jour cette comtesse dans un lansquenet.

MARINE.

Une comtesse de lansquenet.

FRONTIN.

Elle agaça mon maître; il répondit pour rire à ses minauderies. Elle qui aime le sérieux, a pris la chose fort sérieusement. Elle nous a ce matin envoyé son portrait. Nous ne savons pas seulement son nom.

MARINE.

Je vais parier que cette comtesse-là est quelque dame normande. Toute sa famille bourgeoise se cottise pour lui faire tenir à Paris une petite pension, que les caprices du jeu augmentent ou diminuent.

FRONTIN.

C'est ce que nous ignorons.

MARINE.

Ho, que non! Vous ne l'ignorez pas. Peste! vous n'êtes pas gens à faire sottement des sacrifices. Vous en connaissez bien le prix.

FRONTIN.

Savez-vous bien, madame, que cette dernière nuit a pensé être une nuit éternelle pour monsieur le chevalier? En arrivant au logis, il se jette dans un fauteuil, il commence par se rappeler les plus malheureux coups du jeu, assaisonnant ses réflexions d'épithètes et d'apostrophes énergiques.

LA BARONNE, *regardant le portrait.*

Tu as vu cette comtesse, Frontin? N'est-elle pas plus belle que son portrait?

FRONTIN.

Non, madame, et ce n'est pas, comme vous voyez, une beauté régulière; mais elle est assez piquante, ma foi, elle est assez piquante. Or, je voulus d'abord représenter à mon maître que tous ses juremens étaient des paroles perdues; mais, considérant que cela soulage un joueur désespéré, je le laissai s'égayer dans ses apostrophes.

LA BARONNE, *regardant toujours le portrait.*

Quel âge a-t-elle, Frontin?

FRONTIN.

C'est ce que je ne sais pas trop bien; car elle a le teint si beau, que je pourrais m'y tromper d'une bonne vingtaine d'années.

MARINE.

C'est-à-dire, qu'elle a pour le moins cinquante ans.

FRONTIN.

Je le croirais bien, car elle en paraît trente. Mon maître donc, après avoir bien réfléchi, s'abandonne à la rage, il demande ses pistolets.

LA BARONNE.

Ses pistolets, Marine, ses pistolets!

MARINE.

Il ne se tuera point, madame, il ne se tuera point.

FRONTIN.

Je les lui refuse : aussitôt il tire brusquement son épée.

LA BARONNE.

Ah! il s'est blessé, Marine, assurément.

MARINE.

Hé! non, non, Frontin l'en aura empêché.

FRONTIN.

Oui, je me jette sur lui à corps perdu : M. le chevalier, lui dis-je; qu'allez-vous faire? Vous passez les bornes de la douleur du lansquenet. Si votre malheur vous fait haïr le jour, conservez-

vous du moins, vivez pour votre aimable baronne; elle vous a jusqu'ici tiré généreusement de tous vos embarras; et soyez sûr, ai-je ajouté, seulement pour calmer sa fureur, qu'elle ne vous laissera point dans celui-ci.

MARINE, *bas.*

L'entend-il, le maraud.

FRONTIN.

Il ne s'agit que de mille écus une fois : monsieur Turcaret a bon dos, il portera bien encore cette charge-là.

LA BARONNE.

Hé bien ! Frontin ?

FRONTIN.

Hé bien ! madame, à ces mots admirez le pouvoir de l'espérance, il s'est laissé désarmer comme un enfant ; il s'est couché et s'est endormi.

MARINE.

Le pauvre chevalier !

FRONTIN.

Mais ce matin, à son réveil, il a senti renaître ses chagrins ; le portrait de la comtesse ne les a point dissipés; il m'a fait partir sur-le-champ pour venir ici, et il attend mon retour pour disposer de son sort. Que lui dirai-je, madame ?

LA BARONNE.

Tu lui diras, Frontin, qu'il peut toujours faire

fond sur moi, et que n'étant point en argent comptant....

(*Elle veut tirer son diamant.*)

MARINE, *la retenant.*

Hé! madame, y songez-vous?

LA BARONNE, *remettant son diamant.*

Tu lui diras que je suis touchée de son malheur.

MARINE.

Et que je suis, de mon côté, très-fâchée de son infortune.

FRONTIN.

Ah! qu'il sera fâché, lui.... (*bas.*) Maugrebleu de la soubrette!

LA BARONNE.

Dis-lui bien, Frontin, que je suis sensible à ses peines.

MARINE.

Que je sens vivement son affliction, Frontin.

FRONTIN.

C'en est donc fait, madame, vous ne verrez plus monsieur le chevalier : la honte de ne pouvoir payer ses dettes va l'écarter de vous pour jamais; car rien n'est plus sensible pour un enfant de famille. Nous allons tout-à-l'heure prendre la poste.

LA BARONNE.

Prendre la poste, Marine.

MARINE.

Ils n'ont pas de quoi la payer.

FRONTIN.

Adieu, madame.

LA BARONNE, *tirant son diamant.*

Attends, Frontin.

MARINE.

Non, non, va-t-en vite lui faire réponse.

LA BARONNE, *donnant le diamant à Frontin.*

Oh! je ne puis me résoudre à l'abandonner. Tiens, voilà un diamant de cinq cents pistoles que M. Turcaret m'a donné, va le mettre en gage, et tire ton maître de l'affreuse situation où il se trouve.

FRONTIN.

Je vais le rappeler à la vie. Je lui rendrai compte, Marine, de l'excès de ton affliction.

(Il sort.)

MARINE.

Ah! que vous êtes tous deux bien ensemble, messieurs les fripons.

SCÈNE III.

LA BARONNE, MARINE.

LA BARONNE.

Tu vas te déchaîner contre moi, Marine, t'emporter....

MARINE.

Non, madame, je ne m'en donnerai pas la peine, je vous assure. Hé! que m'importe après tout que votre bien s'en aille comme il vient? Ce sont vos affaires, madame, ce sont vos affaires.

LA BARONNE.

Hélas! je suis plus à plaindre qu'à blâmer; ce que tu me vois faire n'est point l'effet d'une volonté libre; je suis entraînée par un penchant si tendre, que je ne puis y résister.

MARINE.

Un penchant tendre! Ces faiblesses vous conviennent-elles? Hé! fi! vous aimez comme une vieille bourgeoise.

LA BARONNE.

Que tu es injuste, Marine! Puis-je ne pas savoir gré au chevalier du sacrifice qu'il me fait?

MARINE.

Le plaisant sacrifice! Que vous êtes facile à tromper! Mort de ma vie! c'est quelque vieux portrait de famille: que sait-on? de sa grand'-mère, peut-être.

LA BARONNE.

Non, j'ai quelqu'idée de ce visage-là, et une idée récente.

MARINE, *prenant le portrait.*

Attendez.... Ah! justement; c'est ce colosse de provinciale que nous vîmes au bal, il y a trois

jours, qui se fit tant prier pour ôter son masque, et que personne ne connut quand elle fut démasquée.

LA BARONNE.

Tu as raison, Marine : cette comtesse-là n'est pas mal faite.

MARINE, *rendant le portrait à la baronne.*

A peu près comme M. Turcaret. Mais si la comtesse était femme d'affaires, on ne vous la sacrifierait pas, sur ma parole.

LA BARONNE.

Tais-toi, j'aperçois le laquais de M. Turcaret.

MARINE.

Oh! pour celui-ci, passe; il ne nous apporte que de bonnes nouvelles. Il tient quelque chose; c'est sans doute un nouveau présent que son maître vous fait.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, FLAMAND.

FLAMAND, *présentant un petit coffre à la baronne.*

Monsieur Turcaret, madame, vous prie d'agréer ce petit présent. Serviteur, Marine.

MARINE.

Tu sois le bienvenu, Flamand ; j'aime mieux te voir que ce vilain Frontin.

LA BARONNE, *montrant le coffre à Marine.*

Considère, Marine, admire le travail de ce petit coffre : as-tu rien vu de plus délicat ?

MARINE.

Ouvrez, ouvrez, je réserve mon admiration pour le dedans ; le cœur me dit que nous en serons plus charmées que du dehors.

LA BARONNE *l'ouvre.*

Que vois-je ! un billet au porteur : l'affaire est sérieuse.

MARINE.

De combien, madame ?

LA BARONNE.

De dix mille écus.

MARINE.

Bon, voilà la faute du diamant réparée.

LA BARONNE.

Je vois un autre billet.

MARINE.

Encore au porteur ?

LA BARONNE.

Non, ce sont des vers que M. Turcaret m'adresse.

MARINE.

Des vers de M. Turcaret !

LA BARONNE, *lisant.*

A Philis... quatrain... Je suis la Philis, et il me prie en vers de recevoir son billet en prose.

MARINE.

Je suis fort curieuse d'entendre des vers d'un auteur qui envoie de si bonne prose.

LA BARONNE.

Les voici ; écoute.

Recevez ce billet, charmante Philis,
Et soyez assurée que mon ame
Conservera toujours une éternelle flamme,
Comme il est certain que trois et trois font six.

MARINE.

Que cela est finement pensé!

LA BARONNE.

Et noblement exprimé. Les auteurs se peignent dans leurs ouvrages.... Allez, portez ce coffre dans mon cabinet, Marine. (*Marine sort.*) Il faut que je te donne quelque chose, à toi, Flamand ; je veux que tu boives à ma santé.

FLAMAND.

Je n'y manquerai pas, madame, et du bon encore.

LA BARONNE.

Je t'y convie.

FLAMAND.

Quand j'étais chez ce conseiller, que j'ai servi ci-devant, je m'accommodais de tout ; mais dépis

que je sis chez M. Turcaret, je sis devenu délicat, oui.

LA BARONNE.

Rien n'est tel que la maison d'un homme d'affaires pour perfectionner le goût.

(Marine revient.)

FLAMAND.

Le voici, madame, le voici.

SCÈNE V.

LA BARONNE, M. TURCARET, MARINE.

LA BARONNE.

Je suis ravie de vous voir, Monsieur Turcaret, pour vous faire des complimens sur les vers que vous m'avez envoyés.

M. TURCARET, *riant.*

Oh! oh!

LA BARONNE.

Savez-vous bien qu'ils sont du dernier galant? Jamais les Voiture ni les Pavillon n'en ont fait de pareils.

M. TURCARET.

Vous plaisantez apparemment?

LA BARONNE.

Point du tout.

M. TURCARET.

Sérieusement, madame, les trouvez-vous bien tournés ?

LA BARONNE.

Le plus spirituellement du monde.

M. TURCARET.

Ce sont pourtant les premiers vers que j'aie faits de ma vie.

LA BARONNE.

On ne le dirait pas.

M. TURCARET.

Je n'ai pas voulu emprunter le secours de quelqu'auteur, comme cela se pratique.

LA BARONNE.

On le voit bien : les auteurs de profession ne pensent et ne s'expriment pas ainsi : on ne saurait les soupçonner de les avoir faits.

M. TURCARET.

J'ai voulu voir par curiosité si je serais capable d'en composer, et l'amour m'a ouvert l'esprit.

LA BARONNE.

Vous êtes capable de tout, monsieur; il n'y a rien d'impossible pour vous.

MARINE.

Votre prose, monsieur, mérite aussi des complimens; elle vaut bien votre poésie au moins.

M. TURCARET.

Il est vrai que ma prose a son mérite ; elle est

signée et approuvée par quatre fermiers-généraux.

MARINE.

Cette approbation vaut mieux que celle de l'Académie.

LA BARONNE.

Pour moi, je n'approuve point votre prose, monsieur, et il me prend envie de vous quereller.

M. TURCARET.

D'où vient?

LA BARONNE.

Avez-vous perdu la raison, de m'envoyer un billet au porteur? Vous faites tous les jours quelque folie comme cela.

M. TURCARET.

Vous vous moquez.

LA BARONNE.

De combien est-il ce billet? Je n'ai pas pris garde à la somme, tant j'étais en colère contre vous.

M. TURCARET.

Bon! il n'est que de dix mille écus.

LA BARONNE.

Comment! dix mille écus? Ah! si j'avais su cela, je vous l'aurais renvoyé sur-le-champ.

M. TURCARET.

Fi! donc.

LA BARONNE.

Mais je vous le renverrai.

M. TURCARET.

Oh ! vous l'avez reçu, vous ne le rendrez point.

MARINE, *bas.*

Oh! pour cela non.

LA BARONNE.

Je suis plus offensée du motif que de la chose même.

M. TURCARET.

Hé pourquoi?

LA BARONNE.

En m'accablant tous les jours de présens, il semble que vous vous imaginiez avoir besoin de ces liens-là pour m'attacher à vous.

M. TURCARET.

Quelle pensée! non, madame, ce n'est point dans cette vue que....

LA BARONNE.

Mais vous vous trompez, monsieur, je ne vous en aime pas davantage pour cela.

M. TURCARET.

Qu'elle est franche! qu'elle est sincère!

LA BARONNE.

Je ne suis sensible qu'à vos empressemens, qu'à vos soins....

M. TURCARET.

Quel bon cœur!

LA BARONNE.

Qu'au seul plaisir de vous voir.

M. TURCARET.

Elle me charme.... Adieu, charmante Philis.

LA BARONNE.

Quoi! vous sortez si tôt.

M. TURCARET.

Oui, ma reine; je ne viens ici que pour vous saluer en passant. Je vais à une de nos assemblées, pour m'opposer à la réception d'un pied plat, d'un homme de rien, qu'on veut faire entrer dans notre compagnie. Je reviendrai dès que je pourrai m'échapper.

(Il lui baise la main.)

LA BARONNE.

Fussiez-vous déjà de retour!

MARINE, *faisant la révérence à M. Turcaret.*

Adieu, monsieur, je suis votre très-humble servante.

M. TURCARET.

A propos, Marine, il me semble qu'il y a long-temps que je ne t'ai rien donné.... (*Il lui donne une poignée d'argent....*) Tiens, je donne sans compter, moi.

MARINE.

Et moi, je reçois de même, monsieur. Oh! nous sommes tous deux gens de bonne foi!

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LA BARONNE, MARINE.

LA BARONNE.

Il s'en va fort satisfait de nous, Marine.

MARINE.

Et nous demeurons fort contentes de lui, madame. L'excellent sujet; il a de l'argent, il est prodigue et crédule; c'est un homme fait pour les coquettes.

LA BARONNE.

J'en fais assez ce que je veux, comme tu vois.

MARINE.

Oui : mais par malheur je vois arriver ici des gens qui vengent bien M. Turcaret.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Je viens, madame, vous témoigner ma reconnaissance; sans vous j'aurais violé la foi des joueurs, ma parole perdait tout son crédit, et je tombais dans le mépris des honnêtes gens.

LA BARONNE.

Je suis bien aise, chevalier, de vous avoir fait ce plaisir.

LE CHEVALIER.

Ah! qu'il est doux de voir sauver son honneur par l'objet même de son amour.

MARINE, *bas.*

Qu'il est tendre et passionné! Le moyen de lui refuser quelque chose!

LE CHEVALIER.

Bonjour, Marine. Madame, j'ai aussi quelques grâces à lui rendre : Frontin m'a dit qu'elle s'est intéressée à ma douleur.

MARINE.

Eh! oui, merci de ma vie! je m'y suis intéressée; elle nous coûte assez pour cela.

LA BARONNE, *à Marine.*

Taisez-vous, Marine, vous avez des vivacités qui ne me plaisent pas.

LE CHEVALIER.

Hé! madame, laissez-la parler, j'aime les gens francs et sincères.

MARINE.

Et moi, je hais ceux qui ne le sont pas.

LE CHEVALIER.

Elle est toute spirituelle dans ses mauvaises humeurs; elle a des reparties brillantes qui m'enlèvent; Marine, au moins, j'ai pour vous ce qui

s'appelle une véritable amitié; et je veux vous en donner des marques. (*Il fait semblant de fouiller dans ses poches.*) Frontin, la premiere fois que je gagnerai, fais-m'en ressouvenir.

FRONTIN.

C'est de l'argent comptant.

MARINE.

J'ai bien affaire de son argent : hé! qu'il ne vienne pas ici piller le nôtre.

LA BARONNE.

Prenez garde à ce que vous dites, Marine.

MARINE.

C'est voler au coin d'un bois.

LA BARONNE.

Vous perdez le respect.

LE CHEVALIER.

Ne prenez point la chose sérieusement.

MARINE.

Je ne puis me contraindre, madame; je ne puis voir tranquillement que vous soyez la dupe de monsieur, et que M. Turcaret soit la vôtre.

LA BARONNE.

Marine...

MARINE.

Hé! fi! fi! madame, c'est se moquer, de recevoir d'une main pour dissiper de l'autre : la belle conduite! Nous en aurons toute la honte, et M. le chevalier tout le profit.

LA BARONNE.

Oh! pour cela vous êtes trop insolente; je n'y puis plus tenir.

MARINE.

Ni moi non plus.

LA BARONNE.

Je vous chasserai.

MARINE.

Vous n'aurez pas cette peine-là, madame; je me donne mon congé moi-même; je ne veux pas que l'on dise dans le monde que je suis infructueusement complice de la ruine d'un financier.

LA BARONNE.

Retirez-vous, impudente, et ne paraissez pas devant moi que pour me rendre vos comptes.

MARINE.

Je les rendrai à M. Turcaret, madame; et s'il est assez sage pour m'en croire, vous compterez aussi tous deux ensemble.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Voilà, je l'avoue, une créature impertinente; vous avez eu raison de la chasser.

FRONTIN.

Oui, madame, vous avez raison : comment donc! mais c'est une espèce de mère que cette servante-là.

LA BARONNE.

C'est un pédant éternel que j'avais aux oreilles.

FRONTIN.

Elle se mêlait de vous donner des conseils : elle vous aurait gâtée à la fin.

LA BARONNE.

Je n'avais que trop d'envie de m'en défaire; mais je suis une femme d'habitude, et je n'aime point les nouveaux visages.

LE CHEVALIER.

Il serait pourtant fâcheux que, dans le premier mouvement de sa colère, elle allât donner à M. Turcaret des impressions qui ne conviendraient ni à vous ni à moi.

FRONTIN.

Oh diable! elle n'y manquera pas; les soubrettes sont comme les bigotes, elles font des actions charitables pour se venger.

LA BARONNE.

De quoi s'inquiéter? Je ne la crains point. J'ai de l'esprit; M. Turcaret n'en a guère : je ne l'aime point, il est amoureux ; je saurai me faire auprès de lui un mérite de l'avoir chassée.

FRONTIN.

Fort bien, madame, il faut tout mettre à profit.

LA BARONNE.

Mais je songe que ce n'est pas assez de nous être débarassés de Marine, il faut encore exécuter une idée qui me vient dans l'esprit.

LE CHEVALIER.

Quelle idée, madame?

LA BARONNE.

Le laquais de M. Turcaret est un sot, un benêt dont on ne peut tirer le moindre service; et je voudrais mettre à sa place quelque habile homme, quelques-uns de ces génies supérieurs qui sont faits pour gouverner les esprits médiocres, et les tenir toujours dans la situation dont on a besoin.

FRONTIN.

Quelqu'un de ces génies supérieurs! Je vous vois venir, madame, cela me regarde.

LE CHEVALIER.

Mais, en effet, Frontin ne vous sera pas inutile auprès de notre traitant.

LA BARONNE.

Je veux l'y placer.

LE CHEVALIER.

Il nous en rendra bon compte, n'est-ce pas?

FRONTIN.

Je suis jaloux de l'invention; on ne pouvait

rien imaginer de mieux. Par ma foi, monsieur Turcaret, je vous férai bien voir du pays, sur ma parole.

LA BARONNE.

Il m'a fait présent d'un billet au porteur de dix mille écus : je veux changer cet effet-là de nature ; il en faut faire de l'argent. Je ne connais personne pour cela. Chevalier, chargez-vous de ce soin ; je vais vous remettre le billet ; retirez ma bague, je suis bien aise de l'avoir, et vous me tiendrez compte du superflu.

FRONTIN.

Cela est trop juste, madame, et vous n'avez rien à craindre de notre probité.

LE CHEVALIER.

Je ne perdrai point de temps, madame, et vous aurez cet argent incessamment.

LA BARONNE.

Attendez un moment, je vais vous donner le billet.

SCENE IX.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

Un billet de dix mille écus! la bonne aubaine, et la bonne femme; il faut être aussi heureux que vous l'êtes, pour en rencontrer de pareilles: savez-vous que je la trouve un peu trop crédule pour une coquette?

LE CHEVALIER.

Tu as raison.

FRONTIN.

Ce n'est pas mal payer le sacrifice de notre vieille folle comtesse, qui n'a pas le sou.

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

FRONTIN.

Madame la baronne est persuadée que vous avez perdu mille écus sur votre parole, et que son diamant est en gage. Le lui rendrez-vous, monsieur, avec le reste du billet.

LE CHEVALIER.

Si je le lui rendrai!

FRONTIN.

Quoi ! tout entier, sans quelque nouvel article de dépense ?

LE CHEVALIER.

Assurément, je me garderai bien d'y manquer.

FRONTIN.

Vous avez des momens d'équité ; je ne m'y attendais pas.

LE CHEVALIER.

Je serais un grand malheureux de m'exposer à rompre avec elle à si bon marché.

FRONTIN.

Ah ! je vous demande pardon ; j'ai fait un jugement téméraire ; je croyais que vous vouliez faire les choses à demi.

LE CHEVALIER.

Oh ! non. Si jamais je me brouille, ce ne sera qu'après la ruine totale de M. Turcaret.

FRONTIN.

Qu'après sa destruction, là, son anéantissement.

LE CHEVALIER.

Je ne rends des soins à la coquette que pour l'aider à ruiner le traitant.

FRONTIN.

Fort bien : à ces sentimens généreux je reconnais mon maître.

LE CHEVALIER.

Paix, Frontin, voici la baronne.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Allez, chevalier, allez, sans tarder davantage, négocier ce billet, et me rendez ma bague le plus tôt que vous pourrez.

LE CHEVALIER.

Frontin, madame, va vous le rapporter incessamment; mais avant que je vous quitte, souffrez que, charmé de vos manières généreuses, je vous fasse connaître que.....

LA BARONNE.

Non, je vous le défends; ne parlons point de cela.

LE CHEVALIER.

Quelle contrainte pour un cœur aussi reconnaissant que le mien!

LA BARONNE, *s'en allant.*

Sans adieu, chevalier, je crois que nous nous reverrons tantôt.

LE CHEVALIER, *s'en allant.*

Pourrais-je m'éloigner de vous sans une si douce espérance?

FRONTIN, *seul.*

J'admire le train de la vie humaine : nous plumons une coquette; la coquette mange un homme d'affaires; l'homme d'affaires en pille d'autres : cela fait un ricochet de fourberies le plus plaisant du monde.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, FRONTIN.

FRONTIN, *lui donnant le diamant.*

Je n'ai pas perdu de temps, comme vous voyez, madame, voilà votre diamant; l'homme qui l'avait en gage me l'a remis entre les mains dès qu'il a vu briller le billet au porteur, qu'il veut escompter moyennant un très-honnête profit. Mon maître, que j'ai laissé avec lui, va venir vous en rendre compte.

LA BARONNE.

Je suis enfin débarrassée de Marine; elle a sérieusement pris son parti : j'appréhendais que ce ne fût qu'une feinte; elle est sortie. Ainsi, Frontin, j'ai besoin d'une femme de chambre; je te charge de m'en chercher une autre.

FRONTIN.

J'ai votre affaire en main, c'est une jeune personne, douce, complaisante, comme il vous faut : elle verrait aller sens dessus dessous votre maison, sans dire une syllabe.

LA BARONNE.

J'aime ces caractères-là : tu la connais particulièrement ?

FRONTIN.

Très-particulièrement; nous sommes même un peu parens.

LA BARONNE.

C'est-à-dire que l'on peut s'y fier.

FRONTIN.

Comme à moi-même; elle est sous ma tutelle; j'ai l'administration de ses gages et de ses profits; j'ai soin de lui fournir tous ses petits besoins.

LA BARONNE.

Elle sert sans doute actuellement.

FRONTIN.

Non; elle est sortie de condition depuis quelques jours.

LA BARONNE.

Hé! pour quel sujet.

FRONTIN.

Elle servait des personnes qui mènent une vie retirée, qui ne reçoivent que des visites sérieuses; un homme et une femme qui s'aiment; des gens extraordinaires. Enfin, c'est une maison triste; ma pupille s'y est ennuyée.

LA BARONNE.

Où est-elle donc à l'heure qu'il est ?

FRONTIN.

Elle est logée chez une vieille prude de ma connaissance, qui, par charité, loge des femmes de chambre hors de condition, pour savoir ce qui se passe dans les familles.

LA BARONNE.

Je la voudrais avoir dès aujourd'hui : je ne puis me passer de fille.

FRONTIN.

Je vais vous l'envoyer, madame, ou vous l'amener moi-même; vous en serez contente: je ne vous ai pas dit toutes ses bonnes qualités; elle chante et joue à ravir de toutes sortes d'instrumens.

LA BARONNE.

Mais, Frontin, vous me parlez là d'un fort joli sujet.

FRONTIN.

Je vous en réponds; aussi je la destine pour l'Opéra; mais je veux auparavant qu'elle se fasse dans le monde, car il n'en faut là que de toutes faites.

(Il s'en va.)

LA BARONNE.

Je l'attends avec impatience.

sois assez sot pour rompre avec vous sans bruit, pour me retirer sans éclat; je veux laisser ici des marques de mon ressentiment. Je suis honnête homme, j'aime de bonne foi; je n'ai que des vues légitimes; je ne crains pas le scandale, moi. Ah! vous n'avez pas affaire à un abbé, je vous en avertis.

(Il entre dans la chambre de la baronne.)

LA BARONNE.

Non, j'ai affaire à un extravagant, un possédé. Oh bien! faites, monsieur, faites tout ce qu'il vous plaira, je ne m'y opposerai point, je vous assure... Mais... qu'entends-je?... Ciel, quel désordre!... il est effectivement devenu fou. Monsieur Turcaret, monsieur Turcaret, je vous ferai bien expier vos emportemens.

M. TURCARET, *revenant.*

Me voilà à demi soulagé; j'ai déjà cassé la grande glace et les plus belles porcelaines.

LA BARONNE.

Achevez, monsieur. Que ne continuez-vous!

M. TURCARET.

Je continuerai quand il me plaira, madame; je vous apprendrai à vous jouer à un homme comme moi. Allons, ce billet au porteur que je vous ai tantôt envoyé, qu'on me le rende.

LA BARONNE.

Que je vous le rende! Et si je l'ai donné au chevalier?

M. TURCARET.

Ah! si je le croyais!

LA BARONNE.

Que vous êtes fou! en vérité, vous me faites pitié.

M. TURCARET.

Comment donc, au lieu de se jeter à mes genoux, et de me demander grâce, encore dit-elle que j'ai tort, encore dit-elle que j'ai tort.

LA BARONNE.

Sans doute.

M. TURCARET.

Ah! vraiment, je voudrais bien par plaisir que vous entreprissiez de me persuader cela.

LA BARONNE.

Je le ferais, si vous étiez en état d'entendre raison.

M. TURCARET.

Hé que pourriez-vous dire? traîtresse!

LA BARONNE.

Je ne vous dirai rien. Ah! quelle fureur!

M. TURCARET, *essoufflé.*

Hé bien! parlez, madame, parlez, je suis de sang-froid.

LA BARONNE.

Écoutez-moi donc. Toutes les extravagances que vous venez de faire sont fondées sur un faux rapport que Marine...

M. TURCARET.

Un faux rapport? Ventrebleu! ce n'est point...

LA BARONNE.

Ne jurez pas, monsieur, ne m'interrompez pas; songez que vous êtes de sang-froid.

M. TURCARET.

Je me tais : il faut que je me contraigne.

LA BARONNE.

Savez-vous bien pourquoi je viens de chasser Marine?

M. TURCARET.

Oui, pour avoir pris trop chaudement mes intérêts.

LA BARONNE.

Tout au contraire, c'est à cause qu'elle me reprochait sans cesse l'inclination que j'avais pour vous. Est-il rien de si ridicule, me disait-elle à tous momens, que de voir la veuve d'un colonel songer à épouser un M. Turcaret, un homme sans naissance, sans esprit, de la mine la plus basse...

M. TURCARET.

Passons, s'il vous plaît, sur les qualités : cette Marine-là est une impudente.

LA BARONNE.

Pendant que vous pouvez choisir un époux entre vingt personnes de la première qualité; lorsque vous refusez votre aveu même aux pressantes instances de toute la famille d'un mar-

quis dont vous êtes adorée, et que vous avez la faiblesse de sacrifier à ce M. Turcaret.

M. TURCARET.

Cela n'est pas possible.

LA BARONNE.

Je ne prétends pas m'en faire un mérite, monsieur : ce marquis est un jeune homme fort agréable de sa personne, mais dont les mœurs et la conduite ne me conviennent point. Il vient ici quelquefois avec mon cousin le chevalier, son ami. J'ai découvert qu'il avait gagné Marine, et c'est pour cela que je l'ai congédiée. Elle a été vous débiter mille impostures pour se venger, et vous êtes crédule pour y ajouter foi! Ne deviez-vous pas dans ce moment faire réflexion que c'était une servante passionnée qui vous parlait; et que si j'avais eu quelque chose à me reprocher, je n'aurais pas été assez imprudente de chasser une fille dont j'avais à craindre l'indiscrétion. Cette pensée, dites-moi, ne se présente-t-elle pas naturellement à l'esprit.

M. TURCARET.

J'en demeure d'accord; mais...

LA BARONNE.

Mais, mais vous avez tort : elle vous a donc dit, entre autres choses, que je n'avais plus ce gros brillant, qu'en badinant vous me mîtes l'autre jour au doigt, et que vous me forçâtes d'accepter.

M. TURCARET.

Oh ! oui, elle m'a juré que vous l'aviez donné aujourd'hui au chevalier, qui est, dit-elle, votre parent comme Jean de Vert.

LA BARONNE.

Et si je vous montrais tout à l'heure ce diamant, que diriez-vous ?

M. TURCARET.

Oh ! je dirais en ce cas-là que... Mais cela ne se peut pas.

LA BARONNE.

Le voilà, monsieur, le reconnaissez-vous ? voyez le fond que l'on doit faire sur le rapport de certains valets.

M. TURCARET.

Ah ! que cette Marine-là est une grande scélérate ! Je reconnais la friponnerie et mon injustice : pardonnez-moi, madame, d'avoir soupçonné votre bonne foi.

LA BARONNE.

Non, vos fureurs ne sont point excusables : allez, vous êtes indigne de pardon.

M. TURCARET.

Je l'avoue.

LA BARONNE.

Fallait-il vous laisser si facilement prévenir contre une femme qui vous aime avec tant de tendresse ?

M. TURCARET.

Hélas! non. Que je suis malheureux!

LA BARONNE.

Convenez que vous êtes un homme bien faible.

M. TURCARET.

Oui, madame.

LA BARONNE.

Une franche dupe.

M. TURCARET.

J'en conviens. Ah! Marine, coquine de Marine! vous ne sauriez vous imaginer tous les mensonges que cette pendarde-là m'est venu conter : elle m'a dit que vous et M. le chevalier vous me regardiez comme votre vache à lait; et qui, si aujourd'hui pour demain je vous avais tout donné, vous me feriez fermer votre porte au nez.

LA BARONNE.

La malheureuse!

M. TURCARET.

Elle me l'a dit; c'est un fait constant; je n'invente rien, moi.

LA BARONNE.

Et vous avez eu la faiblesse de la croire un seul moment?

M. TURCARET.

Oui, madame, j'ai donné là-dedans comme un franc sot. Où diable avais-je l'esprit?

LA BARONNE.

Vous repentez-vous de votre crédulité?

M. TURCARET.

Si je m'en repens! je vous demande mille pardons de ma colère.

LA BARONNE.

On vous la pardonne : levez-vous, monsieur : vous auriez moins de jalousie si vous aviez moins d'amour; et l'excès de l'un fait oublier la violence de l'autre.

M. TURCARET.

Quelle bonté! il faut avouer que je suis un grand brutal.

LA BARONNE.

Mais sérieusement, monsieur, croyez-vous qu'un cœur puisse balancer un instant entre vous et le chevalier.

M. TURCARET.

Non, madame, je ne le crois pas, mais je le crains.

LA BARONNE.

Que faut-il faire pour dissiper vos craintes?

M. TURCARET.

Éloigner d'ici cet homme-là : consentez-y, madame, j'en sais les moyens.

LA BARONNE.

Hé! quels sont-ils?

M. TURCARET.

Je lui donnerai une direction en province.

LA BARONNE.

Une direction !

M. TURCARET.

C'est ma manière d'écarter les incommodes. Ah ! combien de cousins, d'oncles et de maris j'ai fait directeurs en ma vie ! j'en ai envoyé jusqu'en Canada.

LA BARONNE.

Mais vous ne songez pas que mon cousin le chevalier est homme de condition, et que ces sortes d'emplois ne lui conviennent pas. Allez, sans vous mettre en peine de l'éloigner de Paris, je vous jure que c'est l'homme du monde qui doit vous causer le moins d'inquiétude.

M. TURCARET.

Ouf ! j'étouffe d'amour et de joie ; vous me dites cela d'une manière si naïve, que vous me le persuadez. Adieu, mon adorable, mon tout, ma déesse : allez, allez, je vais bien réparer la sottise que je viens de faire ; votre grande glace n'était pas tout-à-fait nette, au moins, et je trouvais vos porcelaines assez communes.

LA BARONNE.

Il est vrai.

M. TURCARET.

Je vais vous en chercher d'autres.

LA BARONNE.

Voilà ce que vous coûtent vos folies.

M. TURCARET.

Bagatelle ! tout ce que j'ai cassé ne valait pas plus de trois cents pistoles.

(Il veut s'en aller; la baronne l'arrête.)

LA BARONNE.

Attendez, monsieur, il faut que je vous fasse une prière auparavant.

M. TURCARET.

Une prière ! oh ! donnez vos ordres.

LA BARONNE.

Faites avoir une commission pour l'amour de moi à ce pauvre Flamand, votre laquais; c'est un garçon pour qui j'ai pris de l'amitié.

M. TURCARET.

Je l'aurais déjà poussé, si je lui avais trouvé quelque disposition; mais il a l'esprit trop bonace : cela ne vaut rien pour les affaires.

LA BARONNE.

Donnez-lui un emploi qui ne soit pas difficile à exercer.

M. TURCARET.

Il en aura un dès aujourd'hui ; cela vaut fait.

LA BARONNE.

Ce n'est pas tout, je veux mettre auprès de vous Frontin, le laquais de mon cousin le chevalier; c'est aussi un très-bon enfant.

M. TURCARET.

Je le prends, madame, et vous promets de le faire commis au premier jour.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, FRONTIN.

FRONTIN.

Madame, vous allez bientôt avoir la fille dont je vous ai parlé.

LA BARONNE.

Monsieur, voilà le garçon que je veux vous donner.

M. TURCARET.

Il paraît un peu innocent.

LA BARONNE.

Que vous vous connaissez bien en physionomie !

M. TURCARET.

J'ai le coup d'œil infaillible. Approche, mon ami, dis-moi un peu, as-tu déjà quelques principes ?

FRONTIN.

Qu'appelez-vous des principes ?

M. TURCARET.

Des principes de commis ; c'est-à-dire, si tu sais comment on peut empêcher les fraudes ou les favoriser.

FRONTIN.

Pas encore, monsieur ; mais je sens que j'apprendrai cela fort facilement.

M. TURCARET.

Tu sais du moins l'arithmétique, tu sais faire des comptes à parties simples?

FRONTIN.

Oh! oui, monsieur; je sais même faire des parties doubles; j'écris aussi de deux écritures, tantôt de l'une et tantôt de l'autre.

M. TURCARET.

De la ronde, n'est-ce pas?

FRONTIN.

De la ronde, de l'oblique.

M. TURCARET.

Comment, de l'oblique?

FRONTIN.

Hé, oui, d'une écriture que vous connaissez, là, d'une certaine écriture qui n'est pas légitime.

M. TURCARET.

Il veut dire de la bâtarde.

FRONTIN.

Justement; c'est ce mot-là que je cherchais.

M. TURCARET.

Quelle ingénuité! ce garçon-là, madame, est bien niais.

LA BARONNE.

Il se déniaisera dans vos bureaux.

M. TURCARET.

Oh! qu'oui, madame, oh! qu'oui; d'ailleurs,

un bel esprit n'est pas nécessaire pour faire son chemin. Hors moi et deux ou trois autres, il n'y parmi nous que des génies assez communs : il suffit d'un certain usage, d'une routine que l'on ne manque guère d'attraper. Nous voyons tant de gens ! Nous étudions à prendre ce que le monde a de meilleur ; voilà toute notre science.

LA BARONNE.

Ce n'est pas la plus inutile de toutes.

M. TURCARET.

Oh çà, mon ami, tu es à moi, et tes gages courent dès ce moment.

FRONTIN.

Je vous regarde donc, monsieur, comme mon nouveau maître ; mais en qualité d'ancien laquais de M. le chevalier, il faut que je m'acquitte d'une commission dont il m'a chargé : il vous donne, et à madame sa cousine, à souper ici ce soir.

M. TURCARET.

Très-volontiers.

FRONTIN.

Je vais ordonner chez Fite toutes sortes de ragoûts, avec vingt-quatre bouteilles de vin de Champagne ; et, pour égayer le repas, vous aurez des voix et des instrumens.

LA BARONNE.

De la musique, Frontin ?

FRONTIN.

Oui, madame, à telles enseignes, que j'ai ordre de commander cent bouteilles de Surène pour abreuver la symphonie.

LA BARONNE.

Cent bouteilles!

FRONTIN.

Ce n'est pas trop, madame; il y aura huit concertans, quatre Italiens de Paris, trois chanteuses et deux gros chantres.

M. TURCARET.

Il a ma foi raison, ce n'est pas trop. Ce repas sera fort joli.

FRONTIN.

Oh! diable, quand monsieur le chevalier donne des soupers comme cela, il n'épargne rien, monsieur.

M. TURCARET.

J'en suis persuadé.

FRONTIN.

Il semble qu'il ait à sa disposition la bourse d'un partisan.

LA BARONNE.

Il veut dire qu'il fait les choses fort magnifiquement.

M. TURCARET.

Qu'il est ingénu! Hé bien! nous verrons cela

tantôt; et, pour surcroît de réjouissance, j'amènerai ici M. Gloutonneau le poëte : aussi bien, je ne saurais manger si je n'ai quelque bel esprit à ma table.

LA BARONNE.

Vous me ferez plaisir. Cet auteur, apparemment, est fort brillant dans la conversation?

M. TURCARET.

Il ne dit pas quatre paroles dans un repas; mais il mange et pense beaucoup : peste! c'est un homme bien agréable.... Oh çà, je cours chez Dautel vous acheter....

LA BARONNE.

Prenez garde à ce que vous ferez, je vous prie; ne vous jetez point dans une dépense.....

M. TURCARET.

Hé! fi! madame, fi! vous vous arrêtez à des minuties. Sans adieu, ma reine.

(Il sort.)

LA BARONNE.

J'attends votre retour impatiemment.

SCÈNE V.

LA BARONNE, FRONTIN.

LA BARONNE.

Enfin, te voilà en train de faire ta fortune.

FRONTIN.

Oui, madame, et en état de ne pas nuire à la vôtre.

LA BARONNE.

C'est à présent, Frontin, qu'il faut donner l'essor à ce génie supérieur.

FRONTIN.

On tâchera de vous prouver qu'il n'est pas médiocre.

LA BARONNE.

Quand m'amènera-t-on cette fille?

FRONTIN.

Je l'attends; je lui ai donné rendez-vous ici.

LA BARONNE.

Tu m'avertiras quand elle sera venue.

(Elle entre dans une autre chambre.)

SCÈNE VI.

FRONTIN, *seul.*

Courage, Frontin; courage, mon ami; la fortune t'appelle : te voilà chez un homme d'affaires par le canal d'une coquette. Quelle joie! l'agréable perspective! Je m'imagine que toutes les choses que je vais toucher vont se convertir en or.... Mais j'aperçois ma pupille.

SCÈNE VII.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Tu sois la bien venue, Lisette, on t'attend avec impatience dans cette maison.

LISETTE.

J'y entre avec une satisfaction dont je tire un bon augure.

FRONTIN.

Je t'ai mise au fait sur tout ce qui s'y passe, et sur tout ce qui s'y doit passer; tu n'as qu'à te régler là-dessus; souviens-toi seulement qu'il faut avoir une complaisance infatigable.

LISETTE.

Il n'est pas besoin de me recommander cela.

FRONTIN.

Flatte sans cesse l'entêtement que la baronne a pour le chevalier; c'est là le point.

LISETTE.

Tu me fatigues de leçons inutiles.

FRONTIN.

Le voici qui vient.

LISETTE.

Je ne l'avais point encore vu. Ah! qu'il est bien fait, Frontin!

FRONTIN.

Il ne faut pas être mal bâti pour donner de l'amour à une coquette.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Je te rencontre à propos, Frontin, pour t'apprendre... Mais que vois-je? quelle est cette beauté brillante?

FRONTIN.

C'est une fille que je donne à madame la baronne pour remplacer Marine.

LE CHEVALIER.

Et c'est sans doute une de tes amies?

FRONTIN.

Oui, monsieur; il y a long-temps que nous nous connaissons : je suis son répondant.

LE CHEVALIER.

Bonne caution! c'est faire son éloge en un mot. Elle est, parbleu! charmante. Monsieur le répondant, je me plains de vous.

FRONTIN.

D'où vient?

LE CHEVALIER.

Je me plains de vous, vous dis-je ; vous savez toutes mes affaires, et vous me cachez les vôtres : vous n'êtes pas un ami sincère.

FRONTIN.

Je n'ai pas voulu, monsieur...

LE CHEVALIER.

La confiance pourtant doit être réciproque : pourquoi m'avoir fait mystère d'une si belle découverte ?

FRONTIN.

Ma foi, monsieur, je craignais...

LE CHEVALIER.

Quoi ?

FRONTIN.

Oh ! monsieur, que diable, vous m'entendez de reste !

LE CHEVALIER.

Le maraud ! où a-t-il été déterrer ce petit minois-là ? Frontin, monsieur Frontin, vous avez le discernement fin et délicat quand vous faites un choix pour vous-même ; mais vous n'avez pas le goût si bon pour vos amis. Ah ! la piquante représentation ! l'adorable grisette !

LISETTE.

Que les jeunes seigneurs sont honnêtes !

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai jamais rien vu de si beau que cette créature-là.

LISETTE.

Que leurs expressions sont flatteuses! Je ne m'étonne plus que les femmes les courent.

LE CHEVALIER.

Faisons un troc, Frontin; cède-moi cette fille-là, et je t'abandonne ma vieille comtesse.

FRONTIN.

Non, monsieur, j'ai les inclinations roturières; je m'en tiens à Lisette, à qui j'ai donné ma foi.

LE CHEVALIER.

Va, tu peux te vanter d'être le plus heureux faquin... Oui, belle Lisette, vous méritez...

LISETTE.

Trève de douceurs, monsieur le chevalier : je vais me présenter à ma maîtresse qui ne m'a point encore vue : vous pouvez venir, si vous voulez, continuer devant elle la conversation.

SCÈNE IX.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Parlons de choses sérieuses, Frontin. Je n'apporte point à la baronne l'argent de son billet.

FRONTIN.

Tant pis.

LE CHEVALIER.

J'ai été chercher un usurier qui m'a déjà prêté de l'argent; mais il n'est plus à Paris; des affaires qui lui sont survenues l'ont obligé d'en sortir brusqnement; ainsi je vais te charger du billet.

FRONTIN.

Pourquoi?

LE CHEVALIER.

Ne m'as-tu pas dit que tu connaissais un agent de change, qui te donnerait de l'argent à l'heure même?

FRONTIN.

Cela est vrai : mais que direz-vous à madame la baronne? Si vous lui dites que vous avez encore son billet, elle verra bien que nous n'avions pas mis son brillant en gage; car enfin elle n'ignore pas qu'un homme qui prête ne se dessaisit pas pour rien de son nantissement.

LE CHEVALIER.

Tu as raison; aussi suis-je d'avis de lui dire que j'ai touché l'argent, qu'il est chez moi, et que demain matin tu le feras apporter ici : pendant ce temps-là, cours chez ton agent de change, et fais porter au logis l'argent que tu en recevras : je vais t'y attendre aussitôt que j'aurai parlé à la baronne.

(Il entre dans la chambre de la baronne.)

SCÈNE X.

FRONTIN, *seul.*

Je ne manque pas d'occupation, Dieu merci : il faut que j'aille chez le traiteur, de là chez l'agent de change, de chez l'agent de change au logis, et puis il faudra que je revienne ici joindre M. Turcaret : cela s'appelle, ce me semble, une vie assez agissante; mais patience, après quelque temps de fatigue et de peine, je parviendrai enfin à un état d'aise. Alors, quelle satisfaction! quelle tranquillité d'esprit, je n'aurai plus à mettre en repos que ma conscience.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, FRONTIN, LISETTE.

LA BARONNE.

Hé bien, Frontin, as-tu commandé le souper? fera-t-on grande chère?

FRONTIN.

Je vous en réponds, madame. Demandez à Lisette de quelle manière je régale pour mon compte; et jugez par-là de ce que je sais faire lorsque je régale aux dépens des autres.

LISETTE.

Il est vrai, madame, vous pouvez vous en fier à lui.

FRONTIN.

M. le chevalier m'attend : je vais lui rendre compte de l'arrangement de son repas; et puis je viendrai ici prendre possession de M. Turcaret, mon nouveau maître.

(Il sort.)

SCÈNE II.

LA BARONNE, LISETTE.

LISETTE.

Ce garçon-là est un garçon de mérite, madame.

LA BARONNE.

Il me paraît que vous n'en manquez pas, vous, Lisette.

LISETTE.

Il a beaucoup de savoir-faire.

LA BARONNE.

Je ne vous crois pas moins habile.

LISETTE.

Je serais bien heureuse, madame, si mes petits talens pouvaient vous être utiles.

LA BARONNE.

Je suis contente de vous; mais j'ai un avis à vous donner : je ne veux pas qu'on me flatte.

LISETTE.

Je suis ennemie de la flatterie.

LA BARONNE.

Surtout quand je vous consulterai sur des choses qui me regarderont, soyez sincère.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas.

LA BARONNE.

Je vous trouve pourtant trop de complaisance.

LISETTE.

A moi, madame.

LA BARONNE.

Oui, vous ne combattez pas assez les sentimens que j'ai pour le chevalier.

LISETTE.

Hé! pourquoi les combattre? ils sont si raisonnables.

LA BARONNE.

J'avoue que le chevalier me paraît digne de toute ma tendresse.

LISETTE.

J'en fais le même jugement.

LA BARONNE.

Il a pour moi une passion véritable et constante.

LISETTE.

Un chevalier fidèle et sincère; on n'en voit guère comme cela.

LA BARONNE.

Aujourd'hui même encore il m'a sacrifié une comtesse.

LISETTE.

Une comtesse!

LA BARONNE.

Elle n'est pas, à la vérité, dans la première jeunesse.

LISETTE.

C'est ce qui rend le sacrifice plus beau. Je connais messieurs les chevaliers : une vieille dame leur coûte plus qu'une autre à sacrifier.

LA BARONNE.

Il vient de me rendre compte d'un billet que je lui ai confié. Que je lui trouve de bonne foi !

LISETTE.

Cela est admirable.

LA BARONNE.

Il a une probité qui va jusqu'au scrupule.

LISETTE.

Mais, mais, voilà un chevalier unique en son espèce !

LA BARONNE.

Taisons-nous, j'aperçois M. Turcaret.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, M. TURCARET.

M. TURCARET.

Je viens, madame... Oh! oh! vous avez une nouvelle femme de chambre.

LA BARONNE.

Oui, monsieur : que vous semble de celle-ci !

M. TURCARET.

Ce qu'il m'en semble? elle me revient assez : il faudra que nous fassions connaissance.

LISETTE.

La connaissance sera bientôt faite, monsieur.

LA BARONNE, *à Lisette.*

Vous savez qu'on soupe ici; donnez ordre que nous ayons un couvert propre, et que l'appartement soit bien éclairé.

M. TURCARET.

Je crois cette fille-là fort raisonnable.

LA BARONNE.

Elle est fort dans vos intérêts, du moins.

M. TURCARET.

Je lui en sais bon gré. Je viens, madame, de vous acheter pour dix mille francs de glaces, de porcelaines et de bureaux; ils sont d'un goût exquis, je les ai choisis moi-même.

LA BARONNE.

Vous êtes universel, monsieur, vous vous connaissez à tout.

M. TURCARET.

Oui, grâces au ciel, et surtout en bâtimens. Vous verrez, vous verrez l'hôtel que je vais faire bâtir.

LA BARONNE.

Quoi! vous allez faire bâtir un hôtel?

M. TURCARET.

J'ai déjà acheté la place qui contient quatre arpens, six perches, neuf toises, trois pieds et onze pouces. N'est-ce pas là une belle étendue ?

LA BARONNE.

Fort belle.

M. TURCARET.

Le logis sera magnifique; je ne veux pas qu'il y manque un zéro; je le ferais plutôt abattre deux ou trois fois.

LA BARONNE.

Je n'en doute pas.

M. TURCARET.

Malpeste! je n'ai garde de faire quelque chose de commun, je me ferais siffler de tous les gens d'affaires.

LA BARONNE.

Assurément.

M. TURCARET.

Quel homme entre ici ?

LA BARONNE.

C'est ce jeune marquis dont je vous ai dit que Marine avait épousé les intérêts: je me passerais bien de ses visites, elles ne me font aucun plaisir.

SCÈNE IV.

M. TURCARET, LA BARONNE, LE MARQUIS

LE MARQUIS.

Je parie que je ne trouverai pas encore ici le chevalier !

M. TURCARET, *bas.*

Ah ! morbleu ! c'est le marquis de la Tribaudière. La fâcheuse rencontre !

LE MARQUIS.

Il y a près de deux jours que je le cherche.... Hé ! que vois-je ? Oui... non... pardonnez-moi... justement... c'est lui-même, monsieur Turcaret. Que faites-vous de cet homme-là, madame ? Vous le connaissez ? vous empruntez sur gages. Palsambleu ! il vous ruinera.

LA BARONNE.

Monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Il vous pillera, il vous écorchera, je vous en avertis. C'est l'usurier le plus vif; il vend son argent au poids de l'or.

M. TURCARET, *bas.*

J'aurais mieux fait de m'en aller.

LA BARONNE.

Vous vous méprenez, monsieur le marquis ;

monsieur Turcaret passe dans le monde pour un homme de bien et d'honneur.

LE MARQUIS.

Aussi l'est-il, madame, aussi l'est-il : il aime le bien des hommes, et l'honneur des femmes : il a cette réputation-là.

M. TURCARET.

Vous aimez à plaisanter, monsieur le marquis. Il est badin, madame, il est badin : ne le connaissez-vous pas sur ce pied-là ?

LA BARONNE.

Oui, je comprends bien qu'il badine, ou qu'il est mal informé.

LE MARQUIS.

Mal informé ! morbleu, madame, personne ne saurait vous en parler mieux que moi : il a de mes nippes actuellement.

M. TURCARET.

De vos nippes, monsieur? Oh! je ferais bien serment du contraire.

LE MARQUIS.

Ah! parbleu, vous avez raison; le diamant est à vous à l'heure qu'il est, selon nos conventions ; j'ai laissé passer le terme.

LA BARONNE.

Expliquez-moi tous deux cette énigme.

M. TURCARET.

Il n'y a point d'énigme là-dedans, madame, je ne sais ce que c'est.

LE MARQUIS.

Il a raison, cela est fort clair, il n'y a point d'énigme. J'eus besoin d'argent il y a quinze mois; j'avais un brillant de cinq cents louis: on m'adressa à monsieur Turcaret; monsieur Turcaret me renvoya à un de ses commis, à un certain monsieur Ra, ra, ra, Rafle: c'est lui qui tient son bureau d'usure. Cet honnête monsieur Rafle me prêta sur ma bague onze cent trente-deux livres six sols huit deniers; il me prescrivit un temps pour la retirer; je ne suis pas fort exact, moi; le temps est passé; mon diamant est perdu.

M. TURCARET.

Monsieur le marquis, monsieur le marquis, ne me confondez point avec monsieur Rafle, je vous prie; c'est un fripon que j'ai chassé de chez moi: s'il a fait quelque mauvaise manœuvre, vous avez la voie de la justice : je ne sais ce que c'est que votre brillant; je ne l'ai jamais vu ni manié.

LE MARQUIS.

Il me venait de ma tante; c'était un des plus beaux brillans ! il était d'une netteté, d'une forme, d'une grosseur à peu près comme..... (*Il regarde le diamant de la baronne.*) Hé !....

le voilà, madame, vous vous en êtes accommodée avec monsieur Turcaret, apparemment.

LA BARONNE.

Autre méprise, monsieur : je l'ai acheté assez cher, même d'une revendeuse à la toilette.

LE MARQUIS.

Cela vient de lui, madame; il a des revendeuses à sa disposition, et à ce qu'on dit même dans sa famille.

M. TURCARET.

Monsieur, monsieur.

LA BARONNE.

Vous êtes insultant, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Non, madame, mon dessein n'est pas d'insulter; je suis trop serviteur de monsieur Turcaret, quoiqu'il me traite durement. Nous avons eu autrefois ensemble un petit commerce d'amitié; il était laquais de mon grand-père; il me portait sur ses bras; nous jouyons tous les jours ensemble; nous ne nous quittions presque point; le petit ingrat ne s'en souvient plus.

M. TURCARET.

Je me souviens, je me souviens, le passé est passé; je ne songe qu'au présent.

LA BARONNE.

De grâce, monsieur le marquis, changeons de discours. Vous cherchez monsieur le chevalier?

LE MARQUIS.

Je le cherche partout, madame, aux spectacles; au cabaret, au bal, au lansquenet; je ne le trouve nulle part; ce coquin se débauche; il devient libertin.

LA BARONNE.

Je lui en ferai des reproches.

LE MARQUIS.

Je vous en prie. Pour moi je ne change point; je mène une vie réglée; je suis toujours à table; et l'on me fait crédit chez Fites et chez la Morlière, parce que l'on sait que je dois bientôt hériter d'une vieille tante, et qu'on me voit une disposition plus que prochaine à manger la succession.

LA BARONNE.

Vous n'êtes pas une mauvaise pratique pour les traiteurs.

LE MARQUIS.

Non, madame, ni pour les traitans, n'est-ce pas, monsieur Turcaret? Ma tante pourtant veut que je me corrige; et pour lui faire accroire qu'il y a déjà du changement dans ma conduite, je vais la voir dans l'état où je suis, elle sera tout étonnée de me voir si raisonnable, car elle m'a presque toujours vu ivre.

LA BARONNE.

Effectivement, monsieur le marquis, c'est une

nouveauté que de vous voir autrement : vous avez fait aujourd'hui un excès de sobriété.

LE MARQUIS.

J'ai soupé hier avec trois des plus jolies femmes de Paris : nous avons bu jusqu'au jour ; et j'ai été faire un petit somme chez moi, afin de pouvoir me présenter à jeun devant ma tante.

LA BARONNE.

Vous avez bien de la prudence.

LE MARQUIS.

Adieu, ma tout aimable ; dites au chevalier qu'il se rende un peu à ses amis : prêtez-le-nous quelquefois, ou je viendrai si souvent ici que je l'y trouverai. Adieu, monsieur Turcaret ; je n'ai point de rancune, au moins : touchez là ; renouvelons notre ancienne amitié ; mais dites un peu à votre âme damnée, à ce monsieur Rafle, qu'il me traite plus humainement la première fois que j'aurai besoin de lui.

SCÈNE V.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET.

Voilà une mauvaise connaissance, madame, c'est le plus grand fou et le plus grand menteur que je connaisse.

LA BARONNE.

C'est en dire beaucoup.

M. TURCARET.

Que j'ai souffert pendant cet entretièn !

LA BARONNE.

Je m'en suis aperçue.

M. TURCARET.

Je n'aime point les malhonnêtes gens.

LA BARONNE.

Vous avez bien raison.

M. TURCARET.

J'ai été si surpris d'entendre les choses qu'il a dites, que je n'ai pas eu la force de répondre : ne l'avez-vous pas remarqué ?

LA BARONNE.

Vous en avez usé sagement ; j'ai admiré votre modération.

M. TURCARET.

Moi ! usurier ! quelle calomnie !

LA BARONNE.

Cela regarde plus monsieur Rafle que vous.

M. TURCARET.

Vouloir faire aux gens un crime de leur prêter sur gages ! Il vaut mieux prêter sur gages que prêter sur rien.

LA BARONNE.

Assurément.

M. TURCARET.

Me venir dire au nez que j'ai été le valet de son grand-père : rien n'est plus faux, je n'ai jamais été que son homme d'affaires.

LA BARONNE.

Quand cela serait vrai; le beau reproche! Il y a si long-temps! cela est prescrit.

M. TURCARET.

Oui, sans doute.

LA BARONNE.

Ces sortes de mauvais contes ne font aucune impression sur mon esprit; vous êtes trop bien établi dans mon cœur.

M. TURCARET.

C'est trop de grâces que vous me faites.

LA BARONNE.

Vous êtes un homme de mérite.

M. TURCARET.

Vous vous moquez.

LA BARONNE.

Un vrai homme d'honneur.

M. TURCARET.

Oh! point du tout.

LA BARONNE.

Et vous avez trop l'air et les manières d'une personne de condition pour pouvoir être soupçonné de ne l'être pas.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, FLAMAND

FLAMAND.

Monsieur.

M. TURCARET.

Que me veux-tu?

FLAMAND.

Il est là-bas qui vous demande.

M. TURCARET.

Qui? butor.

FLAMAND.

Ce monsieur que vous savez; là, ce monsieur... monsieur Chose....

M. TURCARET.

Monsieur Chose!

FLAMAND.

Hé oui, ce commis que vous aimez tant. Drès qu'il vient pour deviser avec vous, tout aussitôt vous faites sortir tout le monde, et ne voulez pas que personne vous écoute.

M. TURCARET.

C'est monsieur Rafle, apparemment.

FLAMAND.

Oui, tout fin dret, monsieur, c'est lui-même.

M. TURCARET.

Je vais le trouver : qu'il m'attende.

LA BARONNE.

Ne disiez-vous pas que vous l'aviez chassé ?

M. TURCARET.

Oui, et c'est pour cela qu'il vient ici ; il cherche à se raccommoder. Dans le fond, c'est un bon homme, homme de confiance. Je vais savoir ce qu'il me veut.

LA BARONNE.

Hé non, non : faites-le monter, Flamand. Monsieur, vous lui parlerez dans cette salle : n'êtes-vous pas ici chez vous ?

M. TURCARET.

Vous êtes bien honnête, madame.

LA BARONNE.

Je ne veux point troubler votre conversation, je vous laisse. N'oubliez pas la prière que je vous ai faite en faveur de Flamand.

M. TURCARET.

Mes ordres sont déjà donnés pour cela ; vous serez contente.

SCÈNE VII.

M. TURCARET, M. RAFLE.

M. TURCARET.

De quoi est-il question, monsieur Rafle? Pourquoi me venir chercher jusqu'ici? Ne savez-vous pas bien que quand on vient chez les dames, ce n'est pas pour y entendre parler d'affaires?

M. RAFLE.

L'importance de celles que j'ai à vous communiquer doit me servir d'excuse.

M. TURCARET.

Qu'est-ce que c'est donc que ces choses d'importance?

M. RAFLE.

Peut-on parler ici librement?

M. TURCARET.

Oui, vous le pouvez; je suis le maître. Parlez.

M. RAFLE, *regardant dans un bordereau.*

Premièrement. C'est un enfant de famille à qui nous prêtâmes l'année passée trois mille livres, et à qui je fis faire un billet de neuf par votre ordre: se voyant sur le point d'être inquiété pour le paiement, il a déclaré la chose à son oncle le président, qui, de concert avec toute la famille, travaille actuellement à vous perdre.

M. TURCARET.

Peine perdue que ce travail-là; laissons-les venir. Je ne prends pas facilement l'épouvante.

M. RAFLE, *après avoir regardé dans son bordereau.*

Ce caissier que vous aviez cautionné, et qui vient de faire banqueroute de deux cent mille écus...

M. TURCARET.

C'est par mon ordre qu'il.... je sais où il est.

M. RAFLE.

Mais les procédures se font contre vous : l'affaire est sérieuse et pressante.

M. TURCARET.

On l'accommodera : j'ai pris mes mesures : cela sera réglé demain.

M. RAFLE.

J'ai peur que ce ne soit trop tard.

M. TURCARET.

Vous êtes trop timide.... Avez-vous passé chez ce jeune homme de la rue Quincampoix, à qui j'ai fait avoir une caisse?

M. RAFLE.

Oui, monsieur. Il veut bien vous prêter vingt mille francs des premiers deniers qu'il touchera, à condition qu'il fera valoir à son profit ce qui pourra lui rester à la Compagnie, et que vous

prendrez son parti si l'on vient à s'apercevoir de la manœuvre.

M. TURCARET.

Cela est dans les règles; il n'y a rien de plus juste : voilà un garçon raisonnable. Vous lui direz, M. Rafle, que je le protégerai dans toutes ses affaires. Y a-t-il encore quelque chose?

M. RAFLE, *après avoir regardé dans le bordereau.*

Ce grand homme sec qui vous donna, il y a deux mois, deux mille francs pour une direction que vous lui avez fait avoir à Valogne....

M. TURCARET.

Hé bien?

M. RAFLE.

Il lui est arrivé un malheur.

M. TURCARET.

Quoi?

M. RAFLE.

On a surpris sa bonne foi; on lui a volé quinze mille francs. Dans le fond il est trop bon.

M. TURCARET.

Trop bon, trop bon! hé, pourquoi diable s'est-il donc mis dans les affaires! Trop bon, trop bon.

M. RAFLE.

Il m'a écrit une lettre fort touchante, par laquelle il vous prie d'avoir pitié de lui.

M. TURCARET.

Papier perdu, lettre inutile.

M. RAFLE.

Et de faire en sorte qu'il ne soit point révoqué.

M. TURCARET.

Je ferai plutôt en sorte qu'il le soit : l'emploi me reviendra ; je le donnerai à un autre pour le même prix.

M. RAFLE.

C'est ce que j'ai pensé comme vous.

M. TURCARET.

J'agirais contre mes intérêts! je mériterais d'être cassé à la tête de la Compagnie

M. RAFLE.

Je ne suis pas plus sensible que vous aux plaintes des sots..... Je lui ai déjà fait réponse, et lui ai mandé tout net qu'il ne devait point compter sur vous.

M. TURCARET.

Non, parbleu.

M. RAFLE, *regardant dans son bordereau.*

Voulez-vous prendre au denier quatorze cinq mille francs qu'un honnête serrurier de ma connaissance a amassés par son travail et par ses épargnes?

M. TURCARET.

Oui, oui, cela est bon; je lui ferai ce plaisir-là : allez me le chercher, je serai au logis dans un

quart-d'heure; qu'il apporte l'espèce. Allez, allez....

M. RAFLE, *s'en allant et revenant.*

J'oubliais la principale affaire; je ne l'ai pas mise sur mon agenda.

M. TURCARET.

Qu'est-ce que c'est que cette principale affaire?

M. RAFLE.

Une nouvelle qui vous surprendra fort. Madame Turcaret est à Paris.

M. TURCARET.

Parlez bas, M. Rafle, parlez bas.

M. RAFLE.

Je la rencontrai hier dans un fiacre avec une manière de jeune seigneur dont le visage ne m'est pas tout-à-fait inconnu, et que je viens de trouver dans cette rue-ci en arrivant.

M. TURCARET.

Vous ne lui parlâtes point?

M. RAFLE.

Non; mais elle m'a fait prier ce matin de ne vous en rien dire, et de vous faire souvenir seulement qu'il lui est dû quinze mois de la pension de quatre mille livres que vous lui donnez pour la tenir en province : elle ne s'en retournera point qu'elle ne soit payée.

M. TURCARET.

Oh! ventrebleu, M. Rafle, qu'elle le soit! Défaisons-nous promptement de cette créature-là. Vous lui porterez dès aujourd'hui les cinq cents pistoles du serrurier, mais qu'elle parte dès demain.

M. RAFLE.

Oh! elle ne demandera pas mieux. Je vais chercher le bourgeois, et le mener chez vous.

M. TURCARET.

Vous m'y trouverez.

SCÈNE VIII.

M. TURCARET, *seul.*

Malpeste! ce serait une forte aventure, si madame Turcaret s'avisait de venir en cette maison; elle me perdrait dans l'esprit de ma baronne, à qui j'ai fait accroire que j'étais veuf.

SCÈNE IX.

M. TURCARET, LISETTE.

LISETTE.

Madame m'a envoyée savoir, monsieur, si vous étiez encore ici en affaire.

M. TURCARET.

Je n'en avais point, mon enfant; ce sont des bagatelles dont de pauvres diables de commis s'embarrassent la tête, parce qu'ils ne sont pas faits pour les grandes choses.

SCÈNE X,

LES PRÉCÉDENS, FRONTIN.

FRONTIN.

Je suis ravi, monsieur, de vous trouver en conversation avec cette aimable personne : quelque intérêt que j'y prenne, je me garderai bien de troubler un si doux entretien.

M. TURCARET.

Tu ne seras point de trop : approche, Frontin, je te regarde comme un homme tout à moi, et je veux que tu m'aides à gagner l'amitié de cette fille-là.

LISETTE.

Ce ne sera pas bien difficile.

FRONTIN.

Oh ! pour cela non. Je ne sais pas, monsieur, sous quelle heureuse étoile vous êtes né; mais tout le monde a naturellement un grand faible pour vous.

M. TURCARET.

Cela ne vient point de l'étoile; cela vient des manières.

LISETTE.

Vous les avez si belles, si prévenantes.....

M. TURCARET.

Comment le sais-tu ?

LISETTE.

Depuis le temps que je suis ici, je n'entends dire autre chose à madame la baronne.

M. TURCARET.

Tout de bon ?

FRONTIN.

Cette femme-là ne saurait cacher sa faiblesse; elle vous aime si tendrement... Demandez, demandez à Lisette.

LISETTE.

Oh! c'est vous qu'il en faut croire, monsieur Frontin

FRONTIN.

Non, je ne comprends pas moi-même tout ce que je sais là-dessus; et, ce qui m'étonne davantage, c'est l'excès où cette passion est parvenue, sans que pourtant monsieur Turcaret se soit donné beaucoup de peine pour chercher à la mériter

M. TURCARET.

Comment? comment l'entends-tu ?

FRONTIN.

Je vous ai vu vingt fois, monsieur, manquer d'attention pour certaines choses.....

M. TURCARET.

Oh! parbleu, je n'ai rien à me reprocher là-dessus.

LISETTE.

Oh! non, je suis sûre que monsieur n'est pas homme à laisser échapper la moindre occasion de faire plaisir aux personnes qu'il aime. Ce n'est que par-là qu'on mérite d'être aimé.

FRONTIN.

Cependant, monsieur ne le mérite pas autant que je le voudrais.

M. TURCARET.

Explique-toi donc.

FRONTIN.

Oui; mais ne trouverez-vous point mauvais qu'en serviteur fidèle et sincère, je prenne la liberté de vous parler à cœur ouvert?

M. TURCARET.

Parle.

FRONTIN.

Vous ne répondez pas assez à l'amour que madame la baronne a pour vous.

M. TURCARET.

Je n'y réponds pas!

FRONTIN.

Non, monsieur. Je t'en fais juge, Lisette, monsieur, avec tout son esprit, fait des fautes d'attention.

M. TURCARET.

Qu'appelles-tu donc des fautes d'attention?

FRONTIN.

Un certain oubli, certaine négligence.....

M. TURCARET.

Mais encore?

FRONTIN.

Mais, par exemple, n'est-ce pas une chose honteuse, que vous n'ayiez pas encore songé à lui faire présent d'un équipage?

LISETTE.

Ah! pour cela, monsieur, il a raison : vos commis en donnent bien à leurs maîtresses.

M. TURCARET.

A quoi bon un équipage? N'a-t-elle pas le mien, dont elle dispose quand il lui plaît?

FRONTIN.

Oh! monsieur, avoir un carrosse à soi, ou être obligé d'emprunter ceux de ses amis, cela est bien différent.

LISETTE.

Vous êtes trop dans le monde pour ne le pas connaître. La plupart des femmes sont plus

sensibles à la vanité d'avoir un équipage, qu'au plaisir de s'en servir.

M. TURCARET.

Oui, je comprends cela.

FRONTIN.

Cette fille-là, monsieur, est de fort bon sens. Elle ne parle pas mal, au moins.

M. TURCARET.

Je ne te trouve pas si sot non plus que je t'ai d'abord cru, toi, Frontin.

FRONTIN.

Depuis que j'ai l'honneur d'être à votre service, je sens de moment en moment que l'esprit me vient. Oh! je prévois que je profiterai beaucoup avec vous.

M. TURCARET.

Il ne tiendra qu'à toi.

FRONTIN.

Je vous proteste, monsieur, que je ne manque pas de bonne volonté. Vous donnerez donc à madame la baronne un bon grand carrosse bien étoffé.

M. TURCARET.

Elle en aura un. Vos réflexions sont justes; elles me déterminent.

FRONTIN.

Je savais bien que ce n'était qu'une faute d'attention.

M. TURCARET.

Sans doute; et, pour marque de cela, je vais de ce pas commander un carrosse.

FRONTIN.

Fi donc, monsieur, il ne faut pas que vous paraissiez là-dedans, vous; il ne serait pas honnête que l'on sût dans le monde que vous donnez un carrosse à madame la baronne. Servez-vous d'un tiers, d'une main étrangère, mais fidèle. Je connais deux ou trois selliers qui ne savent point encore que je suis à vous; si vous voulez, je me chargerai du soin.....

M. TURCARET.

Volontiers; tu me parais assez entendu; je m'en rapporte à toi : voilà soixante pistoles que j'ai de reste dans ma bourse, tu les donneras à-compte.

FRONTIN.

Je n'y manquerai pas, monsieur. A l'égard des chevaux, j'ai un maître maquignon, qui est mon neveu à la mode de Bretagne; il vous en fournira de fort beaux.

M. TURCARET.

Qu'il me vendra bien cher, n'est-ce pas?

FRONTIN.

Non, monsieur, il vous les vendra en conscience.

M. TURCARET.

La conscience d'un maquignon!

FRONTIN.

Oh! je vous en réponds comme de la mienne.

M. TURCARET.

Sur ce pied-là, je me servirai de lui.

FRONTIN.

Autre faute d'attention.

M. TURCARET.

Oh! va te promener avec tes fautes d'attention : ce coquin-là me ruinerait, à la fin. Tu diras de ma part, à madame la baronne, qu'une affaire qui sera bientôt terminée m'appelle au logis.

SCÈNE XI.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Cela ne commence pas mal.

LISETTE.

Non, pour madame la baronne, mais pour nous?

FRONTIN.

Voilà toujours soixante pistoles que nous pouvons garder; je les gagnerai bien sur l'équipage:

serre-les ; ce sont les premiers fondemens de notre communauté.

LISETTE.

Oui, mais il faut promptement bâtir sur ces fondemens-là ; car je fais des réflexions morales, je t'en avertis.

FRONTIN.

Peut-on les savoir ?

LISETTE.

Je m'ennuie d'être soubrette.

FRONTIN.

Comment diable ! Tu deviens ambitieuse ?

LISETTE.

Oui, mon enfant. Il faut que l'air que l'on respire dans une maison fréquentée par un financier soit contraire à la modestie ; car, depuis le peu de temps que j'y suis, il me vient des idées de grandeur que je n'ai jamais eues. Hâte-toi d'amasser du bien ; autrement, quelque engagement que nous ayons ensemble, le premier riche faquin qui viendra pour m'épouser...

FRONTIN.

Mais, donne-moi donc le temps de m'enrichir.

LISETTE.

Je te donne trois ans, et c'est assez pour un homme d'esprit.

FRONTIN.

Je ne t'en demande pas davantage : c'est assez, ma princesse, je vais ne rien épargner pour vous mériter ; et si je manque d'y réussir, ce ne sera pas faute d'attention.

SCÈNE XII.

LISETTE, *seule.*

Je ne saurais m'empêcher d'aimer ce Frontin, c'est mon chevalier, à moi ; et au train que je lui vois prendre, j'ai un secret pressentiment qu'avec ce garçon-là je deviendrai quelque jour femme de qualité.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Que fais-tu ici? Ne m'avais-tu pas dit que tu retournerais chez ton agent de change? Est-ce que tu ne l'aurais pas encore trouvé au logis?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, monsieur, mais il n'était pas en fonds, il n'avait pas chez lui toute la somme; il m'a dit de retourner ce soir. Je vais vous rendre le billet, si vous voulez.

LE CHEVALIER.

Hé garde-le; que veux-tu que j'en fasse? La baronne est là-dedans, que fait-elle?

FRONTIN.

Elle s'entretient avec Lisette d'un carrosse que je vais ordonner pour elle, et d'une certaine maison de campagne qui lui plaît, et qu'elle veut louer en attendant que je lui en fasse faire l'acquisition.

LE CHEVALIER.

Un carrosse ! une maison de campagne ! quelle folie !

FRONTIN.

Oui : mais tout cela se doit faire aux dépens de monsieur Turcaret. Quelle sagesse !

LE CHEVALIER.

Cela change la thèse.

FRONTIN.

Il n'y a qu'une chose qui l'embarrassait.

LE CHEVALIER.

Hé quoi ?

FRONTIN.

Une petite bagatelle.

LE CHEVALIER.

Dis-moi donc ce que c'est ?

FRONTIN.

Il faut meubler cette maison de campagne : elle ne savait comment engager à cela monsieur Turcaret; mais le génie supérieur qu'elle a placé auprès de lui s'est chargé de ce soin-là.

LE CHEVALIER.

De quelle manière t'y prendras-tu ?

FRONTIN.

Je vais chercher un vieux coquin de ma connaissance, qui nous aidera à tirer dix mille francs dont nous avons besoin pour nous meubler.

LE CHEVALIER.

As-tu bien fait attention à ton stratagème ?

FRONTIN.

Oh qu'oui, monsieur; c'est mon fort que l'attention : j'ai tout cela dans ma tête; ne vous mettez pas en peine : un petit acte supposé.... un faux exploit...

LE CHEVALIER.

Mais prends-y garde, Frontin, monsieur Turcaret sait les affaires.

FRONTIN.

Mon vieux coquin les sait encore mieux que lui : c'est le plus habile, le plus intelligent écrivain.....

LE CHEVALIER.

C'est une autre chose.

FRONTIN.

Il a presque toujours eu son logement dans les maisons du roi, à cause de ses écritures.

LE CHEVALIER.

Je n'ai plus rien à te dire.

FRONTIN.

Je sais où le trouver à coup sûr, et nos machines seront bientôt prêtes : adieu; voilà monsieur le marquis qui vous cherche.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Ah! palsambleu, chevalier, tu deviens bien rare; on ne te trouve nulle part; il y a vingt-quatre heures que je te cherche pour te consulter sur une affaire de cœur.

LE CHEVALIER.

Hé! depuis quand te mêles-tu de ces sortes d'affaires, toi?

LE MARQUIS.

Depuis trois ou quatre jours.

LE CHEVALIER.

Et tu m'en fais aujourd'hui la première confidence! tu deviens bien discret.

LE MARQUIS.

Je me donne au diable si j'y ai songé. Une affaire de cœur ne me tient que très-faiblement, comme tu sais. C'est une conquête que j'ai faite par hasard, que je conserve par amusement, et dont je me déferai par caprice, ou par raison peut-être.

LE CHEVALIER.

Voilà un bel attachement.

LE MARQUIS.

Il ne faut pas que les plaisirs de la vie nous occupent trop sérieusement. Je ne m'embarrasse de rien, moi : elle m'avait donné son portrait; je l'ai perdu : un autre s'en pendrait; je m'en soucie comme de cela.

LE CHEVALIER.

Avec de pareils sentimens, tu dois te faire adorer. Mais, dis-moi un peu : qu'est-ce que cette femme-là ?

LE MARQUIS.

C'est une femme de qualité, une comtesse de province, car elle me l'a dit.

LE CHEVALIER.

Hé ! quel temps as-tu pris pour faire cette conquête-là ? Tu dors tout le jour, et bois toute la nuit ordinairement.

LE MARQUIS.

Oh ! non pas, non pas, s'il vous plaît; dans ce temps-ci il y a des heures de bal : c'est là qu'on trouve de bonnes occasions.

LE CHEVALIER.

C'est-à-dire que c'est une connaissance de bal ?

LE MARQUIS.

Justement. J'y allai l'autre jour un peu chaud de vin; j'étais en pointe ; j'agaçais les jolis masques. J'aperçois une taille, un air de gorge, une

tournure de hanches : j'aborde, je prie, je presse, j'obtiens qu'on se démasque ; je vois une personne.

LE CHEVALIER.

Jeune, sans doute ?

LE MARQUIS.

Non, assez vieille.

LE CHEVALIER.

Mais belle encore, et des plus agréables.

LE MARQUIS.

Pas trop belle.

LE CHEVALIER.

L'amour, à ce que je vois, ne t'aveugle pas.

LE MARQUIS.

Je rends justice à l'objet aimé.

LE CHEVALIER.

Elle a donc de l'esprit ?

LE MARQUIS.

Ho ! pour de l'esprit, c'est un prodige. Quel flux de pensées ! quelle imagination ! elle me dit cent extravagances qui me charment.

LE CHEVALIER.

Quel fut le résultat de la conversation ?

LE MARQUIS.

Le résultat ? Je la ramenai chez elle avec sa compagnie ; je lui offris mes services, et la vieille folle les accepta.

LE CHEVALIER.

Tu l'as revue depuis ?

LE MARQUIS.

Le lendemain au soir, dès que je fus levé, je me rendis à son hôtel.

LE CHEVALIER.

Hôtel garni apparemment ?

LE MARQUIS.

Oui, hôtel garni.

LE CHEVALIER.

Hé bien !

LE MARQUIS.

Hé bien ? autre vivacité de conversation; nouvelles folies; tendres protestations de ma part, vives reparties de la sienne. Elle me donna ce maudit portrait que j'ai perdu avant-hier; je ne l'ai pas revue depuis. Elle m'a écrit; je lui ai fait réponse; elle m'attend aujourd'hui; mais je ne sais ce que je dois faire. Irai-je, ou n'irai-je pas ? Que me conseilles-tu ? C'est pour cela que je te cherche.

LE CHEVALIER.

Si tu n'y vas pas, cela sera malhonnête.

LE MARQUIS.

Oui: mais si j'y vais, aussi, cela paraîtra bien empressé : la conjoncture est délicate. Marquer tant d'empressement, c'est courir après une femme; cela est bien bourgeois, qu'en dis-tu ?

LE CHEVALIER.

Pour te donner conseil là-dessus, il faudrait connaître cette personne-là.

LE MARQUIS.

Il faut te la faire connaître. Je veux te donner ce soir à souper chez elle avec ta baronne.

LE CHEVALIER.

Cela ne se peut pas pour ce soir, car je donne à souper ici.

LE MARQUIS.

A souper ici? Je t'amène ma conquête.

LE CHEVALIER.

Mais la baronne....

LE MARQUIS.

Oh! la baronne s'accommodera fort de cette personne-là : il est bon même qu'elles fassent connaissance; nous ferons quelquefois de petites parties carrées.

LE CHEVALIER.

Mais ta comtesse ne fera-t-elle pas difficulté de venir avec toi tête à tête dans une maison?

LE MARQUIS.

Des difficultés! oh! ma comtesse n'est pas difficultueuse; c'est une personne qui sait vivre, une femme revenue des préjugés de l'éducation.

LE CHEVALIER.

Hé bien! amène-la, tu nous feras plaisir.

LE MARQUIS.

Tu en seras charmé, toi. Les jolies manières! Tu verras une femme vive, pétulante, distraite,

étourdie, dissipée et toujours barbouillée de tabac; on ne la prendrait pas pour une femme de province.

LE CHEVALIER.

Tu en fais un beau portrait; nous verrons si tu n'es pas un peintre flatteur.

LE MARQUIS.

Je vais la chercher. Sans adieu, chevalier.

LE CHEVALIER.

Serviteur, marquis.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, *seul.*

Cette charmante conquête du marquis est apparemment une comtesse comme celle que j'ai sacrifiée à la baronne.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Que faites-vous donc là seul, chevalier? Je croyais que le marquis était avec vous.

LE CHEVALIER, *riant.*

Il sort dans le moment, madame... ah, ah, ah.

LA BARONNE.

De quoi riez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Ce fou de marquis est amoureux d'une femme de province, d'une comtesse qui loge en chambre garnie : il est allé la prendre chez elle pour l'amener ici ; nous en aurons le divertissement.

LA BARONNE.

Mais, dites-moi, chevalier, les avez-vous priés à souper.

LE CHEVALIER.

Oui, madame, augmentation de convives, surcroît de plaisir : il faut amuser M. Turcaret, le dissiper.

LA BARONNE.

La présence du marquis le divertira mal : vous ne savez pas qu'ils se connaissent ; ils ne s'aiment point : il s'est passé tantôt entre eux une scène ici.....

LE CHEVALIER.

Le plaisir de la table raccommode tout : ils ne sont peut-être pas si mal ensemble qu'il soit impossible de les réconcilier. Je me charge de cela : reposez-vous sur moi : M. Turcaret est un bon sot.....

LA BARONNE.

Taisez-vous, je crois que le voici : je crains qu'il ne vous ait entendu.

SCÈNE V.

M. TURCARET, LE CHEVALIER, LA BARONNE.

LE CHEVALIER, *embrassant M. Turcaret.*

Monsieur Turcaret veut bien permettre qu'on l'embrasse, et qu'on lui témoigne la vivacité du plaisir qu'on aura tantôt à se trouver avec lui le verre à la main.

M. TURCARET.

Le plaisir de cette vivacité-là..... monsieur..... sera..... bien réciproque : l'honneur que je reçois d'une part, joint à..... la satisfaction que l'on..... trouve de l'autre..... madame, fait en vérité que..... je vous assure..... que..... je suis fort aise de cette partie-là.

LA BARONNE.

Vous allez, monsieur, vous engager dans des complimens qui embarrasseront aussi M. le chevalier, et vous ne finirez ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Ma cousine a raison; supprimons la cérémo-

me, et ne songeons qu'à nous réjouir. Vous aimez la musique ?

M. TURCARET.

Si je l'aime! malpeste, je suis abonné à l'Opéra.

LE CHEVALIER.

C'est la passion dominante des gens du beau monde.

M. TURCARET.

C'est la mienne.

LE CHEVALIER.

La musique remue les passions.

M. TURCARET.

Terriblement : une belle voix soutenue d'une trompette, cela jette dans une douce rêverie.

LA BARONNE.

Que vous avez le goût bon !

LE CHEVALIER.

Oui vraiment. Que je suis un grand sot, de n'avoir pas songé à cet instrument-là. Oh! parbleu, puisque vous êtes dans le goût des trompettes, je vais moi-même donner ordre.....

M. TURCARET, *l'arrêtant.*

Je ne souffrirai point cela, monsieur le chevalier; je ne prétends point que pour une trompette.....

LA BARONNE, *bas à M. Turcaret.*

Laissez-le aller, monsieur. (*Le chevalier s'en*

va.) *Haut.* Et quand nous pouvons être seuls quelques momens ensemble, épargnons-nous autant qu'il nous sera possible la présence des importuns.

M. TURCARET.

Vous m'aimez plus que je ne mérite, madame.

LA BARONNE.

Qui ne vous aimerait pas ? Mon cousin le chevalier lui-même a toujours eu un attachement pour vous.....

M. TURCARET.

Je lui suis bien obligé.

LA BARONNE.

Une attention pour tout ce qui peut vous plaire.

M. TURCARET.

Il me paraît fort bon garçon.

SCÈNE VI.

LA BARONNE, M. TURCARET, LISETTE.

LA BARONNE.

Qu'y a-t-il, Lisette ?

LISETTE.

Un homme vêtu de gris-noir, avec un rabat

sale et une vieille perruque..... (*Bas.*) Ce sont les meubles de la maison de campagne.

LA BARONNE.

Qu'on fasse entrer.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, FRONTIN, M. FURET.

M. FURET.

Qui de vous deux, mesdames, est la maîtresse de céans?

LA BARONNE.

C'est moi : que voulez-vous?

M. FURET.

Je ne répondrai point qu'au préalable je ne me sois donné l'honneur de vous saluer, vous, madame, et toute l'honorable compagnie, avec tout le respect dû et requis.

M. TURCARET.

Voilà un plaisant original.

LISETTE.

Sans tant de façons, monsieur, dites-nous au préalable qui vous êtes?

M. FURET.

Je suis huissier à verge, à votre service, et je me nomme M. Furet.

LA BARONNE.

Chez moi un huissier!

FRONTIN.

Cela est bien insolent!

M. TURCARET.

Voulez-vous, madame, que je jette ce drôle-là par les fenêtres? Ce n'est pas le premier coquin que...

M. FURET.

Tout beau, monsieur, d'honnêtes huissiers comme moi ne sont point exposés à de pareilles aventures: j'exerce mon petit ministère d'une façon si obligeante, que toutes les personnes de qualité se font un plaisir de recevoir un exploit de ma main: en voici un que j'aurai, s'il vous plaît, l'honneur, avec votre permission, monsieur, de présenter respectueusement à madame, sous votre bon plaisir, monsieur.

LA BARONNE.

Un exploit à moi? Voyez ce que c'est, Lisette.

LISETTE.

Moi, madame, je n'y connais rien, je ne sais lire que des billets doux. Regarde, toi, Frontin.

FRONTIN.

Je n'entends pas encore les affaires.

M. FURET.

C'est pour une obligation que défunt M. le baron de Porcandorf, votre époux......

LA BARONNE.

Feu mon époux, monsieur? cela ne me regarde point; j'ai renoncé à sa succession.

M. TURCARET.

Sur ce pied-là, on n'a rien à vous demander.

M. FURET.

Pardonnez-moi, monsieur! l'acte était signé par madame...

M. TURCARET.

L'acte est donc solidaire?

M. FURET.

Oui, monsieur, très-solidaire, et même avec déclaration d'emploi : je vais vous en lire les termes; ils sont énoncés dans l'exploit.

M. TURCARET.

Voyons si l'acte est en bonne forme.

M. FURET, *après avoir mis des lunettes.*

Pardevant, etc., furent présens en leurs personnes haut et puissant seigneur, Georges-Guillaume de Porcandorf, et dame Agnès Ildégonde de la Dolinvillière, son épouse, duement autorisée à l'effet de ces présentes, lesquels ont reconnu devoir à Éloy-Jérôme Poussif, marchand de chevaux, la somme de dix mille livres...

LA BARONNE.

De dix mille livres!

LISETTE.

La maudite obligation!

M. FURET.

Pour un équipage fourni par ledit Poussif, consistant en douze mules, quinze chevaux nor-

mands sous poil roux, et trois bardeaux d'Auvergne, ayant tous crins, queues et oreilles, et garnis de leurs bâts, selles, brides et licols.

LISETTE.

Brides et licols! Est-ce à une femme à payer ces sortes de nippes-là?

M. TURCARET.

Ne l'interrompons point. Achevez, mon ami.

M. FURET.

Au paiement desquelles dix mille livres lesdits débiteurs ont obligé, affecté et hypothéqué généralement tous leurs biens présens et à venir, sans division ni discussion, renonçant auxdits droits; et pour l'exécution des présentes, ont élu domicile chez Innocent-Blaise le Juste, ancien procureur au Châtelet, demeurant rue du Bout du Monde. Fait et passé, etc.

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

L'acte est-il en bonne forme, monsieur?

M. TURCARET.

Je n'y trouve rien à redire que la somme.

M. FURET.

Que la somme, monsieur! oh! il n'y a rien à redire à la somme, elle est fort bien énoncée.

M. TURCARET.

Cela est chagrinant.

LA BARONNE.

Comment, chagrinant! Est-ce qu'il faudra

qu'il m'en coûte sérieusement dix mille livres pour avoir signé ?

LISETTE.

Voilà ce que c'est que d'avoir trop de complaisance pour un mari ! Les femmes ne se corrigeront-elles jamais de ce défaut-là ?

LA BARONNE.

Quelle injustice ! n'y a-t-il pas moyen de revenir contre cet acte-là, M. Turcaret.

M. TURCARET.

Je n'y vois point d'apparence. Si dans l'acte vous n'aviez pas expressément renoncé aux droits de division et de discussion, nous pourrions chicaner ledit Poussif.

LA BARONNE.

Il faut donc se résoudre à payer, puisque vous m'y condamnez, monsieur ; je n'appelle point de vos décisions.

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

Quelle déférence on a pour vos sentimens !

LA BARONNE.

Cela m'incommodera un peu ; cela dérangera la destination que j'avais faite de certain billet au porteur que vous savez.

LISETTE.

Il n'importe, payons, madame ; ne soutenons point un procès contre l'avis de M. Turcaret.

LA BARONNE.

Le ciel m'en préserve ! je vendrais plutôt mes bijoux, mes meubles.

FRONTIN.

Vendre ses meubles, ses bijoux ! et pour l'équipage d'un mari encore ! La pauvre femme !

M. TURCARET.

Non, madame, vous ne vendrez rien ; je me charge de cette dette-là ; j'en fais mon affaire.

LA BARONNE.

Vous vous moquez : je me servirai de ce billet, vous dis-je.

M. TURCARET.

Il faut le garder pour un autre usage.

LA BARONNE.

Non, monsieur, non ; la noblesse de votre procédé m'embarrasse plus que l'affaire même.

M. TURCARET.

N'en parlons plus, madame ; je vais tout de ce pas y mettre ordre.

FRONTIN.

La belle âme ! Suis-nous, sergent ; on va te payer.

LA BARONNE.

Ne tardez pas, au moins ; songez qu'on vous attend.

M. TURCARET.

J'aurai promptement terminé cela, et puis je reviendrai des affaires aux plaisirs.

SCENE VIII.

LA BARONNE, LISETTE.

LISETTE.

Et nous vous renverrons des plaisirs aux affaires, sur ma parole. Les habiles fripons que messieurs Furet et Frontin, et la bonne dupe que monsieur Turcaret.

LA BARONNE.

Il me paraît qu'il l'est trop, Lisette.

LISETTE.

Effectivement; on n'a point assez de mérite à le faire donner dans le panneau.

LA BARONNE.

Sais-tu bien que je commence à le plaindre?

LISETTE.

Mort de ma vie! point de pitié indiscrète. Ne plaignons point un homme qui ne plaint personne.

LA BARONNE.

Je sens naître malgré moi des scrupules.

LISETTE.

Il faut les étouffer.

LA BARONNE.

J'ai peine à les vaincre.

LISETTE.

Il n'est pas encore temps d'en avoir, et il vaut mieux sentir quelque jour des remords pour avoir ruiné un homme d'affaires, que le regret d'en avoir manqué l'occasion.

SCÈNE IX.



LES PRÉCÉDENS, JASMIN.

JASMIN.

C'est de la part de madame Dorimène.

LA BARONNE.

Faites entrer... Elle m'envoie peut-être proposer une partie de plaisir... Mais...

SCÈNE X.

LA BARONNE, LISETTE, Mme. JACOB.

MADAME JACOB.

Je vous demande pardon, madame, de la liberté que je prends. Je revends à la toilette, et je me nomme madame Jacob. J'ai l'honneur de vendre quelquefois des dentelles et toutes sortes de pommades à madame Dorimène. Je viens de l'avertir que j'aurai tantôt un bon hasard; mais

elle n'est point en argent, et elle m'a dit que vous pourriez vous en accommoder.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que c'est ?

MADAME JACOB.

Une garniture de quinze cents livres que veut revendre une fermière des Regrais : elle ne l'a mise que deux fois ; la dame en est dégoûtée ; elle la trouve trop commune ; elle veut s'en défaire.

LA BARONNE.

Je ne serais pas fâchée de voir cette coiffure.

MADAME JACOB.

Je vous l'apporterai dès que je l'aurai, madame ; je vous en ferai avoir bon marché.

LISETTE.

Vous n'y perdrez pas ; madame est généreuse.

MADAME JACOB.

Ce n'est pas l'intérêt qui me gouverne ; et j'ai, Dieu merci, d'autres talens que de revendre à la toilette.

LA BARONNE.

J'en suis persuadée.

LISETTE.

Vous en avez bien la mine.

MADAME JACOB.

Hé vraiment ! Si je n'avais pas d'autres ressources, comment pourrais-je élever mes enfans aussi honnêtement que je le fais. J'ai un mari, à

la vérité; mais il ne sert qu'à faire grossir ma famille, sans m'aider à l'entretenir.

LISETTE.

Il y a bien des maris qui font tout le contraire.

LA BARONNE.

Hé! que faites-vous donc, madame Jacob, pour fournir ainsi toute seule aux dépenses de votre famille?

MADAME JACOB.

Je fais des mariages, ma bonne dame. Il est vrai que ce sont des mariages légitimes; ils ne rapportent pas tant que les autres; mais, voyez-vous, je ne veux rien avoir à me reprocher.

LISETTE.

C'est fort bien fait.

MADAME JACOB.

J'ai marié depuis quatre mois un jeune mousquetaire avec la veuve d'un auditeur des comptes. La belle union! Ils tiennent tous les jours table ouverte; ils mangent la succession de l'auditeur le plus agréablement du monde.

LISETTE.

Ces deux personnes-là sont bien assorties.

MADAME JACOB.

Oh! tous mes mariages sont heureux; et si madame était dans le goût de se marier, j'ai en main le plus excellent sujet!

LA BARONNE.

Pour moi, madame Jacob.

MADAME JACOB.

C'est un gentilhomme limousin. La bonne pâte de mari ! il se laissera mener par une femme comme un Parisien.

LISETTE.

Voilà encore un bon hasard, madame.

LA BARONNE.

Je ne me sens point en disposition d'en profiter ; je ne veux point si tôt me marier ; je ne suis point encore dégoûtée du monde.

LISETTE.

Oh bien, je le suis, moi, madame Jacob, mettez-moi sur vos tablettes.

MADAME JACOB.

J'ai votre affaire. C'est un gros commis qui a déjà quelque bien, mais peu de protection : il cherche une jolie femme pour s'en faire.

LISETTE.

Le bon parti ! voilà mon fait.

LA BARONNE.

Vous devez être riche, madame Jacob ?

MADAME JACOB.

Hélas ! hélas ! je devrais faire dans Paris une figure ; je devrais rouler carrosse, ma chère dame, ayant un frère, comme j'en ai un, dans les affaires.

LA BARONNE.

Vous avez un frère dans les affaires?

MADAME JACOB.

Et dans les grandes affaires encore : je suis sœur de monsieur Turcaret, puisqu'il faut vous le dire : il n'est pas que vous n'en ayez ouï parler.

LA BARONNE, *d'un air étonné.*

Vous êtes sœur de monsieur Turcaret?

MADAME JACOB.

Oui, madame, je suis sa sœur, de père et de mère même.

LISETTE, *d'un air étonné.*

Monsieur Turcaret est votre frère, madame Jacob?

MADAME JACOB.

Oui, mon frère, mademoiselle, mon propre frère, et je n'en suis pas plus grande dame pour cela. Je vous vois toutes deux bien étonnées; c'est sans doute à cause qu'il me laisse prendre toute la peine que je me donne.

LISETTE.

Hé! oui; c'est ce qui fait le sujet de notre étonnement.

MADAME JACOB.

Il fait bien pis, le dénaturé qu'il est; il m'a défendu l'entrée de sa maison; il n'a pas le cœur d'employer mon époux.

LA BARONNE.

Cela crie vengeance.

LISETTE.

Ah! le mauvais frère!

MADAME JACOB.

Aussi mauvais frère que mauvais mari : n'a-t-il pas chassé sa femme de chez lui?

LA BARONNE.

Ils faisaient donc mauvais ménage?

MADAME JACOB.

Ils le font encore, madame; ils n'ont ensemble aucun commerce, et ma belle-sœur est en province.

LA BARONNE.

Quoi! monsieur Turcaret n'est pas veuf?

MADAME JACOB.

Bon, il y a dix ans qu'il est séparé de sa femme, à qui il fait tenir une pension à Valogne, afin de l'empêcher de venir à Paris.

LA BARONNE.

Lisette?

LISETTE.

Par ma foi, madame, voilà un méchant homme.

MADAME JACOB.

Oh! le ciel le punira tôt ou tard; cela ne lui peut manquer. J'ai déjà ouï dire dans une maison qu'il y avait du dérangement dans ses affaires.

LA BARONNE.

Du dérangement dans ses affaires?

MADAME JACOB.

Hé! le moyen qu'il n'y en ait pas; c'est un vieux fou qui a toujours aimé toutes les femmes, hors la sienne; il jette tout par les fenêtres dès qu'il est amoureux; c'est un panier percé.

LISETTE, *bas.*

A qui le dit-elle? Qui le sait mieux que nous?

MADAME JACOB.

Je ne sais à qui il est attaché présentement; mais il a toujours quelque demoiselle qui le plume, qui l'attrape; et il s'imagine les attraper, lui, parce qu'il leur promet de les épouser. N'est-ce pas un grand sot? qu'en dites-vous, madame?

LA BARONNE, *déconcertée.*

Oui, cela n'est pas tout-à-fait....

MADAME JACOB.

Oh! que j'en suis aise! il le mérite, le malheureux; il le mérite bien. Si je connaissais sa maîtresse, j'irais lui conseiller de le piller, de le manger, de le ronger, de l'abîmer. N'en feriez-vous pas autant, mademoiselle?

LISETTE.

Je n'y manquerais pas, madame Jacob.

MADAME JACOB.

Je vous demande pardon de vous étourdir ainsi de mes chagrins; mais quand il m'arrive d'y faire réflexion, je me sens si pénétrée, que je ne puis me taire. Adieu, madame, sitôt que

l'aura la garniture, je ne manquerai pas de venir l'apporter.

LA BARONNE.

Cela ne presse pas, madame, cela ne presse pas.

SCÈNE XI.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Hé bien, Lisette?

LISETTE.

Hé bien, madame?

LA BARONNE.

Aurais-tu deviné que M. Turcaret eût une sœur revendeuse à la toilette?

LISETTE.

Auriez-vous cru, vous, qu'il eût une femme en province?

LA BARONNE.

Le traître! il m'avait assuré qu'il était veuf, et je le croyais de bonne foi.

LISETTE.

[illegible]

aussi sérieusement que si vous étiez amoureuse de M. Turcaret.

LA BARONNE.

Quoique je ne l'aime pas, puis-je perdre sans chagrin l'espérance de l'épouser? Le scélérat! il a une femme, il faut que je rompe avec lui.

LISETTE.

Oui; mais l'intérêt de votre fortune veut que vous le ruiniez auparavant. Allons, madame, pendant que nous le tenons, brusquons son coffre-fort; saisissons les billets; mettons M. Turcaret à feu et à sang; rendons-le enfin si misérable, qu'il puisse un jour faire pitié, même à sa femme, et redevenir frère de madame Jacob.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, *seule.*

La bonne maison que celle-ci, pour Frontin et pour moi ! Nous avons déjà soixante pistoles, et il nous en reviendra peut-être autant de l'acte solidaire. Courage, si nous gagnons souvent de ces petites sommes-là, nous en aurons à la fin une raisonnable.

SCÈNE II.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Il me semble que M. Turcaret devrait bien être de retour, Lisette.

LISETTE.

Il faut qu'il lui soit survenu quelque nouvelle affaire.... Mais que veut ce monsieur ?

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, FLAMAND.

LA BARONNE.

Pourquoi laisse-t-on entrer sans avertir ?

FLAMAND.

Il n'y a pas de mal à cela, madame, c'est moi.

LISETTE.

Hé ! c'est Flamand, madame ! Flamand, sans livrée ! Flamand, l'épée au côté ! quelle métamorphose !

FLAMAND.

Doucement, mademoiselle, doucement ; on ne doit pas, s'il vous plaît, m'appeler Flamand tout court. Je ne suis plus laquais de M. Turcaret, non ! il vient de me faire donner un bon emploi. Oui ! je suis présentement dans les affaires, dà ; et, par ainsi, il faut m'appeler monsieur Flamand, entendez-vous ?

LISETTE.

Vous avez raison, monsieur Flamand ; puisque vous êtes devenu commis, on ne doit plus vous traiter comme un laquais.

FLAMAND.

C'est à madame que j'en ai l'obligation, et je

viens ici tout exprès pour la remercier : c'est une bonne dame qui a bien de la bonté pour moi de m'avoir fait bailler une bonne commission, qui me vaudra bien cent bons écus par chacun an, et qui est dans un bon pays encore, car c'est à Falaise, qui est une si bonne ville, et où il y a, dit-on, de si bonnes gens!

LISETTE.

Il y a bien du bon dans tout cela, monsieur Flamand.

FLAMAND.

Je suis capitaine-concierge de la porte de Guibrai; j'aurai les clefs, et pourrai faire entrer et sortir tout ce qu'il me plaira. L'on m'a dit que c'était un bon droit que celui-là.

LISETTE.

Peste!

FLAMAND.

Oh! ce qu'il y a de meilleur, c'est que cet emploi-là porte bonheur à ceux qui l'ont, car ils s'y enrichissent tretous. M. Turcaret a, dit-on, commencé par-là.

LA BARONNE.

Cela est bien glorieux pour vous, monsieur Flamand, de marcher ainsi sur les pas de votre maître.

LISETTE.

Et nous vous exhortons, pour votre bien, à être honnête homme comme lui.

FLAMAND.

Je vous enverrai, madame, de petits présens de fois à autres.

LA BARONNE.

Non, mon pauvre Flamand; je ne te demande rien.

FLAMAND.

Oh! que si fait! Je sais bien comme les commis en usont avec les demoiselles qui les plaçont; mais tout ce que je crains, c'est d'être révoqué; car, dans les commissions, on est grandement sujet à ça, voyez-vous.

LISETTE.

Cela est désagréable.

FLAMAND.

Par exemple. Le commis que l'on révoque aujourd'hui, pour me mettre à sa place, a eu cet emploi-là par le moyen d'une certaine dame que M. Turcaret a aimée, et qu'il n'aime plus. Prenez bien garde, madame, de me révoquer aussi.

LA BARONNE.

J'y donnerai toute mon attention, monsieur Flamand.

FLAMAND.

Je vous prie de plaire toujours à M. Turcaret, madame.

LA BARONNE.

Je ferai tout mon possible, puisque vous y êtes intéressé.

FLAMAND.

Mettez toujours de ce beau rouge, pour lui donner dans la vue.....

LISETTE, *repoussant Flamand.*

Allez, monsieur le capitaine-concierge, allez à votre porte de Guibrai. Nous savons ce que nous avons à faire. Oui, nous n'avons pas besoin de vos conseils. Non, vous ne serez jamais qu'un sot, c'est moi qui vous le dis, dà, entendez-vous?

SCÈNE IV.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Voilà le garçon le plus ingénu,....

LISETTE.

Il y a pourtant long-temps qu'il est laquais, il devrait bien être déniaisé.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, JASMIN.

JASMIN.

C'est monsieur le marquis, avec une grosse et grande madame.

LA BARONNE.

C'est sa belle conquête : je suis curieuse de la voir.

LISETTE.

Je n'en ai pas moins d'envie que vous ; je m'en fais une plaisante image.

SCÈNE VI.

LA BARONNE, LISETTE, LE MARQUIS, Mme. TURCARET.

LE MARQUIS.

Je viens, ma charmante baronne, vous présenter une aimable dame, la plus spirituelle, la plus galante, la plus amusante personne... Tant de bonnes qualités, qui vous sont communes, doivent vous lier d'estime et d'amitié.

LA BARONNE.

Je suis très-disposée à cette union..... (*bas à Lisette.*) C'est l'original du portrait que le chevalier m'a sacrifié.

MADAME TURCARET.

Je crains, madame, que vous ne perdiez bientôt ces bons sentimens. Une personne du grand monde, du monde brillant comme vous, trouvera peu d'agrément dans le commerce d'une femme de province.

LA BARONNE.

Ah! vous n'avez point l'air provincial, madame, et nos dames le plus de mode n'ont pas des manières plus agréables que les vôtres.

LE MARQUIS.

Ah! palsembleu, non; je m'y connais, madame, et vous conviendrez avec moi, en voyant cette taille et ce visage-là, que je suis le seigneur de France du meilleur goût.

MADAME TURCARET.

Vous êtes trop poli, monsieur le marquis; ces flatteries-là pourraient me convenir en province, où je brille assez, sans vanité. J'y suis toujours à l'affût des modes; on me les envoie toutes dès le moment qu'elles sont inventées; et je puis me vanter d'être la première qui ait porté des prétentailles dans la ville de Valogne.

LISETTE, *bas.*

Quelle folie!

LA BARONNE.

Il est beau de servir de modèle à une ville comme celle-là.

MADAME TURCARET.

Je l'ai mise sur un pied! j'en ai fait un petit Paris, par la belle jeunesse que j'y attire.

LE MARQUIS.

Comment! un petit Paris? Savez-vous bien qu'il faut trois mois de Valogne pour achever un homme de cour?

MADAME TURCARET.

Oh! je ne vis pas comme une dame de campagne, au moins; je ne me tiens point enfermée dans un château; je suis trop faite pour la société : je demeure en ville; j'ose dire que ma maison est une école de politesse et de galanterie pour les jeunes gens.

LISETTE.

C'est une façon de collége pour toute la Basse-Normandie.

MADAME TURCARET.

On joue chez moi; on s'y rassemble pour médire; on y lit tous les ouvrages d'esprit qui se font à Cherbourg, à Saint-Lô, à Coutance, et qui valent bien les ouvrages de Vire à Caen; j'y donne aussi quelquefois des fêtes galantes, des soupers-collations. Nous avons des cuisiniers qui ne savent faire aucun ragoût, à la vérité; mais

ils tirent les viandes si à propos, qu'un tour de broche de plus ou de moins, elles seraient gâtées.

LE MARQUIS.

C'est l'essentiel, de la bonne chère. Ma foi, vive Valogne, pour le rôti.

MADAME TURCARET.

Et pour les bals, nous en donnons souvent. Que l'on s'y divertit! cela est d'une propreté..... Les dames de Valogne sont les premières dames du monde pour savoir l'art de se bien masquer; et chacune a son déguisement favori : devinez quel est le mien?

LISETTE.

Madame se déguise en Amour, peut-être?

MADAME TURCARET.

Oh! pour cela, non.

LA BARONNE.

Vous vous mettez en déesse apparemment, en Grâce.

MADAME TURCARET.

En Vénus, ma chère, en Vénus.

LE MARQUIS.

En Vénus! ah! madame, que vous êtes bien déguisée!

LISETTE, *bas.*

On ne peut pas mieux.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Madame, nous aurons tantôt le plus ravissant concert.... (*Apercevant madame Turcaret.*) Mais que vois-je ?

MADAME TURCARET.

O ciel !

LA BARONNE, *bas à Lisette.*

Je m'en doutais bien.

LE CHEVALIER.

Est-ce là cette dame dont tu m'as parlé, marquis ?

LE MARQUIS.

Oui, c'est ma comtesse : pourquoi cet étonnement ?

LE CHEVALIER.

Oh ! parbleu, je ne m'attendais pas à celui-là.

MADAME TURCARET, *bas.*

Quel contre-temps !

LE MARQUIS.

Explique-toi, chevalier; est-ce que tu connaîtrais ma comtesse ?

LE CHEVALIER.

Sans doute : il y a huit jours que je suis en liaison avec elle.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je! Ah, l'infidèle! l'ingrate!

LE CHEVALIER.

Et ce matin même elle a eu la bonté de m'envoyer son portrait.

LE MARQUIS.

Comment diable! elle a donc des portraits à donner à tout le monde?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, Mme. JACOB.

MADAME JACOB.

Madame, je vous apporte la garniture que j'ai promis de vous faire voir.

LA BARONNE.

Que vous prenez mal votre temps, madame Jacob; vous me voyez en compagnie....

MADAME JACOB.

Je vous demande pardon, madame, je reviendrai une autre fois.... Mais qu'est-ce que je vois? Ma belle-sœur ici! Madame Turcaret!

LE CHEVALIER.

Madame Turcaret!

LA BARONNE.

Madame Turcaret!

LISETTE.

Madame Turcaret!

LE MARQUIS.

Le plaisant incident!

MADAME JACOB.

Par quelle aventure, madame, vous rencontré-je en cette maison?

MADAME TURCARET, *bas.*

Payons de hardiesse. (*Haut.*) Je ne vous connais pas, ma bonne.

MADAME JACOB.

Vous ne connaissez pas madame Jacob! tredame! est-ce à cause que depuis dix ans vous êtes séparée de mon frère, qui n'a pu vivre avec vous, que vous feignez de ne me pas connaître?

LE MARQUIS.

Vous n'y pensez pas, madame Jacob; savez-vous bien que vous parlez à une comtesse?

MADAME JACOB.

A une comtesse! hé! dans quel lieu s'il vous plaît, est sa comté? Ah! vraiment, j'aime assez ces gros airs-là.

MADAME TURCARET.

Vous êtes une insolente! ma mie.

MADAME JACOB.

Une insolente, moi! je suis une insolente! jour de Dieu! ne vous y jouez pas : s'il ne tient qu'à dire des injures, je m'en acquitterai aussi bien que vous.

MADAME TURCARET.

Oh! je n'en doute pas : la fille d'un maréchal de Domfront ne doit point demeurer en reste de sottises.

MADAME JACOB.

La fille d'un maréchal! pardi, voilà une dame bien relevée pour venir me reprocher ma naissance. Vous avez apparemment oublié que monsieur Briochais votre père était pâtissier dans la ville de Falaise. Allez, madame la comtesse, puisque comtesse y a, nous nous connaissons toutes deux : mon frère rira bien quand il saura que vous avez pris ce nom burlesque pour venir vous requinquer à Paris : je voudrais par plaisir qu'il vînt ici tout à l'heure.

LE CHEVALIER.

Vous pourrez avoir ce plaisir-là, madame; nous attendons à souper monsieur Turcaret.

MADAME TURCARET.

Aie!

LE CHEVALIER.

Et vous souperez ici avec nous, madame Jacob, car j'aime les soupers de famille.

MADAME TURCARET.

Je suis au désespoir d'avoir mis le pied dans cette maison.

LISETTE.

Je le crois bien.

MADAME TURCARET.

Je vais sortir tout à l'heure.

(Elle veut sortir, le marquis l'arrête.)

LE MARQUIS.

Vous ne vous en irez pas, s'il vous plaît, que vous n'ayez vu M. Turcaret.

MADAME TURCARET.

Ne me retenez point, monsieur le marquis, ne me retenez point.

LE MARQUIS.

Oh! palsembleu, mademoiselle Briochais, vous ne sortirez point, comptez là-dessus.

LE CHEVALIER.

Hé! marquis, cesse de l'arrêter.

LE MARQUIS.

Je n'en ferai rien : pour la punir de nous avoir trompés tous les deux, je la veux mettre aux prises avec son mari.

LA BARONNE.

Non, marquis, de grâce, laissez-la sortir.

LE MARQUIS.

Prière inutile : tout ce que je puis faire pour vous, madame, c'est de lui permettre de se dé-

guiser en Vénus, afin que son mari ne la reconnaisse pas.

LISETTE.

Ah ! par ma foi, voici monsieur Turcaret.

MADAME JACOB.

J'en suis ravie.

MADAME TURCARET.

La malheureuse journée !

LA BARONNE.

Pourquoi faut-il que cette scène se passe chez moi !

LE MARQUIS.

Je suis au comble de la joie.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, M. TURCARET.

M. TURCARET.

J'ai renvoyé l'huissier, madame, et terminé.... (*Apercevant sa femme et sa sœur.*) Ah ! en croirai-je mes yeux ! ma sœur ici ! et, qui pis est, ma femme !

LE MARQUIS.

Vous voilà en pays de connaissance, monsieur Turcaret ; vous voyez une belle comtesse dont je porte les chaînes : vous voulez bien que je vous la présente, sans oublier madame Jacob.

MADAME JACOB.

Ah ! mon frère !

M. TURCARET.

Ah ! ma sœur ! Qui diable les a amenées ici ?

LE MARQUIS.

C'est moi, monsieur Turcaret, vous m'avez cette obligation-là : embrassez ces deux objets chéris. Ah ! qu'il paraît ému ! j'admire la force du sang et de l'amour conjugal.

M. TURCARET, *bas*.

Je n'ose la regarder ; je crois voir mon mauvais génie.

MADAME TURCARET, *bas*.

Je ne puis l'envisager sans horreur !

LE MARQUIS.

Ne vous contraignez point, tendres époux ! laissez éclater toute la joie que vous devez sentir de vous voir après dix années de séparation.

LA BARONNE.

Vous ne vous attendiez pas, monsieur, à rencontrer ici madame Turcaret, et je conçois bien l'embarras où vous êtes : mais pourquoi m'avoir dit que vous étiez veuf ?

LE MARQUIS.

Il vous a dit qu'il était veuf ? Hé, parbleu ! sa femme m'a dit aussi qu'elle était veuve. Ils ont la rage tous deux de vouloir être veufs.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Parlez, pourquoi m'avez-vous trompée ?

M. TURCARET, *tout interdit.*

J'ai cru, madame... qu'en vous faisant accroire que.... je croyais être veuf... vous croiriez que... je n'aurais point de femme.... (*Bas.*) J'ai l'esprit troublé; je ne sais ce que je dis.

LA BARONNE.

Je devine votre pensée, monsieur, et je vous pardonne une tromperie que vous avez cru nécessaire pour vous faire écouter : je passerai même plus avant; au lieu d'en venir aux reproches, je veux vous raccommoder avec madame Turcaret.

M. TURCARET.

Qui ! moi, madame ? oh ! pour cela non. Vous ne la connaissez pas, c'est un démon; j'aimerais mieux vivre avec la femme du Grand-Mogol.

MADAME TURCARET.

Oh ! monsieur, ne vous en défendez pas tant; je n'en ai pas plus d'envie que vous, au moins; et je ne viendrais point à Paris troubler vos plaisirs, si vous étiez plus exact à payer la pension que vous me faites pour me tenir en province.

LE MARQUIS.

Pour la tenir en province ! Ah ! monsieur Turcaret, vous avez tort; madame mérite qu'on lui paie les quartiers d'avance.

MADAME TURCARET.

Il m'en est dû cinq; s'il ne me les donne pas, je ne pars point; je demeure à Paris pour le faire enrager; j'irai chez ses maîtresses faire un charivari, et je commencerai par cette maison-ci, je vous en avertis.

M. TURCARET.

Ah! l'insolente!

LISETTE, *bas.*

La conversation finira mal.

LA BARONNE.

Vous m'insultez, madame.

MADAME TURCARET.

J'ai des yeux, Dieu merci, j'ai des yeux; je vois bien tout ce qui se passe en cette maison; mon mari est la plus grande dupe...

M. TURCARET.

Quelle impudence! Ah! ventrebleu! coquine! sans le respect que j'ai pour la compagnie...

LE MARQUIS.

Qu'on ne vous gêne point, monsieur Turcaret, vous êtes avec vos amis, usez-en librement.

LE CHEVALIER, *se mettant au-devant de monsieur Turcaret.*

Monsieur....

LA BARONNE.

Songez que vous êtes chez moi.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, JASMIN.

JASMIN, *à monsieur Turcaret.*

Il y a, dans un carrosse qui vient de s'arrêter à la porte, deux gentilshommes qui se disent de vos associés ; ils veulent vous parler d'une affaire importante.

M. TURCARET, *à madame Turcaret.*

Ah ! je vais revenir : je vous apprendrai, impudente, à respecter une maison....

MADAME TURCARET.

Je crains peu vos menaces.

SCÈNE XI.

LA BARONNE, Mme.TURCARET, Mme. JACOB, LISETTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Calmez votre esprit agité, madame ; que M. Turcaret vous retrouve adoucie.

MADAME TURCARET.

Oh ! tous ses emportemens ne m'épouvantent point.

LA BARONNE.

Nous l'allons apaiser en votre faveur.

MADAME TURCARET.

Je vous entends, madame; vous voulez me réconcilier avec mon mari, afin que par reconnaissance je souffre qu'il continue à vous rendre des soins.

LA BARONNE.

La colère vous aveugle; je n'ai pour objet que la réunion de vos cœurs; je vous abandonne M. Turcaret; je ne veux le revoir de ma vie.

MADAME TURCARET.

Cela est trop généreux.

LE MARQUIS.

Puisque madame renonce au mari, de mon côté je renonce à la femme. Allons, renoncez-y aussi, chevalier; il est beau de se vaincre soi-même.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, FRONTIN.

FRONTIN.

O malheur imprévu! O disgrâce cruelle!

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t-il, Frontin?

FRONTIN.

Les associés de M. Turcaret ont mis garnison chez lui pour deux cent mille écus que leur emporte un caissier qu'il a cautionné. Je venais ici en diligence pour l'avertir de se sauver; mais je suis arrivé trop tard; ses créanciers se sont déjà assurés de sa personne.

MADAME JACOB.

Mon frère entre les mains de ses créanciers! Tout dénaturé qu'il est, je suis touchée de son malheur : je vais employer pour lui tout mon crédit, je sens que je suis sa sœur.

MADAME TURCARET.

Et moi, je vais le chercher pour l'accabler d'injures; je sens que je suis sa femme.

SCÈNE XIII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Nous envisagions le plaisir de le ruiner; mais la justice est jalouse de ce plaisir-là; elle nous a prévenus.

LE MARQUIS.

Bon, bon, il a de l'argent de reste pour se tirer d'affaire.

FRONTIN.

J'en doute : on dit qu'il a follement dissipé des biens immenses; mais ce n'est pas ce qui m'embarrasse à présent. Ce qui m'afflige, c'est que j'étais chez lui quand ses associés y sont venus mettre garnison.

LE CHEVALIER.

Hé bien!

FRONTIN.

Hé bien, monsieur, ils m'ont aussi arrêté et fouillé, pour voir si par hasard je ne serais point chargé de quelque papier qui pût tourner au profit des créanciers. Ils se sont saisis, à telle fin que de raison, du billet que madame vous avait confié tantôt.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je? Juste ciel!

FRONTIN.

Ils m'en ont pris encore un autre de dix mille francs que M. Turcaret avait donné pour l'acte solidaire, et que M. Furet venait de me remettre entre les mains.

LE CHEVALIER.

Hé pourquoi, maraud, n'as-tu pas dit que tu étais à moi?

FRONTIN.

Ho! vraiment, monsieur, je n'y ai pas manqué; j'ai dit que j'appartenais à un chevalier; mais quand ils ont vu les billets, ils n'ont pas voulu me croire.

LE CHEVALIER.

Je ne me possède plus, je suis au désespoir.

LA BARONNE.

Et moi, j'ouvre les yeux. Vous m'avez dit que vous aviez chez vous l'argent de mon billet; je vois par-là que mon brillant n'a point été mis en gage, et je sais ce que je dois penser du beau récit que Frontin m'a fait de votre fureur d'hier au soir. Ah! chevalier! je ne vous aurais pas cru capable d'un pareil procédé. J'ai chassé Marine à cause qu'elle n'était pas dans vos intérêts, et je chasse Lisette parce qu'elle y est. Adieu; je ne veux de ma vie entendre parler de vous.

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE.

LE MARQUIS, *riant.*

Ah, ah, ma foi, chevalier, tu me fais rire; ta consternation me divertit : allons souper chez le traiteur, et passer la nuit à boire.

FRONTIN, *au chevalier.*

Vous suivrai-je, monsieur?

LE CHEVALIER, *à Frontin.*

Non, je te donne ton congé; ne t'offre jamais plus à mes yeux.

(Le marquis et le chevalier sortent.)

LISETTE.

Et nous, Frontin, quel parti prendrons-nous?

FRONTIN.

J'en ai un à te proposer. Vive l'esprit, mon enfant! je viens de payer d'audace; je n'ai point été fouillé.

LISETTE.

Tu as les billets?

FRONTIN.

J'en ai déjà touché l'argent; il est en sûreté: j'ai quarante mille francs. Si ton ambition veut se borner à cette petite fortune, nous allons faire souche d'honnêtes gens.

LISETTE.

J'y consens.

FRONTIN.

Voilà le règne de M. Turcaret fini; le mien va commencer.

FIN DE TURCARET.

CRISPIN

RIVAL DE SON MAITRE,

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

M. ORONTE, bourgeois de Paris.

VALÈRE, amant d'Angélique.

M. ORGON, père de Damis.

CRISPIN, valet de Valère.

LABRANCHE, valet de Damis.

Mme. ORONTE.

ANGÉLIQUE, fille d'Oronte, promise à Damis.

LISETTE, suivante d'Angélique.

La scène se passe à Paris.

CRISPIN

RIVAL DE SON MAITRE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALÈRE, CRISPIN.

VALÈRE.

Ah, te voilà, bourreau!

CRISPIN.

Parlons sans emportement.

VALÈRE.

Coquin!

CRISPIN.

Laissons là, je vous prie, toutes nos qualités. De quoi vous plaignez-vous?

VALÈRE.

De quoi je me plains, traître! tu m'avais demandé congé pour huit jours, et il y a plus d'un mois que je ne t'ai vu. Est-ce ainsi qu'un valet doit servir?

CRISPIN.

Parbleu, monsieur, je vous sers comme vous me payez. Il me semble que l'un n'a pas plus sujet de se plaindre que l'autre.

VALÈRE.

Je voudrais bien savoir d'où tu peux venir?

CRISPIN.

Je viens de travailler à ma fortune. J'ai été en Touraine, avec un chevalier de mes amis, faire une petite expédition.

VALÈRE.

Quelle expédition?

CRISPIN.

Lever un droit qu'il s'est acquis sur les gens de province, par sa manière de jouer.

VALÈRE.

Tu viens donc fort à propos, car je n'ai point d'argent; et tu dois être en état de m'en prêter.

CRISPIN.

Non, monsieur, nous n'avons pas fait une heureuse pêche. Le poisson a vu l'hameçon, il n'a point voulu mordre à l'appât.

VALÈRE.

Le bon fond de garçon que voilà! Écoute, Crispin, je veux bien te pardonner le passé : j'ai besoin de ton industrie.

CRISPIN.

Quelle clémence!

VALÈRE.

Je suis dans un grand embarras.

CRISPIN.

Vos créanciers s'impatientent-ils? Ce gros marchand, à qui vous avez fait un billet de neuf cents francs pour trente pistoles d'étoffe qu'il vous a fourni, aurait-il obtenu sentence contre vous?

VALÈRE.

Non.

CRISPIN.

Ah! j'entends. Cette généreuse marquise qui alla elle-même payer votre tailleur, qui vous avait fait assigner, a découvert que nous agissions de concert avec lui?

VALÈRE.

Ce n'est point cela, Crispin. Je suis devenu amoureux.

CRISPIN.

Oh! oh! et de qui, par aventure?

VALÈRE.

D'Angélique, fille unique de M. Oronte.

CRISPIN.

Je la connais de vue. Peste, la jolie figure! Son père, si je ne me trompe, est un bourgeois qui demeure en ce logis, et qui est très-riche.

VALÈRE.

Oui, il a trois grandes maisons dans les plus beaux quartiers de Paris.

CRISPIN.

L'adorable personne qu'Angélique!

VALÈRE.

De plus, il passe pour avoir de l'argent comptant.

CRISPIN.

Je connais tout l'excès de votre amour. Mais où en êtes-vous avec la petite fille? Elle sait vos sentimens?

VALÈRE.

Depuis huit jours que j'ai un libre accès chez son père, j'ai si bien fait qu'elle me voit d'un œil favorable; mais Lisette, sa femme de chambre, m'apprit hier une nouvelle qui me met au désespoir.

CRISPIN.

Et que vous a-t-elle dit, cette désespérante Lisette?

VALÈRE.

Que j'ai un rival; que M. Oronte a donné sa parole à un jeune homme de province, qui doit

incessamment arriver à Paris pour épouser Angélique.

CRISPIN.

Et qui est ce rival?

VALÈRE.

C'est ce que je ne sais point encore. On appela Lisette dans le temps qu'elle me disait cette fâcheuse nouvelle, et je fus obligé de me retirer sans apprendre son nom.

CRISPIN.

Nous avons bien la mine de n'être pas sitôt propriétaires des trois belles maisons de M. Oronte.

VALÈRE.

Va trouver Lisette de ma part, parle-lui; après cela nous prendrons nos mesures.

CRISPIN.

Laissez-moi faire.

VALÈRE.

Je vais t'attendre au logis.

SCÈNE II.

FRONTIN, LISETTE.

CRISPIN, *seul.*

Que je suis las d'être valet! Ah! Crispin, c'est ta faute; tu as toujours donné dans la bagatelle,

tu devrais présentement briller dans la finance. Avec l'esprit que j'ai, morbleu, j'aurais déjà fait plus d'une banqueroute.

SCÈNE III.

CRISPIN, LABRANCHE.

LABRANCHE.

N'est-ce pas là Crispin ?

CRISPIN.

Est-ce Labranche que je vois ?

LABRANCHE.

C'est Crispin, c'est lui-même.

CRISPIN.

C'est Labranche, ou je meure ! L'heureuse rencontre ! Que je t'embrasse, mon cher. Franchement, ne te voyant plus paraître à Paris, je craignais que quelqu'arrêt de la cour ne t'en eût éloigné.

LABRANCHE.

Ma foi, mon ami, je l'ai échappé belle depuis que je ne t'ai vu. On m'a voulu donner de l'occupation sur mer ; j'ai pensé être du dernier détachement de la Tournelle.

CRISPIN.

Tudieu ! qu'avais-tu donc fait ?

LABRANCHE.

Une nuit je m'avisai d'arrêter dans une rue détournée un marchand étranger pour lui demander par curiosité des nouvelles de son pays. Comme il n'entendait pas le français, il crut que je lui demandais la bourse, il crie au voleur, le guet vient, on me prend pour un fripon, on me mène au Châtelet, j'y ai demeuré sept semaines.

CRISPIN.

Sept semaines!

LABRANCHE.

J'y aurais demeuré bien davantage sans la nièce d'une revendeuse à la toilette.

CRISPIN.

Est-il vrai?

LABRANCHE.

On était furieusement prévenu contre moi; mais cette bonne amie se donna tant de mouvement, qu'elle fit connaître mon innocence.

CRISPIN.

Il est bon d'avoir de puissans amis.

LABRANCHE.

Cette aventure m'a fait faire des réflexions.

CRISPIN.

Je le crois, tu n'est plus curieux de savoir des nouvelles des pays étrangers.

LABRANCHE.

Non, ventrebleu, je me suis remis dans le service. Et toi, Crispin, travailles-tu toujours?

CRISPIN.

Non, je suis comme toi un fripon honoraire, je suis rentré dans le service aussi; mais je sers un maître sans bien, ce qui suppose un valet sans gages : je ne suis pas trop content de ma condition.

LABRANCHE.

Je le suis assez de la mienne, moi, je demeure à Chartres, j'y sers un jeune homme appelé Damis, c'est un aimable garçon, il aime le jeu, le vin, les femmes; c'est un homme universel : nous faisons ensemble toutes sortes de débauches; cela m'amuse, cela me détourne de mal faire.

CRISPIN.

L'innocente vie!

LABRANCHE.

N'est-il pas vrai?

CRISPIN.

Assurément. Mais, dis-moi, Labranche, qu'es-tu venu faire à Paris? où vas-tu?

LABRANCHE.

Je vais dans cette maison.

CRISPIN.

Chez monsieur Oronte?

LABRANCHE.

Sa fille est promise à Damis.

CRISPIN.

Angélique promise à ton maître ?

LABRANCHE.

Monsieur Orgon, père de Damis, était à Paris il y a quinze jours, j'y étais avec lui ; nous allâmes voir M. Oronte, qui est de ses anciens amis, et ils arrêtèrent entre eux ce mariage.

CRISPIN.

C'est donc une affaire résolue ?

LABRANCHE.

Oui, le contrat est déjà signé des deux pères et de madame Oronte ; la dot, qui est de vingt mille écus en argent comptant, est toute prête ; on n'attend que l'arrivée de Damis pour terminer la chose.

CRISPIN.

Ah ! parbleu, cela étant, Valère, mon maître, n'a donc qu'à chercher fortune ailleurs.

LABRANCHE.

Quoi ! ton maître ?

CRISPIN.

Il est amoureux de cette même Angélique ; mais puisque Damis...

LABRANCHE.

Oh ! Damis n'épousera point Angélique ; il y a une petite difficulté.

CRISPIN.

Eh ! laquelle ?

LABRANCHE.

Pendant que son père le mariait ici, il s'est marié à Chartres, lui.

CRISPIN.

Comment donc?

LABRANCHE.

Il aimait une jeune personne avec qui il avait fait les choses de manière qu'au retour du bonhomme Orgon, il s'est fait une assemblée de parens. La fille est de condition; Damis a été obligé de l'épouser.

CRISPIN.

Oh! cela change la thèse.

LABRANCHE.

J'ai trouvé les habits de noce de mon maître tout faits; j'ai ordre de les emporter à Chartres, aussitôt que j'aurai vu monsieur et madame Oronte, et retiré la parole de monsieur Orgon.

CRISPIN.

Retirer la parole de monsieur Orgon!

LABRANCHE.

C'est ce qui m'amène à Paris. Sans adieu, Crispin, nous nous reverrons.

CRISPIN.

Attends, Labranche; attends, mon enfant; il me vient une idée. Dis-moi un peu : ton maître est-il connu de monsieur Oronte?

LABRANCHE.

Ils ne se sont jamais vus.

CRISPIN.

Ventrebleu, si tu voulais, il y aurait un beau coup à faire; mais, après ton aventure du Châtelet, je crains que tu ne manques de courage.

LABRANCHE.

Non, non, tu n'as qu'à dire; une tempête essuyée n'empêche point un bon matelot de se remettre en mer. Parle; de quoi s'agit-il? Est-ce que tu voudrais faire passer ton maître pour Damis, et lui faire épouser?....

CRISPIN.

Mon maître! fi donc, voilà un plaisant gueux pour une fille comme Angélique. Je lui destine un meilleur parti.

LABRANCHE.

Qui donc?

CRISPIN.

Moi.

LABRANCHE.

Malpeste, tu as raison; cela n'est pas mal imaginé, au moins.

CRISPIN.

Je suis amoureux d'elle.

LABRANCHE.

J'approuve ton amour.

CRISPIN.

Je prendrai le nom de Damis.

LABRANCHE.

C'est bien dit.

CRISPIN.

J'épouserai Angélique.

LABRANCHE.

J'y consens.

CRISPIN.

Je toucherai la dot.

LABRANCHE.

Fort bien!

CRISPIN.

Et je disparaîtrai avant qu'on en vienne aux éclaircissemens.

LABRANCHE.

Expliquons-nous mieux sur cet article.

CRISPIN.

Pourquoi?

LABRANCHE.

Tu parles de disparaître avec la dot sans faire mention de moi. Il y a quelque chose à corriger dans ce plan-là.

CRISPIN.

Oh! nous disparaîtrons ensemble.

LABRANCHE.

A cette condition-là, je te sers de croupier. Le coup, je l'avoue, est un peu hardi; mais mon audace se réveille, et je sens que je suis né pour les grandes choses. Où irons-nous cacher la dot?

CRISPIN.

Dans le fond de quelque province éloignée.

LABRANCHE.

Je crois qu'elle sera mieux hors du royaume; qu'en dis-tu?

CRISPIN.

C'est ce que nous verrons. Apprends-moi de quel caractère est M. Oronte.

LABRANCHE.

C'est un bourgeois fort simple, un petit génie.

CRISPIN.

Et madame Oronte?

LABRANCHE.

Une femme de vingt-cinq à soixante ans; une femme qui s'aime, et qui est d'un esprit tellement incertain, qu'elle croit dans le même moment le pour et le contre.

CRISPIN.

Cela suffit, il faut à présent emprunter des habits pour....

LABRANCHE.

Tu peux te servir de ceux de mon maître; oui, justement, tu es à peu près de sa taille.

CRISPIN.

Peste! il n'est pas mal fait.

LABRANCHE.

Je vois sortir quelqu'un de chez M. Oronte;

allons dans mon auberge concerter l'exécution de notre entreprise.

CRISPIN.

Il faut auparavant que je coure au logis parler à Valère, et que je l'engage, par une fausse confidence, à ne point venir de quelques jours chez M. Oronte. Je t'aurai bientôt rejoint.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Oui, Lisette, depuis que Valère m'a découvert sa passion, un secret chagrin me dévore, et je sens que si j'épouse Damis, il m'en coûtera le repos de ma vie.

LISETTE.

Voilà un dangereux homme que ce Valère.

ANGÉLIQUE.

Que je suis malheureuse! entre dans ma situation, Lisette, que dois-je faire? Conseille-moi, je t'en conjure.

LISETTE.

Quel conseil pouvez-vous attendre de moi?

ANGÉLIQUE.

Celui qui t'inspire l'intérêt que tu prends à ce qui me touche.

LISETTE.

On ne peut vous donner que deux sortes de conseil; l'un d'oublier Valère, et l'autre de vous roidir contre l'autorité paternelle : vous avez trop d'amour pour suivre le premier; j'ai la conscience trop délicate pour vous donner le second : cela est embarrassant, comme vous voyez.

ANGÉLIQUE.

Ah! Lisette, tu me désespères.

LISETTE.

Attendez, il me semble pourtant que l'on peut concilier votre amour et ma conscience : oui, allons trouver votre mère.

ANGÉLIQUE.

Que lui dire?

LISETTE.

Avouons-lui tout; elle aime qu'on la flatte, qu'on la caresse; flattons-la, caressons-la : dans le fond, elle a de l'amitié pour vous, elle obligera peut-être M. Oronte à retirer sa parole.

ANGÉLIQUE.

Tu as raison, Lisette; mais je crains.

LISETTE.

Quoi?

ANGÉLIQUE.

Tu connais ma mère, son esprit a si peu de fermeté.

LISETTE.

Il est vrai qu'elle est toujours du sentiment de

celui qui lui parle le dernier; n'importe, ne laissons pas de l'attirer dans notre parti. Mais je la vois, retirez-vous pour un moment; vous reviendrez quand je vous en ferai signe.

SCÈNE V.

Mme. ORONTE, LISETTE.

LISETTE, *sans faire semblant de voir madame Oronte.*

Il faut convenir que madame Oronte est une des plus aimables femmes de Paris.

MADAME ORONTE.

Vous êtes flatteuse, Lisette.

LISETTE.

Ah, madame, je ne vous voyais pas! ces paroles que vous venez d'entendre sont la suite d'un entretien que je viens d'avoir avec mademoiselle Angélique, au sujet de son mariage. Vous avez, lui disais-je, la plus judicieuse de toutes les mères, la plus raisonnable.

MADAME ORONTE.

Effectivement, Lisette, je ne ressemble guère aux autres femmes. C'est toujours la raison qui me détermine.

LISETTE.

Sans doute.

MADAME ORONTE.

Je n'ai ni entêtement, ni caprice.

LISETTE.

Et avec cela vous êtes la meilleure mère du monde; je mets en fait que si votre fille avait de la répugnance à épouser Damis, vous ne voudriez pas contraindre là-dessus son inclination.

MADAME ORONTE.

Moi, la contraindre! moi, gêner ma fille! à Dieu ne plaise que je fasse la moindre violence à ses sentimens. Dites-moi, Lisette, aurait-elle de l'aversion pour Damis.

LISETTE.

Eh, mais...

MADAME ORONTE.

Ne me cachez rien.

LISETTE.

Puisque vous voulez savoir les choses, madame, je vous dirai qu'elle a de la répugnance pour ce mariage.

MADAME ORONTE.

Elle a peut-être une passion dans le cœur?

LISETTE.

Oh! madame, c'est la règle. Quand une fille a de l'aversion pour un homme qu'on lui des-

tine pour mari, cela suppose toujours qu'elle a de l'inclination pour un autre. Vous m'avez dit, par exemple, que vous haïssiez monsieur Oronte, la première fois qu'on vous le proposa, parce que vous aimiez un officier qui mourut au siége de Candie?

MADAME ORONTE.

Il est vrai que si ce pauvre garçon ne fût pas mort, je n'aurais pas épousé monsieur Oronte.

LISETTE.

Hé bien, madame, mademoiselle votre fille est dans la même disposition où vous étiez avant le siége de Candie.

MADAME ORONTE.

Eh, qui est donc le cavalier qui a trouvé le secret de lui plaire.

LISETTE.

C'est ce jeune gentilhomme qui vient jouer chez vous depuis quelques jours.

MADAME ORONTE.

Qui? Valère?

LISETTE.

Lui-même.

MADAME ORONTE.

A propos, vous m'en faites souvenir; il nous regardait hier, Angélique et moi, avec des yeux si passionnés? Êtes-vous bien assurée, Lisette, que c'est de ma fille qu'il est amoureux?

LISETTE *fait signe à Angélique de s'approcher.*

Oui, madame, il me l'a dit lui-même, et il m'a chargé de vous prier de sa part de trouver bon qu'il vienne vous en faire la demande.

SCÈNE VI.

Mme. ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Pardonnez, madame, si mes sentimens ne sont pas conformes aux vôtres; mais vous savez....

MADAME ORONTE.

Je sais bien qu'une fille ne règle pas toujours les mouvemens de son cœur sur les vues de ses parens; mais je suis tendre, je suis bonne, j'entre dans vos peines. En un mot, j'agrée la recherche de Valère.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis vous exprimer, madame, tout le ressentiment que j'ai de vos bontés.

LISETTE.

Ce n'est pas assez, madame; M. Oronte est un petit opiniâtre; si vous ne soutenez pas avec vigueur.....

MADAME ORONTE.

Oh! n'ayez point d'inquiétude là-dessus; je prends Valère sous ma protection; ma fille n'aura

point d'autre époux que lui ; c'est moi qui vous le dis. Mon mari vient, vous allez voir de quel ton je vais lui parler.

SCÈNE VII.

Mme. ORONTE, M. ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

MADAME ORONTE.

Vous venez fort à propos, monsieur, j'ai à vous dire que je ne suis plus dans le dessein de marier ma fille à Damis.

M. ORONTE.

Ah, ah ! peut-on savoir, madame, pourquoi vous avez changé de résolution ?

MADAME ORONTE.

C'est qu'il se présente un meilleur parti pour Angélique. Valère la demande : il n'est pas, à la vérité, si riche que Damis ; mais il est gentilhomme, et en faveur de sa noblesse, nous devons lui passer son peu de bien.

LISETTE.

Bon.

M. ORONTE.

J'estime Valère, et, sans faire attention à son

peu de bien, je lui donnerais volontiers ma fille, si je le pouvais avec honneur; mais cela ne se peut pas, madame.

MADAME ORONTE.

D'où vient, monsieur?

M. ORONTE.

D'où vient! Voulez-vous que nous manquions de parole à monsieur Orgon, notre ancien ami? Avez-vous quelque sujet de vous plaindre de lui.

MADAME ORONTE.

Non.

LISETTE, *bas.*

Courage! ne mollissez point.

M. ORONTE.

Pourquoi donc lui faire un pareil affront? songez que le contrat est signé, que tous les préparatifs sont faits, et que nous n'attendons que Damis. La chose n'est-elle pas trop avancée pour s'en dédire.

MADAME ORONTE.

Effectivement, je n'avais pas fait toutes ces réflexions.

LISETTE, *bas.*

Adieu, la girouette va tourner.

M. ORONTE.

Vous êtes trop raisonnable, madame, pour vouloir vous opposer à ce mariage.

MADAME ORONTE.

Oh! je ne m'y oppose pas.

LISETTE.

Mort de ma vie! est-ce là une femme! elle ne contredit point.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LABRANCHE.

MADAME ORONTE.

Vous le voyez, Lisette, j'ai fait ce que j'ai pu pour Valère.

LISETTE.

Oui, vraiment, voilà un amant bien protégé!

M. ORONTE.

J'aperçois le valet de Damis.

LABRANCHE.

Très-humble serviteur à monsieur et à madame Oronte; serviteur très-humble à mademoiselle Angélique; bonjour, Lisette.

M. ORONTE.

Hé bien, Labranche, quelle nouvelle?

LABRANCHE.

Monsieur, Damis, votre gendre et mon maître, vient d'arriver de Chartres. Il marche sur mes pas; j'ai pris les devans pour vous en avertir.

ANGÉLIQUE, *bas.*

O ciel!

M. ORONTE.

Je l'attendais avec impatience; mais pourquoi n'est-il pas venu tout droit chez moi? Dans les termes où nous en sommes, doit-il faire ces façons-là?

LABRANCHE.

Oh! monsieur, il sait trop bien vivre pour en user si familièrement avec vous : c'est le garçon de France qui a les meilleures manières; quoique je sois son valet, je n'en puis dire que du bien.

MADAME ORONTE.

Est-il poli? est-il sage?

LABRANCHE.

S'il est sage! madame? Il a été élevé avec la plus brillante jeunesse de Paris : tudieu! c'est une tête bien sensée.

M. ORONTE.

Et monsieur Orgon n'est-il pas avec lui?

LABRANCHE.

Non, monsieur, de vives atteintes de goutte l'ont empêché de se mettre en chemin.

M. ORONTE.

Le pauvre bonhomme!

LABRANCHE.

Cela l'a pris subitement la veille de notre départ. Voici une lettre qu'il vous écrit.

(Il donne une lettre à M. Oronte.)

M. ORONTE *lit le dessus.*

A monsieur, monsieur Craquet, médecin, dans la rue du Sépulcre.

LABRANCHE, *reprenant la lettre.*

Ce n'est point cela, monsieur.

ORONTE, *riant.*

Voilà un médecin qui loge dans le quartier de ses malades.

LABRANCHE *tire plusieurs lettres, et en lit les adresses.*

J'ai plusieurs lettres que je me suis chargé de rendre à leurs adresses. Voyons celles-ci. (*Il lit.*) A. M. Bredouillet, avocat au Parlement, rue des Mauvaises-Paroles. Ce n'est point encore cela; passons à l'autre. (*Il lit.*) A M. Gourmandin, chanoine de.... Ouais, je ne trouverai point celle que je cherche. (*Il lit.*) A M. Oronte. Ah! voici la lettre de M. Orgon. (*Il la donne.*) Il l'a écrite d'une main si tremblante, que vous n'en reconnaîtrez pas l'écriture.

M. ORONTE.

En effet, elle n'est pas reconnaissable.

LABRANCHE.

La goutte est un terrible mal! Le ciel vous en veuille préserver, aussi-bien que madame Oronte, mademoiselle Angélique, Lisette et toute la compagnie?

M. ORONTE *lit.*

« Je me disposais à partir avec Damis, mais

» la goutte m'en a empêché. Néanmoins, comme
» ma présence n'est point absolument nécessaire
» à Paris, je n'ai pas voulu que mon indisposi-
» tion retardât un mariage qui fait ma plus chère
» envie, et toute la consolation de ma vieillesse.
» Je vous envoie mon fils; servez-lui de père
» comme à votre fils. Je trouverai bon tout ce
» que vous ferez. »

De Chartres,

Votre affectionné serviteur,

ORGON.

Que je le plains !.... Mais qui est ce jeune homme qui s'avance ? Ne serait-ce point Damis ?

LABRANCHE.

C'est lui-même; qu'en dites-vous, madame ? n'a-t-il pas un air qui prévient en sa faveur ?

SCÈNE IX.

M. ORONTE, Mme. ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE, LABRANCHE, CRISPIN.

MADAME ORONTE.

Il n'est pas mal fait, vraiment.

CRISPIN.

Labranche ?

LABRANCHE.

Monsieur.

CRISPIN.

Est-ce là M. Oronte, mon illustre beau-père ?

LABRANCHE.

Oui, vous le voyez en propre original.

M. ORONTE.

Soyez le bien-venu, mon gendre, embrassez-moi.

CRISPIN, *embrassant M. Oronte.*

Ma joie est extrême de pouvoir vous témoigner l'extrême joie que j'ai de vous embrasser. Voilà sans doute l'aimable enfant qui m'est destinée ?

M. ORONTE.

Non, mon gendre, c'est ma femme; voici ma fille Angélique.

CRISPIN.

Malpeste, la jolie famille ! Je ferais volontiers ma femme de l'une, et ma maîtresse de l'autre.

MADAME ORONTE.

Cela est trop galant. Il paraît avoir de l'esprit, Lisette.

LISETTE.

Et du goût même.

CRISPIN.

Quel air, quelle grâce, quelle noble fierté! Ventre-bleu, madame, vous êtes tout adorable! mon père me le disait bien : Tu verras madame Oronte, c'est la beauté la plus piquante...

MADAME ORONTE.

Fi donc.

CRISPIN.

Le plus désag... Je voudrais, dit-il, qu'elle fût veuve, je l'aurais bientôt épousée.

M. ORONTE, *riant.*

Je lui suis, parbleu, bien obligé.

MADAME ORONTE.

Je l'estime infiniment, monsieur votre père; que je suis fâchée qu'il n'ait pu venir avec vous.

CRISPIN.

Qu'il est mortifié de ne pouvoir être de la noce! Il se promettait bien de danser la bourrée avec madame Oronte.

LABRANCHE.

Il vous prie d'achever promptement ce mariage, car il a une furieuse impatience d'avoir sa bru auprès de lui.

M. ORONTE.

Hé, mais, toutes les conditions sont arrêtées entre nous, et signées; il ne reste plus qu'à terminer la chose et compter la dot.

CRISPIN.

Compter la dot! Oui, c'est fort bien dit. Labranche! Permettez que je donne une commission à mon valet. Va chez le marquis.... (*Bas.*) Va-t-en arrêter des chevaux pour cette nuit, tu

m'entends... (*Haut.*) et tu lui diras que je lui baise les mains.

LABRANCHE, *sortant.*

J'y vole.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, EXCEPTÉ LABRANCHE.

M. ORONTE.

Revenons à votre père, je suis très-affligé de son indisposition; mais satisfaites, je vous prie, ma curiosité. Dites-moi un peu des nouvelles de son procès.

CRISPIN, *d'un air inquiet.*

Labranche!

M. ORONTE.

Vous êtes bien ému, qu'avez-vous?

CRISPIN, *bas.*

Maugrebleu de la question!... (*Haut.*) J'ai oublié de charger Labranche... (*Bas.*) Il devait bien me parler de ce procès-là!

M. ORONTE.

Il reviendra. Hé bien, ce procès a-t-il enfin été jugé?

CRISPIN.

Oui, Dieu merci, l'affaire en est faite.

M. ORONTE.

Et vous l'avez gagné ?

CRISPIN.

Avec dépens.

M. ORONTE.

J'en suis ravi, je vous assure.

MADAME ORONTE.

Le ciel en soit loué !

CRISPIN.

Mon père avait cette affaire à cœur ; il aurait donné tout son bien aux juges, plutôt que d'en avoir le démenti.

M. ORONTE.

Ma foi, cette affaire lui a bien coûté de l'argent, n'est-ce pas ?

CRISPIN.

Je vous en réponds ; mais la justice est une si belle chose, qu'on ne saurait trop l'acheter.

MADAME ORONTE.

J'en conviens, mais malgré cela ce procès lui a bien donné de la peine.

CRISPIN.

Ah, cela n'est pas concevable ! Il avait affaire au plus grand chicaneur, au moins raisonnable de tous les hommes.

M. ORONTE.

Qu'appelez-vous, de tous les hommes ? il m'a dit que sa partie était une femme.

CRISPIN.

Oui, sa partie était une femme, d'accord; mais cette femme avait dans ses intérêts un certain vieux Normand qui lui donnait des conseils; c'est cet homme-là qui a bien fait de la peine à mon père... Mais changeons de discours; laissons-là les procès, je ne veux m'occuper que de mon mariage, et que du plaisir de voir madame Oronte.

M. ORONTE.

Hé bien, allons mon gendre, entrons, je vais ordonner les apprêts de vos noces.

CRISPIN, *donnant la main à madame Oronte.*

Madame!

MADAME ORONTE.

Vous n'êtes pas à plaindre, ma fille; Damis a du mérite.

SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Hélas! que vais-je devenir?

LISETTE.

Vous allez devenir femme de monsieur Damis, cela n'est pas difficile à deviner.

ANGÉLIQUE.

Ah! Lisette, tu sais mes sentimens, montre-toi sensible à mes peines.

LISETTE, *pleurant.*

La pauvre enfant!

ANGÉLIQUE.

Auras-tu la dureté de m'abandonner à mon sort?

LISETTE.

Vous me fendez le cœur.

ANGÉLIQUE.

Lisette, ma chère Lisette.

LISETTE.

Ne m'en dites pas davantage. Je suis si touchée que je pourrais bien vous donner quelque mauvais conseil, et je vous vois si affligée, que vous ne manqueriez pas de le suivre.

SCÈNE XII.

ANGÉLIQUE, VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE, *à part.*

Crispin m'a dit de ne point paraître ici de quelques jours; qu'il méditait un stratagème; mais il ne m'a point expliqué ce que c'est. Je ne puis vivre dans cette incertitude.

LISETTE.

Valère vient.

VALÈRE.

Je ne me trompe point ; c'est elle-même. Belle Angélique, de grâce, apprenez-moi vous-même ma destinée.... Quel sera le fruit ?... Mais quoi ! Vous pleurez l'une et l'autre.

LISETTE.

Hé oui, monsieur, nous pleurons, nous nous désespérons. Votre rival est arrivé.

VALÈRE.

Qu'est-ce que j'entends !

LISETTE.

Et dès ce soir il épousera ma maîtresse.

VALÈRE.

Juste ciel !

LISETTE.

Si du moins après son mariage elle demeurait à Paris, passe encore, vous pourriez quelquefois tous deux pleurer ensemble vos déplaisirs ; mais, pour comble de chagrin, il faudra que vous pleuriez séparément.

VALÈRE.

J'en mourrai ; mais, Lisette, qui est donc cet heureux rival qui m'enlève ce que j'ai de plus cher au monde ?

LISETTE.

On le nomme Damis.

VALÈRE.

Damis !

LISETTE.

C'est un homme de Chartres.

VALÈRE.

Je connais tout ce pays-là, et je ne sache point qu'il y ait un autre Damis que le fils de monsieur Orgon.

LISETTE.

Justement, c'est le fils de monsieur Orgon qui est votre rival.

VALÈRE.

Ah! si nous n'avions que ce Damis à craindre, nous devrions nous rassurer.

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous, Valère?

VALÈRE.

Cessons de nous affliger, charmante Angélique, Damis depuis huit jours s'est marié à Chartres.

LISETTE.

Bon?

ANGÉLIQUE.

Vous vous moquez, Valère. Damis est ici qui s'apprête à recevoir ma main.

LISETTE.

Il est en ce moment au logis avec monsieur et madame Oronte.

VALÈRE.

Damis est de mes amis, et il n'y a pas huit jours qu'il m'a écrit; j'ai sa lettre chez moi.

ANGÉLIQUE.

Que vous mande-t-il?

VALÈRE.

Qu'il s'est marié secrètement à Chartres avec une fille de condition.

LISETTE.

Marié secrètement! oh! oh! approfondissons un peu cette affaire; il me paraît qu'elle en vaut bien la peine. Allez, monsieur, allez quérir cette lettre, et ne perdez pas de temps.

VALÈRE.

Dans un moment je suis de retour.

LISETTE.

Et nous, ne négligeons point cette nouvelle: je suis fort trompée si nous n'en tirons pas quelque avantage. Elle nous servira du moins à faire suspendre pour quelque temps votre mariage. Je vois venir monsieur Oronte; pendant que je la lui apprendrai, courez-en faire part à madame votre mère.

SCÈNE XIII.

M. ORONTE, LISETTE.

M. ORONTE.

Valère vient de vous quitter, Lisette?

LISETTE.

Oui, monsieur; il vient de nous dire une chose qui vous suprendra, sur ma parole.

M. ORONTE.

Hé quoi?

LISETTE.

Par ma foi, Damis est un plaisant homme, de vouloir avoir deux femmes, pendant que tant d'honnêtes gens sont si fâchés d'en avoir une!

M. ORONTE.

Explique-toi, Lisette.

LISETTE.

Damis est marié; il a épousé secrètement une fille de Chartres, une fille de qualité.

M. ORONTE.

Bon! cela se peut-il, Lisette?

LISETTE.

Il n'y a rien de plus véritable, monsieur; Damis l'a mandé lui-même à Valère qui est son ami.

M. ORONTE.

Tu me contes une fable, te dis-je.

LISETTE.

Non, monsieur, je vous assure. Valère est allé quérir la lettre; il ne tiendra qu'à vous de la voir.

M. ORONTE.

Encore un coup, je ne puis croire ce que tu me dis.

LISETTE.

Hé, monsieur, pourquoi ne le croiriez-vous

pas ? Les jeunes gens ne sont-ils pas aujourd'hui capables de tout ?

M. ORONTE.

Il est vrai qu'ils sont plus corrompus qu'ils ne l'étaient de mon temps.

LISETTE.

Que savons-nous si Damis n'est point un de ces petits scélérats qui ne se font point un scrupule de la pluralité des dots ? Cependant la personne qu'il a épousée étant de condition, ce mariage clandestin aura des suites qui ne seront pas fort agréables pour vous.

M. ORONTE.

Ce que tu dis ne laisse pas de mériter qu'on y fasse quelque attention.

LISETTE.

Comment, quelque attention ! si j'étais à votre place, avant que de livrer ma fille, je voudrais du moins être éclairci de la chose.

M. ORONTE.

Tu as raison, je vois paraître le valet de Damis, il faut que je le sonde finement. Retire-toi, Lisette, et me laisse avec lui.

LISETTE, *en s'en allant.*

Si cette nouvelle pouvait se confirmer !

SCÈNE XIV.

M. ORONTE, LABRANCHE.

M. ORONTE.

Approche, Labranche; viens çà, je te trouve une physionomie d'honnête homme.

LABRANCHE.

Oh, monsieur, sans vanité, je suis encore plus honnête homme que ma physionomie.

M. ORONTE.

J'en suis bien aise. Écoute : ton maître a la mine d'un vert galant.

LABRANCHE.

Tudieu! c'est un joli homme. Les femmes en sont folles. Il a un certain air libre qui les charme. Monsieur Orgon, en le mariant, assure le repos de trente familles, pour le moins.

M. ORONTE.

Cela étant, je ne m'étonne point qu'il ait poussé à bout une fille de qualité.

LABRANCHE.

Que dites-vous?

M. ORONTE.

Il faut, mon ami, que tu me confesses la vérité; je sais tout; je sais que Damis est marié, qu'il a épousé une fille de Chartres.

LABRANCHE.

Ouf!

M. ORONTE.

Tu te troubles; je vois qu'on m'a dit vrai : tu es un fripon.

LABRANCHE.

Moi, monsieur?

M. ORONTE.

Oui, toi, pendard! Je suis instruit de votre dessein, et je prétends te faire punir comme complice d'un projet si criminel.

LABRANCHE.

Quel projet, monsieur? que je meure, si je comprends!

M. ORONTE.

Tu feins d'ignorer ce que je veux dire, traître! mais si tu ne me fais tout à l'heure un aveu sincère de toutes choses, je vais te mettre entre les mains de la justice.

LABRANCHE.

Faites tout ce qu'il vous plaira, monsieur; je n'ai rien à vous avouer. J'ai beau donner la torture à mon esprit, je ne devine point le sujet des plaintes que vous pouvez avoir contre moi.

M. ORONTE.

Tu ne veux donc pas parler? Holà quelqu'un! qu'on me fasse venir un commissaire!

LABRANCHE.

Attendez, monsieur, point de bruit. Tout in-

nocent que je suis, vous le prenez sur un ton qui ne laisse pas d'embarrasser mon innocence. Allons, éclaircissons-nous tous deux de sang-froid; çà, qui vous a dit que mon maître fût marié?

M. ORONTE.

Qui? Il l'a mandé lui-même à un de ses amis, à Valère.

LABRANCHE.

A Valère, dites-vous?

M. ORONTE.

A Valère, oui! que répondras-tu à cela?

LABRANCHE, *riant.*

Rien, parbleu! le trait est excellent! Ah, ah, monsieur Valère, vous ne vous y prenez pas mal, ma foi!

M. ORONTE.

Comment! Qu'est-ce que cela signifie?

LABRANCHE, *riant.*

On nous l'avait bien dit, qu'il nous régalerait tôt ou tard d'un plat de sa façon. Il n'y a pas manqué, comme vous voyez.

M. ORONTE.

Je ne vois point cela.

LABRANCHE.

Vous l'allez voir, vous l'allez voir. Premièrement, ce Valère aime mademoiselle votre fille, je vous en avertis.

M. ORONTE.

Je le sais bien.

LABRANCHE.

Lisette est dans ses intérêts. Elle entre dans toutes les mesures qu'il prend pour faire réussir sa recherche. Je vais vous parier que c'est elle qui vous aura débité ce mensonge-là ?

M. ORONTE.

Il est vrai.

LABRANCHE.

Dans l'embarras où l'arrivée de mon maître les a jetés tous deux, qu'ont-ils fait? Ils ont fait courir le bruit que Damis était marié. Valère même montre une lettre supposée qu'il dit avoir reçue de mon maître; et tout cela, vous m'entendez bien, pour suspendre le mariage d'Angélique.

M. ORONTE, *bas.*

Ce qu'il dit est assez vraisemblable.

LABRANCHE.

Et pendant que vous approfondirez ce faux bruit, Lisette gagnera l'esprit de sa maîtresse, et lui fera faire quelque mauvais pas; après quoi, vous ne pourrez plus la refuser à Valère.

M. ORONTE, *bas.*

Hon, hon, ce raisonnement est assez raisonnable.

LABRANCHE.

Mais, ma foi, les trompeurs sont trompés. M. Oronte est homme d'esprit, homme de tête; ce n'est point à lui qu'il faut se jouer.

M. ORONTE.

Non, parbleu !

LABRANCHE.

Vous savez toutes les rubriques du monde, toutes les ruses qu'un amant met en usage pour supplanter son rival.

M. ORONTE.

Je t'en réponds. Je vois bien que ton maître n'est point marié. Admirez un peu la fourberie de Valère ! il assure qu'il est intime ami de Damis, et je vais parier qu'ils ne se connaissent seulement pas.

LABRANCHE.

Sans doute. Malpeste, monsieur, que vous êtes pénétrant ! Comment rien ne vous échappe !

M. ORONTE.

Je ne me trompe guère dans mes conjectures. J'apperçois ton maître ; je veux rire avec lui de son prétendu mariage, ha, ha, ha, ha.

LABRANCHE.

Hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé.

SCÈNE XV.

M. ORONTE, LABRANCHE, CRISPIN.

M. ORONTE, *riant.*

Vous ne savez pas, mon gendre, ce que l'on

dit de vous ? que cela est plaisant ! on m'est venu donner avis (mais avis comme d'une chose assurée) que vous étiez marié ? Vous avez, dit-on, épousé secrètement une fille de Chartres. Ah, ah, ah, ah, est-ce que vous ne trouvez pas cela plaisant.

LABRANCHE, *riant et faisant des signes à Crispin.*

Hé, hé, hé, hé, il n'y a rien de si plaisant.

CRISPIN.

Ho, ho, ho, ho, cela est tout-à-fait plaisant.

M. ORONTE.

Un autre, j'en suis sûr, serait assez sot pour donner là dedans; mais moi, serviteur.

LABRANCHE.

Oh diable, M. Oronte est un des plus gros génies !

CRISPIN.

Je voudrais savoir qui peut être l'auteur d'un bruit si ridicule ?

LABRANCHE.

Monsieur dit que c'est un gentilhomme appelé Valère.

CRISPIN, *faisant l'étonné.*

Valère ! qui est cet homme-là ?

LABRANCHE, *à M. Oronte.*

Vous voyez bien, monsieur, qu'il ne le connaît pas... (*A Crispin.*) Hé là, c'est ce jeune homme

que tu sais... que vous savez, dis-je... qui est votre rival, à ce que l'on nous a dit.

CRISPIN.

Ah! oui, oui, je m'en souviens; à telles enseignes qu'on nous a dit qu'il a peu de bien, et qu'il doit beaucoup; mais qu'il couche en joue la fille de M. Oronte, et que ses créanciers font des vœux très-ardens pour la prospérité de ce mariage.

M. ORONTE.

Ils n'ont qu'à s'y attendre, vraiment, ils n'ont qu'à s'y attendre.

LABRANCHE.

Il n'est pas sot ce Valère, il n'est, parbleu, pas sot.

M. ORONTE.

Je ne suis pas bête non plus, je ne suis, palsembleu! pas bête, et pour le lui faire voir, je vais de ce pas chez mon notaire; ou plutôt, Damis, j'ai une proposition à vous faire. Je suis convenu, je l'avoue, avec monsieur Orgon, de vous donner vingt mille écus en argent comptant; mais voulez-vous prendre pour cette somme ma maison du faubourg Saint-Germain? elle m'a coûté plus de quatre-vingt mille francs à bâtir.

CRISPIN.

Je suis homme à tout prendre; mais, entre nous, j'aimerais mieux de l'argent comptant.

LABRANCHE.

L'argent, comme vous savez, est plus portatif.

M. ORONTE.

Assurément.

CRISPIN.

Oui, cela se met mieux dans une valise. C'est qu'il se vend une terre près de Chartres, je voudrais bien l'acheter.

LABRANCHE.

Ah, monsieur, la belle acquisition! Si vous aviez vu cette terre-là, vous en seriez charmé.

CRISPIN.

Je l'aurai pour vingt-cinq mille écus, et je suis assuré qu'elle en vaut bien soixante mille.

LABRANCHE.

Du moins, monsieur, du moins... Comment, sans parler du reste, il y a deux étangs où l'on pêche chaque année, pour deux mille francs de goujon!

M. ORONTE.

Il ne faut pas laisser échapper une si belle occasion. Écoutez, j'ai chez mon notaire cinquante mille écus que je réservais pour acheter le château d'un certain financier qui va bientôt disparaître, je veux vous en donner la moitié.

CRISPIN, *embrassant monsieur Oronte.*

Ah, quelle bonté, monsieur Oronte! je n'en perdrai jamais la mémoire; une éternelle recon-

naissance.... mon cœur.... enfin, je suis tout pénétré.

LABRANCHE.

M. Oronte est le phénix des beaux-pères.

M. ORONTE.

Je vais vous quérir cet argent; mais je rentre auparavant pour donner cet avis à ma femme.

CRISPIN.

Les créanciers de Valère vont se pendre.

M. ORONTE.

Qu'ils se pendent! Je veux que dans une heure vous épousiez ma fille.

CRISPIN.

Ah, ah, ah! que cela sera plaisant!

LABRANCHE.

Oui, oui; c'est cela qui sera tout-à-fait drôle!

SCÈNE XVI.

CRISPIN, LABRANCHE.

CRISPIN.

Il faut que mon maître ait eu un éclaircissement avec Angélique, et qu'il connaisse Damis.

LABRANCHE.

Ils se connaissent si bien, qu'ils s'écrivent, comme tu vois; mais, grâces à mes soins,

M. Oronte est prévenu contre Valère, et j'espère que nous aurons la dot en croupe avant qu'il soit désabusé.

CRISPIN.

O ciel!

LABRANCHE.

Qu'as-tu, Crispin?

CRISPIN.

Mon maître vient ici.

LABRANCHE.

Le fâcheux contre-temps!

SCÈNE XVII.

VALÈRE, CRISPIN, LABRANCHE.

VALÈRE.

Je puis, avec cette lettre, entrer chez M. Oronte; mais je vois un jeune homme: serait-ce Damis? Abordons-le; il faut que je m'éclaircisse... Juste ciel! c'est Crispin!

CRISPIN.

C'est moi-même. Que diable venez-vous faire ici? Ne vous ai-je pas défendu d'approcher de la maison de M. Oronte? Vous allez détruire tout ce que mon industrie a fait pour vous.

VALÈRE.

Il n'est point nécessaire d'employer aucun stratagème pour moi, mon cher Crispin.

CRISPIN.

Pourquoi?

VALÈRE.

Je sais le nom de mon rival, il s'appelle Damis; je n'ai rien à craindre, il est marié.

CRISPIN.

Damis marié! tenez, monsieur, voilà son valet que j'ai mis dans vos intérêts. Il va vous dire de ses nouvelles.

VALÈRE.

Serait-il possible que Damis ne m'eût pas mandé une chose véritable? A quel propos m'avoir écrit dans ces termes.

(Il lit la lettre de Damis.)

De Chartres.

Vous saurez, cher ami, que je me suis marié en cette ville ces jours passés. J'ai épousé secrètement une fille de condition. J'irai bientôt à Paris, où je prétends vous faire de vive voix tout le détail de ce mariage.

DAMIS.

LABRANCHE.

Ah! monsieur, je suis au fait. Dans le temps que mon maître vous a écrit cette lettre, il avait effectivement ébauché un mariage; mais M. Orgon, au lieu d'approuver l'ébauche, a donné une

grosse somme au père de la fille, et a, par ce moyen, assoupi la chose.

VALÈRE.

Damis n'est donc point marié ?

LABRANCHE.

Non.

CRISPIN.

Eh non !

VALÈRE.

Ah ! mes enfans, j'implore votre secours. Quelle entreprise as-tu formée, Crispin ? Tu n'as pas voulu tantôt m'en instruire. Ne me laisse pas plus long-temps dans l'incertitude. Pourquoi ce déguisement ? que prétends-tu faire en ma faveur ?

CRISPIN.

Votre rival n'est point encore à Paris. Il n'y sera que dans deux jours. Je veux avant ce temps-là dégoûter monsieur et madame Oronte de son alliance.

VALÈRE.

De quelle manière.

CRISPIN.

En passant pour Damis. J'ai déjà fait beaucoup d'extravagances, je tiens des discours insensés, je fais des actions ridicules qui révoltent à tout moment contre moi le père et la mère d'Angélique. Vous connaissez le caractère de ma-

dame Oronte, elle aime les louanges, je lui dis des duretés qu'un petit-maître n'oserait dire à une femme de robe.

VALÈRE.

Hé bien?

CRISPIN.

Hé bien! je ferai et dirai tant de sottises, qu'avant la fin du jour je prétends qu'ils me chassent, et qu'ils prennent la résolution de vous donner Angélique.

VALÈRE.

Et Lisette, entre-t-elle dans ce stratagème?

CRISPIN.

Oui, monsieur, elle agit de concert avec nous.

VALÈRE.

Ah, Crispin! que ne te dois-je pas?

CRISPIN.

Demandez par plaisir à ce garçon-là si je joue bien mon rôle.

LABRANCHE.

Ah! monsieur, que vous avez là un domestique adroit. C'est le plus grand fourbe de Paris, il m'arrache cet éloge. Je ne le seconde pas mal à la vérité, et si notre entreprise réussit, vous ne m'aurez pas moins d'obligation qu'à lui.

VALÈRE.

Vous pouvez tous deux compter sur ma reconnaissance; je vous promets...

CRISPIN.

Eh! monsieur, laissez là les promesses; songez que si l'on vous voyait avec nous, tout serait perdu. Retirez-vous, et ne paraissez point ici d'aujourd'hui.

VALÈRE.

Je me retire donc. Adieu, mes amis, je me repose sur vos soins.

LABRANCHE.

Ayez l'esprit tranquille, monsieur; éloignez-vous vite; abandonnez-nous votre fortune.

VALÈRE.

Souvenez-vous que mon sort...

CRISPIN.

Que de discours!

VALÈRE.

Dépend de vous.

CRISPIN, *le repoussant.*

Allez vous-en, vous dis-je.

SCÈNE XVIII.

CRISPIN, LABRANCHE.

LABRANCHE.

Enfin, il est parti.

CRISPIN.

Je respire.

LABRANCHE.

Nous n'avons jamais eu une alarme aussi chaude! Je mourais de peur que M. Oronte ne nous surprît avec ton maître.

CRISPIN.

C'est ce que je craignais aussi; mais comme nous n'avions que cela à craindre, nous sommes assurés du succès de notre projet. Nous pouvons à présent choisir la route que nous avons à prendre. As-tu arrêté des chevaux pour cette nuit?

LABRANCHE, *regardant de loin.*

Oui.

CRISPIN.

Bon. Je suis d'avis que nous prenions le chemin de Flandre.

LABRANCHE, *regardant toujours.*

Le chemin de Flandre : oui, c'est fort bien raisonné. J'opine aussi pour le chemin de Flandre.

CRISPIN.

Que regardes-tu donc avec tant d'attention?

LABRANCHE.

Je regarde... oui... non... ventrebleu! serait-ce lui?

CRISPIN.

Qui, lui?

LABRANCHE.

Hélas! voilà toute sa figure.

CRISPIN.

La figure de qui?

LABRANCHE.

Crispin, mon pauvre Crispin! c'est M. Orgon.

CRISPIN.

Le père de Damis?

LABRANCHE.

Lui-même.

CRISPIN.

Le maudit vieillard!

LABRANCHE.

Je crois que tous les diables sont déchaînés contre la dot.

CRISPIN.

Il vient ici, il va entrer chez M. Oronte, et tout va se découvrir.

LABRANCHE.

C'est ce qu'il faut empêcher, s'il est possible. Va m'attendre à l'auberge; ce que je crains plus, c'est que M. Oronte ne sorte pendant que je lui parlerai.

SCÈNE XIX.

M. ORGON, LABRANCHE.

M. ORGON, *à part.*

Je ne sais quel accueil je vais recevoir de monsieur et madame Oronte.

LABRANCHE.

(*Bas.*) Vous n'êtes pas encore chez eux. (*Haut.*) Serviteur à monsieur Orgon.

M. ORGON.

Ah, je ne te voyais pas, Labranche!

LABRANCHE.

Comment, monsieur, c'est donc ainsi que vous surprenez les gens? Qui vous croyait à Paris?

M. ORGON.

Je suis parti de Chartres peu de temps après toi, parce que j'ai fait réflexion qu'il valait mieux que je parlasse moi-même à M. Oronte, et qu'il n'était pas honnête de retirer ma parole par le ministère d'un valet.

LABRANCHE.

Vous êtes délicat sur les bienséances, à ce que je vois. Si bien donc que vous allez trouver monsieur et madame Oronte?

M. ORGON.

C'est mon dessein.

LABRANCHE.

Rendez grâces au ciel de me rencontrer ici à propos pour vous en empêcher.

M. ORGON.

Comment? les as-tu déjà vus, toi, Labranche?

LABRANCHE.

Hé oui, morbleu, je les ai vus! je sors de chez eux : madame Oronte est dans une colère horrible contre vous.

M. ORGON.

Contre moi?

LABRANCHE.

Contre vous. Hé quoi! a-t-elle dit, M. Orgon nous manque de parole; qui l'aurait cru? ma fille désormais ne doit plus espérer d'établissement.

M. ORGON.

Quel tort cela peut-il faire à sa fille?

LABRANCHE.

C'est ce que je lui ai répondu. Mais comment voulez-vous qu'une femme en colère entende raison! c'est tout ce qu'elle peut faire de sang-froid. Elle a fait là-dessus des raisonnemens bourgeois : On ne croira point dans le monde, a-t-elle dit, que Damis ait été obligé d'épouser une fille de Chartres; on dira plutôt que M. Orgon a approfondi nos biens, et que, ne les ayant pas trouvés solides, il a retiré sa parole.

M. ORGON.

Fi donc! peut-elle s'imaginer qu'on dira cela?

LABRANCHE.

Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point la fureur s'est emparée de ses sens : elle a les yeux dans la tête; elle ne connaît personne; elle m'a pris à la gorge, et j'ai eu toutes les peines du monde à me tirer de ses griffes.

M. ORGON.

Et M. Oronte?

LABRANCHE.

Oh! pour M. Oronte, je l'ai trouvé plus modéré, lui; il m'a seulement donné deux soufflets.

M. ORGON.

Tu m'étonnes, Labranche? peuvent-ils être capables d'un pareil emportement? Et doivent-ils trouver mauvais que j'aie consenti au mariage de mon fils? Ne leur en as-tu pas expliqué toutes les circonstances?

LABRANCHE.

Pardonnez-moi, je leur ai dit que monsieur votre fils ayant commencé par où l'on finit d'ordinaire, la famille de votre bru se préparait à vous faire un procès que vous avez sagement prévenu en unissant les parties.

M. ORGON.

Ils ne se sont pas rendus à cette raison?

LABRANCHE.

Bon, rendus! ils sont bien en état de se rendre. Si vous m'en croyez, monsieur, vous retournerez à Chartres tout à l'heure.

M. ORGON *veut entrer chez M. Oronte.*

Non, Labranche, je veux les voir, et leur représenter si bien les choses, que...

LABRANCHE, *le retenant.*

Vous n'entrerez pas, monsieur, je vous assure; je ne souffrirai point que vous alliez vous faire dévisager. Si vous voulez leur parler absolument, laissez passer leur premier transport.

M. ORGON.

Cela est de bon sens.

LABRANCHE.

Remettez votre visite à demain. Ils seront plus disposés à vous recevoir.

M. ORGON.

Tu as raison; ils seront dans une situation moins violente. Allons, je veux suivre ton conseil.

LABRANCHE.

Cependant, monsieur, vous ferez ce qu'il vous plaira, vous êtes le maître.

M. ORGON.

Non, non, viens, Labranche, je les verrai demain.

SCÈNE XX.

LABRANCHE, *seul*.

Je marche sur vos pas, ou plutôt je vais trouver Crispin. Nous voilà pour le coup au-dessus de toutes les difficultés. Il ne me reste plus qu'un petit scrupule au sujet de la dot. Il me fâche de la partager avec un associé; car enfin, Angélique ne pouvant être à mon maître, il me semble que la dot m'appartient de droit tout entière. Comment tromperai-je Crispin? Il faut que je lui conseille de passer la nuit avec Angélique. Ce sera sa femme une fois. Il l'aime, et il est homme à suivre ce conseil. Pendant qu'il s'amusera à la bagatelle, je déménagerai avec le solide. Mais non. Rejetons cette pensée. Ne nous brouillons point avec un homme qui en sait aussi long que moi. Il pourrait bien avoir quelque jour sa revanche. D'ailleurs, ce serait aller contre nos lois. Nous autres gens d'intrigue, nous nous gardons les uns aux autres une fidélité plus exacte que les honnêtes gens. Voici M. Oronte qui sort de chez lui pour aller chez son notaire; quel bonheur d'avoir éloigné d'ici M. Orgon!

SCÈNE XXI.

M. ORONTE, LISETTE.

LISETTE.

Je vous le dis encore, monsieur, Valère est honnête homme, et vous devez approfondir....

M. ORONTE.

Tout n'est que trop approfondi, Lisette; je sais que vous êtes dans les intérêts de Valère, et je suis fâché que vous n'ayez pas inventé ensemble un meilleur expédient pour m'obliger à différer le mariage de Damis.

LISETTE.

Quoi, monsieur, vous vous imaginez....

M. ORONTE.

Non, Lisette, je ne m'imagine rien. Je suis facile à tromper, moi! Je suis le plus pauvre génie du monde. Allez, Lisette, dites à Valère qu'il ne sera jamais mon gendre. C'est de quoi il peut assurer messieurs ses créanciers.

SCÈNE XXII.

LISETTE, *seule.*

Ouais, que signifie tout ceci ? Il y a quelque chose là-dedans qui passe ma pénétration.

SCÈNE XXIII.

VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE, *à part.*

Quoique m'ait dit Crispin, je ne puis attendre tranquillement le succès de son artifice. Après tout, je ne sais pourquoi il m'a recommandé avec tant de soin de ne point paraître ici ; car enfin au lieu de détruire son stratagème, je pourrais l'appuyer.

LISETTE.

Ah, monsieur !

VALÈRE.

Hé bien, Lisette ?

LISETTE.

Vous avez tardé bien long-temps; où est la lettre de Damis?

VALÈRE.

La voici, mais elle nous sera inutile. Dis-moi plutôt, Lisette, comment va le stratagème.

LISETTE.

Quel stratagème?

VALÈRE.

Celui que Crispin a imaginé pour mon amour.

LISETTE.

Crispin, qu'est-ce que c'est que ce Crispin?

VALÈRE.

Hé, parbleu, c'est mon valet!

LISETTE.

Je ne le connais pas.

VALÈRE.

C'est pousser trop loin la dissimulation, Lisette; Crispin m'a dit que vous étiez tous deux d'intelligence.

LISETTE.

Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur.

VALÈRE.

Ah! c'en est trop, je perds patience; je suis au désespoir.

SCENE XXIV.

LES PRÉCÉDENS, Mme. ORONTE, ANGÉLIQUE.

MADAME ORONTE.

Je suis bien aise de vous trouver, Valère, pour vous faire des reproches. Un galant homme doit-il supposer des lettres?

VALÈRE.

Supposer, moi, madame! Qui peut m'avoir rendu un si mauvais office auprès de vous?

LISETTE.

Hé, madame, monsieur Valère n'a rien supposé. Il y a de la manigance en cette affaire. Mais voici monsieur Oronte qui revient; monsieur Orgon est avec lui : nous allons tout découvrir.

SCÈNE XXV.

M. ORONTE, M. ORGON, VALÈRE, Mme. ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

M. ORONTE.

Il y a de la friponnerie là-dedans, monsieur Orgon.

M. ORGON.

C'est ce qu'il faut éclaircir, monsieur Oronte.

M. ORONTE.

Madame, je viens de rencontrer monsieur Orgon en allant chez mon notaire; il vient, dit-il, à Paris pour retirer sa parole; Damis est effectivement marié.

ANGÉLIQUE, *bas.*

Qu'est-ce que j'entends?

M. ORGON.

Il est vrai, madame, et quand vous saurez toutes les circonstances de ce mariage, vous excuserez....

M. ORONTE.

Monsieur Orgon n'a pu se dispenser d'y consentir; mais ce que je ne comprends pas, c'est

qu'il assure que son fils est actuellement à Chartres.

M. ORGON.

Sans doute.

M. ORONTE.

Cependant il y a ici un jeune homme qui se dit votre fils.

M. ORGON.

C'est un imposteur.

M. ORONTE.

Et Labranche, ce même valet qui était ici avec vous il y a quinze jours, l'appelle son maître.

M. ORGON.

Labranche, dites-vous? Ah! le pendard! Je ne m'étonne plus s'il m'a tout à l'heure empêché d'entrer chez vous. Il m'a dit que vous étiez tous deux dans une colère épouvantable contre moi, et que vous l'aviez maltraité, lui.

MADAME ORONTE.

Le menteur!

LISETTE, *bas*.

Je vois l'enclouûre, ou peu s'en faut.

VALÈRE.

Mon traître se serait-il joué de moi?

M. ORONTE.

Nous allons approfondir cela, car les voici tous deux.

SCÈNE XXVIe, ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, CRISPIN, LABRANCHE.

CRISPIN.

Hé bien, monsieur Oronte, tout est-il prêt? Notre mariage.... Ouf! qu'est-ce que je vois?

LABRANCHE.

Aie! nous sommes découverts; sauvons-nous!

(Ils veulent se retirer, mais Valère court à eux et les arrête.)

VALÈRE.

Oh! vous ne nous échapperez pas, messieurs les marauds, et vous serez traités comme vous le méritez.

(Valère met la main sur l'épaule de Crispin; M. Oronte et M. Orgon se saisissent de Labranche.)

M. ORONTE.

Ah, ah! nous vous tenons, fourbes!

M. ORGON, *à Labranche.*

Dis-nous, méchant, qui est cet autre fripon que tu fais passer pour Damis?

VALÈRE.

C'est mon valet.

MADAME ORONTE.

Un valet, juste ciel! un valet!

VALÈRE.

Un perfide qui me fait accroire qu'il est dans mes intérêts, pendant qu'il emploie, pour me tromper, le plus noir de tous les artifices.

CRISPIN.

Doucement, monsieur, doucement; ne jugeons point sur les apparences.

M. ORGON, *à Labranche.*

Et toi, coquin, voilà donc comme tu fais les commissions que je te donne?

LABRANCHE.

Allons, monsieur, allons, bride en main, s'il vous plaît, ne condamnons point les gens sans les entendre.

M. ORGON.

Quoi, tu voudrais soutenir que tu n'es pas un maître fripon?

LABRANCHE, *d'un ton pleureur.*

Je suis un fripon, fort bien. Voyez les douceurs qu'on s'attire en servant avec affection.

VALÈRE, *à Crispin.*

Tu ne demeureras pas d'accord non plus, toi, que tu es un fourbe, un scélérat!

CRISPIN, *d'un ton emporté.*

Scélérat, fourbe! que diable, monsieur, vous me prodiguez des épithètes qui ne me conviennent point du tout.

VALÈRE.

Nous aurons encore tort de soupçonner votre fidélité, traîtres !

M. ORONTE.

Que dites-vous pour vous justifier, misérables?

LABRANCHE.

Tenez, voilà Crispin qui va vous tirer d'erreur.

CRISPIN.

Labranche vous expliquera la chose en deux mots.

LABRANCHE.

Parle, Crispin, fais-leur voir notre innocence.

CRISPIN.

Parle toi-même, Labranche, tu les auras bientôt désabusés.

LABRANCHE.

Non, non, tu débrouilleras mieux le fait.

CRISPIN.

Hé bien, messieurs, je vais vous dire la chose tout naturellement. J'ai pris le nom de Damis pour dégoûter, par mon air ridicule, monsieur et madame Oronte de l'alliance de monsieur Orgon, et les mettre par-là dans une disposition favorable pour mon maître; mais, au lieu de les rebuter par mes manières impertinentes, j'ai eu le malheur de leur plaire; ce n'est pas ma faute, une fois.

M. ORONTE.

Cependant, si on t'avait laissé faire, tu aurais poussé la feinte jusqu'à épouser ma fille.

CRISPIN.

Non, monsieur; demandez à Labranche, nous venions ici vous découvrir tout.

VALÈRE.

Vous ne sauriez donner à votre perfidie des couleurs qui puissent nous éblouir; puisque Damis est marié, il était inutile que Crispin fît le personnage qu'il a fait.

CRISPIN.

Hé bien, messieurs, puisque vous ne voulez pas nous absoudre comme innocens, faites-nous donc grâce comme à des coupables. Nous implorons votre bonté.

(Il se met à genoux devant M. Oronte.)

LABRANCHE, *se mettant aussi à genoux.*

Oui, nous avons recours à votre clémence.

CRISPIN.

Franchement, la dot nous a tentés. Nous sommes accoutumés à faire des fourberies, pardonnez-nous celle-ci à cause de l'habitude.

M. ORONTE.

Non, non, votre audace ne demeurera point impunie.

LABRANCHE.

Eh! monsieur, laissez-vous toucher; nous

vous en conjurons par les beaux yeux de madame Oronte.

CRISPIN.

Par la tendresse que vous devez avoir pour une femme si charmante!

MADAME ORONTE.

Ces pauvres garçons me font pitié ; je demande grâce pour eux.

LISETTE, *bas.*

Les habiles fripons que voilà!

M. ORGON.

Vous êtes bien heureux, pendards, que madame Oronte intercède pour vous.

M. ORONTE.

J'avais grande envie de vous faire punir ; mais puisque ma femme le veut, oublions le passé : aussi-bien je donne aujourd'hui ma fille à Valère, il ne faut songer qu'à se réjouir. (*Aux valets.*) On vous pardonne donc ; et même, si vous voulez me promettre que vous vous corrigerez, je serai encore assez bon pour me charger de votre fortune.

CRISPIN, *se relevant.*

Oh! monsieur, nous vous le promettons.

LABRANCHE, *se relevant.*

Oui, monsieur, nous sommes si mortifiés de

n'avoir pas réussi dans notre entreprise, que nous renonçons à toutes nos fourberies.

M. ORONTE.

Vous avez de l'esprit, mais il faut en faire un meilleur usage; et, pour vous rendre honnêtes gens, je veux vous mettre tous deux dans les affaires. J'obtiendrai pour toi, Labranche, une bonne commission.

LABRANCHE.

Je vous réponds, monsieur, de ma bonne volonté.

M. ORONTE.

Et pour le valet de mon gendre, je lui ferai épouser la filleule d'un sous-fermier de mes amis.

CRISPIN.

Je tâcherai, monsieur, de mériter, par ma complaisance, toutes les bontés du parrain.

M. ORONTE.

Ne demeurons pas ici plus long-temps. Entrons; j'espère que monsieur Orgon voudra bien honorer de sa présence les noces de ma fille?

M. ORGON.

J'y veux danser avec madame Oronte.

M. Orgon donne la main à madame Oronte, et Valère à Angélique

FIN DE CRISPIN RIVAL DE SON MAITRE.

LE

POINT D'HONNEUR,

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

LE CAPITAINE DON LOPE DE CASTRO, oncle d'Estelle.

DON ALONSE DE GUZMAN, amant d'Estelle.

DON LUIS PACHECO, sous le nom de don Carlos, amant de Léonor.

ESTELLE D'ALVARADE, nièce du capitaine.

LÉONOR DE GUZMAN, sœur de don Alonse, promise au capitaine.

BÉATRIX, suivante de Léonor.

JACINTE, suivante d'Estelle.

CRISPIN, valet du capitaine.

CLARIN, valet de don Luis.

UN GENTILHOMME SICILIEN.

UN ESPION du capitaine.

La scène est à Madrid.

LE POINT D'HONNEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le Prado, principale promenade de Madrid. On voit dans l'enfoncement un mur de jardin, percé d'une petite porte.

SCENE PREMIÈRE.

LÉONOR, BÉATRIX.

(Elles sortent toutes deux par la petite porte.)

LÉONOR.

Oui, Béatrix, puisque je suis soumise à l'autorité de mon frère, je ferai ce qu'il souhaite; il veut que j'épouse le capitaine don Lope de Castro, je l'épouserai.

BÉATRIX.

Ce capitaine-là est un homme bien expéditif.

Il vous vit avant-hier pour la première fois, et il vous a déjà demandée en mariage.

LÉONOR, *soupirant.*

Ahi!

BÉATRIX.

Je sais bien mauvais gré au seigneur don Alonse de Guzman votre frère de vous sacrifier à l'amour qu'il a pour Estelle d'Alvarade. Quoi? parce qu'il aime cette dame, il faut qu'il vous livre à une espèce de fou dont elle est nièce?

LÉONOR.

Il est vrai que le capitaine don Lope est si délicat sur le point d'honneur, qu'il outre quelquefois la matière. Cela lui donne un ridicule dans le monde, j'en conviens; mais il a de la naissance, de la valeur, de la probité; et je crois que je ne serai pas malheureuse avec lui.

BÉATRIX.

A la bonne heure. Vous allez donc abandonner don Carlos, ce jeune galant qui vient depuis huit jours régulièrement au Prado, qui assiége la petite porte de notre jardin, et dont vous recevez les soins sans pouvoir vous en défendre.

LÉONOR.

C'en est fait, je n'y veux plus penser. Mon devoir triomphera bientôt de l'inclination que je me sens pour lui.

BÉATRIX.

Vous prenez bien vite votre parti.

LÉONOR.

Est-ce que tu m'en fais un reproche ?

BÉATRIX.

Au contraire, je vous en loue. Après tout, ce don Carlos vous cache sa naissance, et cela me le rend suspect. Peut-être n'a-t-il pas tort de vous en faire un mystère.

LÉONOR.

Quoi qu'il en soit, je ne veux plus lui parler.

BÉATRIX.

Vous ferez bien.

LÉONOR.

Tu n'as qu'à l'attendre ici.

BÉATRIX.

Volontiers.

LÉONOR.

Tu lui diras que je suis promise à un autre; qu'il cesse de rechercher une fille qui ne saurait être à lui.

BÉATRIX.

Laissez-moi faire; je vais le congédier impitoyablement.

(Léonor rentre dans le jardin.)

SCÈNE II.

BEATRIX *seule.*

Je ne ferai pas mal de l'éconduire. Que sait-on? Ce drôle a peut-être des vues...., et j'en pourrais payer les pots cassés.... Mais quel homme s'avance? Il me semble que c'est Crispin. Justement, c'est lui.

SCÈNE III.

BÉATRIX, CRISPIN, *avec une longue épée.*

CRISPIN.

Eh! bonjour, charmante Béatrix!

BÉATRIX.

Je vous croyais mort, monsieur Crispin. Depuis près de deux années que vous avez quitté le service de notre maison, on n'a pas eu le bonheur de vous voir.

CRISPIN.

C'est ce que tu dois me pardonner, mon enfant, car je sers à présent un maître qui a besoin de tous mes momens.

BÉATRIX.

Et à qui es-tu donc ?

CRISPIN.

J'ai l'honneur d'être, depuis dix-huit mois, au vaillantissime capitaine don Lope de Castro. La glorieuse condition !

BÉATRIX.

Au capitaine don Lope !

CRISPIN.

Oui, à celui qu'on appelle par excellence dans Madrid l'arbitre des différends, et le juge en dernier ressort de toutes les querelles.

BÉATRIX.

J'en suis ravie, mon cher Crispin. Te voilà rentré dans la famille.

CRISPIN.

Comment cela ?

BÉATRIX.

Tu ne sais donc pas que ton maître va devenir l'époux de Léonor de Guzman, ma maîtresse ?

CRISPIN.

Ma foi, non ; cela serait-il possible ?

BÉATRIX.

Il en fit hier au soir la demande à don Alonse.

CRISPIN.

Voilà ce que je ne me serais jamais imaginé. Comment diable l'amour a-t-il pu se fourrer dans le cœur de cet homme-là ?

BÉATRIX.

C'est que l'amour se fourre partout, mon ami.

CRISPIN.

Je ne m'étonne plus vraiment si mon maître m'envoie dire à don Alonse qu'il va venir le voir tout à l'heure, et s'ils se font tant d'amitiés tous deux depuis trois jours.

BÉATRIX.

Au reste, je crois le capitaine un parti fort honorable pour Léonor.

CRISPIN.

Très-honorable. Comment! c'est un oracle, en fait de procédés. On vient le consulter de tous les pays du monde.

BÉATRIX.

Je l'ai ouï dire.

CRISPIN.

Il a composé un livre où l'on trouve des règles de point d'honneur, mais des règles toutes nouvelles. On y voit toutes les espèces d'offenses et de réparations possibles et impossibles.

BÉATRIX, *riant*.

Cet ouvrage sera d'une grande utilité. Mais, dis-moi un peu, est-il vrai que ton maître court toute la ville pour s'informer des différends qui sont survenus, afin de les terminer suivant ses règles?

CRISPIN.

Assurément. Il a même des espions pour en être mieux instruit; et ces espions, pour son ar-

gent, lui rendent compte tant des injures qui se font, que de celles qui se doivent faire.

BÉATRIX.

Quel original! Et t'accommodes-tu bien de ses manières?

CRISPIN.

A merveille. Je le prends même pour modèle.

BÉATRIX.

Oh! oh!

CRISPIN.

Et nous vivons ensemble comme deux frères bien unis.

BÉATRIX.

Je t'en félicite.

CRISPIN.

Je veux te dire un trait qui t'en convaincra. Tu sauras que la guerre est sa passion dominante, et qu'il n'a pas de plus grand plaisir que de parler de ses campagnes. Dès que vous touchez devant lui cette corde-là, il vous enfile un détail d'expéditions militaires à épuiser la patience humaine. Mais comme il connaît son défaut, il m'a chargé de le tirer discrètement par le bout de la manche quand je m'apercevrais qu'il va s'égarer. Je n'y manque pas, et il se dépêche aussitôt de finir, comme un organiste qui entend sa sonnette: drelin, drelin.

BÉATRIX.

Cela est admirable... Mais n'est-ce pas lui que je vois là-bas avec un autre cavalier?

CRISPIN.

C'est lui-même.

BÉATRIX.

Jusqu'au revoir, Crispin.

CRISPIN.

Sans adieu, ma reine.

(Béatrix rentre par la petite porte du jardin.)

SCÈNE IV.

LE CAPITAINE, CRISPIN.

(On voit au fond du théâtre le capitaine qui se sépare d'un cavalier, et qui s'avance en rêvant vers Crispin.)

CRISPIN.

Il est dans une profonde rêverie.

LE CAPITAINE.

Je veux entrer dans tous les différends, et connaître de tous les démêlés publics et particuliers qui naîtront dans la ville.

CRISPIN.

Et moi de toutes les querelles des faubourgs.

LE CAPITAINE.

Quoique les Espagnols se piquent d'être délicats sur les affaires d'honneur, je ne trouve pas qu'ils y fassent encore assez d'attention.

CRISPIN.

Non, ils ne savent pas comme nous s'offenser d'une chose qui n'offense point.

LE CAPITAINE.

Il y a des injures réelles qui leur paraissent des minuties.

CRISPIN.

Oui, des bagatelles.

LE CAPITAINE.

Et cependant, Crispin, dans ces matières-là, on doit examiner tout sérieusement.

CRISPIN.

Être toujours sur le qui-vive.

LE CAPITAINE.

Enfin, il faut regarder ces sortes d'objets avec un microscope.

CRISPIN.

Avec un microscope! c'est bien dit. Oh! que votre livre va corriger d'abus!

LE CAPITAINE.

Il ne tiendra pas à moi, du moins, que les maximes du point d'honneur ne soient rigoureusement observées.

CRISPIN.

Vous avez déjà mis les choses sur un bon pied. Sans vous, on ne verrait pas tant de querelles qu'on en voit.

LE CAPITAINE.

Hé bien! t'es-tu acquitté de ta commission? As-tu été chez don Alonse?

CRISPIN.

Pas encore ; mais, tenez, le voilà qui sort de chez lui par la petite porte de son jardin.

LE CAPITAINE.

Cela est heureux.

SCÈNE V.

LE CAPITAINE, CRISPIN, DON ALONSE.

D. ALONSE.

Vous me prévenez, seigneur don Lope. J'allais chez vous pour vous faire une prière.

LE CAPITAINE.

Une prière! Ah! commandez, don Alonse. Près d'être votre beau-frère, que puis-je vous refuser? Ce que je ne ferai pas pour vous, je ne le ferais pas même pour un certain don Carlos, qui m'a sauvé la vie en Flandre, dans la dernière bataille qui s'y est donnée.

D. ALONSE.

Quoi! vous étiez à cette bataille? Je vous croyais alors en Italie.

LE CAPITAINE.

Si j'y étais! je me trouvais dans les premiers corps qui chargèrent l'ennemi. Nos troupes y

firent toutes les merveilles qu'on devait attendre de la valeur espagnole.

CRISPIN, *à part.*

Il va se lâcher.

LE CAPITAINE.

L'armée des ennemis était campée sur deux lignes, et couverte d'un petit ruisseau.

CRISPIN, *à part.*

Nous y voilà. Préparons-nous à faire notre office.

LE CAPITAINE.

Nous le passâmes fièrement, malgré le feu continuel que....

CRISPIN, *le tirant par la manche.*

Drelin, drelin.

LE CAPITAINE.

Enfin, c'est dans cette occasion que mon ami don Carlos me sauva la vie en prévenant un Hollandais qui avait le bras levé sur moi. Revenons à votre affaire. De quoi s'agit-il?

D. ALONSE.

Estelle, votre nièce, me désespère. La cruelle m'ôte tous les moyens de lui parler; mais il en est un qui dépend de vous.

LE CAPITAINE.

Quel est-il?

D. ALONSE.

Comme elle est à présent logée dans votre maison, souffrez que je m'introduise ce soir dans son appartement.

LE CAPITAINE, *indigné.*

O ciel ! Don Alonse, pouvez-vous me faire une pareille proposition ?

CRISPIN, *à part.*

Il ne s'adresse pas mal.

LE CAPITAINE.

Vous voulez que je favorise un tel dessein ? Vous exigez de mon amitié une si lâche complaisance ?

CRISPIN, *à don Alonse.*

Pour qui nous prenez-vous ?

D. ALONSE, *au capitaine.*

Ah ! je ne médite rien qui ne doive vous révolter. Je ne veux seulement que lui peindre l'affreux état où sa cruauté me réduit.

CRISPIN, *branlant la tête.*

Votre valet.

D. ALONSE.

Et vous serez avec moi.

LA CAPITAINE, *se radoucissant.*

C'est une autre chose.

CRISPIN.

Bon pour cela.

LE CAPITAINE.

A cette condition, cher ami, je ne puis refuser de vous servir. Venez donc ce soir au logis.

D. ALONSE.

Ce n'est pas tout ; j'ai aussi à vous parler d'une affaire qui touche votre honneur et le mien.

LE CAPITAINE, *prenant feu.*

Expliquez-vous. Ne me déguisez rien. Qu'est-ce?

D. ALONSE.

J'ai appris que depuis quelques jours il rôdait autour de ce jardin un cavalier qui en veut à Léonor.

CRISPIN, *à part.*

Ahi, ahi, ahi!

D. ALONSE.

Et sur le rapport qu'on m'en a fait, j'ai lieu de croire qu'il cherche à la séduire.

LE CAPITAINE.

Grand Dieu! Que m'apprenez-vous?

CRISPIN.

Ventrebleu! Ce n'est point là une de ces minuties qu'il faut regarder avec un microscope.

LE CAPITAINE.

Vengeance, don Alonse, vengeance! Vous êtes frère, et je suis amant; vous savez à quoi ces deux qualités nous engagent. Ne laissons pas davantage vieillir le mal; il deviendrait peut-être incurable.

CRISPIN.

Je ne sais pas même si l'on ne s'avise pas trop tard d'y remédier.

D. ALONSE.

Voici l'heure où le cavalier a coutume de venir au Prado. Nous pouvons lui demander raison.....

LE CAPITAINE.

Lui demander raison, oui, c'est le droit. Comment se nomme-t-il?

D. ALONSE.

Je ne sais.

LE CAPITAINE.

Où demeure-t-il?

D. ALONSE.

Je l'ignore.

LE CAPITAINE.

Cela étant, don Alonse, nous ne pouvons nous venger tout à l'heure.

D. ALONSE.

Pourquoi? Ne suffit-il pas qu'il ait, à mon insu, des desseins sur ma sœur?

LE CAPITAINE.

Non, cela ne suffit pas.

CRISPIN.

Oh! que non! Voilà de mes jeunes gens qui ne demandent qu'à ferrailler!

LE CAPITAINE.

Il faut auparavant que vous sachiez s'il est gentilhomme ou non, s'il est marié ou s'il ne l'est pas.

CRISPIN.

S'il a père et mère, ou s'il est orphelin.

D. ALONSE.

Dans un moment nous apprendrons tout cela de sa propre bouche.

LE CAPITAINE.

Autre erreur. Il pourrait nous cacher la vérité.

D. ALONSE.

Vous êtes trop régulier, don Lope; et mon ressentiment ne me permet pas d'attendre.

LE CAPITAINE.

Contraignez-vous, don Alonse. Je ne souffrirai point que vous blessiez les lois de la bienséance.

CRISPIN.

Périssent mille honneurs de fille, plutôt que de voir choquer nos règles!

LE CAPITAINE.

Croyez-moi, faisons observer et suivre notre homme; et quand nous saurons qui il est, nous irons le trouver chez lui. S'il a des intentions criminelles, nous punirons son audace; et s'il n'a eu que des vues légitimes, nous lui ferons savoir que Léonor m'est promise, et je le sommerai de se désister de ses prétentions.

D. ALONSE.

(*Bas.*) Il faut bien que je me prête à sa délicatesse..... (*Haut.*) J'y consens. Il s'agit donc de charger de cet emploi quelque homme adroit.

LE CAPITAINE.

Crispin nous en rendra bon compte.

CRISPIN, *à part.*

La mauvaise commission!

D. ALONSE.

Laissons-le donc ici en sentinelle, et venez vous reposer chez moi.

(Don Alonse se retire : le capitaine veut le suivre, mais Crispin l'arrête.)

SCÈNE VI.

LE CAPITAINE, CRISPIN.

CRISPIN.

Attendez, seigneur, un mot : il me vient un petit scrupule.

LE CAPITAINE.

Sur quoi ?

CRISPIN.

Sur la commission que vous me donnez. J'y trouve quelque chose qui ne s'accorde pas, ce me semble, avec le galant homme.

LE CAPITAINE.

Quoi ?

CRISPIN.

En épiant ce cavalier, si, par malheur, j'en apprenais plus que nous n'en voulons savoir, j'exposerais Léonor à la fureur de son frère, et je romprais en même temps votre mariage avec elle. A votre avis, n'y a-t-il pas là-dedans..... un je ne sais quoi, qui..... n'est pas bien.

LE CAPITAINE.

Au contraire, Crispin, rien n'est plus louable; car, supposé que Léonor, à l'insu de son frère, fût disposée à écouter le galant, ce qui ne peut être, tu rendrais un grand service à don Alonse, à moi, et à Léonor même, en nous avertissant.

CRISPIN.

Je puis donc, sans répugnance, me mêler de cette affaire-là.

LE CAPITAINE.

Hé, oui.

CRISPIN.

Bon. Je respire. Je deviens, à votre école, diablement chatouilleux sur le point d'honneur.

LE CAPITAINE.

Cela me fait plaisir, si tu continues je ferai quelque chose de toi.

(Don Lope entre dans le jardin.)

SCÈNE VII.

CRISPIN, *seul.*

Çà, faisons semblant de nous promener. Observons bien tous les cavaliers qui viendront ici, et principalement ceux qui me paraîtront des dénicheurs de merles..... Oh! oh! j'en vois déjà deux qui s'approchent de ce jardin.

SCÈNE VIII.

CRISPIN, DON LUIS, CLARIN.

D. LUIS, *bas, à Clarin.*

Arrêtons, Clarin, laissons passer cet homme-là.

CLARIN, *bas, à don Luis.*

Comme il nous regarde!

D. LUIS, *bas.*

Il m'est suspect.

CRISPIN, *à part.*

Ils m'examinent. C'est assurément le gaillard que j'ai ordre d'observer.

CLARIN, *bas.*

Il a toute l'encolure d'un espion.

D. LUIS, *bas.*

Allons à lui. Il faut savoir ce qu'il a dans l'âme.

CRISPIN, *à part.*

Ils viennent à moi.

CLARIN, *à Crispin.*

Ecoutez, l'ami. Que faites-vous là?

CRISPIN.

Je prends le frais, je me promène, je fais provision de santé.

D. LUIS, *à Crispin.*

A d'autres : tu m'as l'air d'être ici pour faire quelque mauvais coup.

CRISPIN.

J'y suis plutôt pour empêcher qu'on n'en fasse.

CLARIN, *prenant Crispin au collet.*

Camarade, il faut parler net.

CRISPIN.

Parler net ? Parbleu ! il me semble que je parle assez net.

CLARIN, *le menaçant.*

Par la mort !....

D. LUIS.

Doucement, Clarin, ne lui fais aucune violence. Il va nous avouer franchement la chose.

CRISPIN, *à don Luis.*

Quelle chose. Je n'ai rien à vous avouer.

CLARIN.

Tu ne veux donc pas jaser ? (*Frappant Crispin.*) Tiens, voilà le prix de ta discrétion.

CRISPIN, *criant.*

Haï ! haï ! haï !

D. LUIS, *à Crispin.*

Pendard, je vois à ta physionomie qu'on t'a mis ici pour observer si quelqu'un en veut à certaine dame qui demeure dans ce jardin.

CRISPIN.

Vous voyez cela à ma physionomie ?

D. LUIS.

Clairement.

CRISPIN.

Et moi je vois à la vôtre que vous ne venez au Prado que pour parler à certaine dame. Il y a bien des physionomies parlantes, comme vous voyez.

D. LUIS.

Tu es donc un espion de don Alonse de Guzman ?

CRISPIN.

Je ne dis pas cela.

D. LUIS.

Si je savais que tu le fusses, je te donnerais cent coups.

CRISPIN.

Sur ce pied-là, je n'ai garde de l'être.

D. LUIS.

Qui que tu sois, prends la peine de te retirer, et ne t'amuse point à nous regarder.

CLARIN.

Si tu ne disparais à nos yeux, dès ce moment, je te couperai les oreilles.

CRISPIN.

Oh ! je vous les abandonne si vous m'y rattrapez. Serviteur. (*A part, s'en allant.*) Je vais

me cacher dans un endroit où ils ne me verront pas, et je les guetterai en dépit d'eux.

SCÈNE IX.

DON LUIS, CLARIN.

CLARIN.

Enfin, nous l'avons écarté. Nous pouvons nous entretenir librement. C'en est donc fait, seigneur don Luis, vous ne pensez plus à Estelle d'Alvarade?

D. LUIS.

Non, Clarin; cesse de m'en parler.

CLARIN.

Je ne vous comprends pas. Après un long séjour en Flandre, vous revenez à Madrid, toujours amoureux d'Estelle. En arrivant, vous passez par cette promenade; vous voyez par hasard Léonor, qui sortait de ce jardin, et sa vue, dans un instant, vous rend infidèle.

D. LUIS.

Ah! Clarin, sommes-nous maîtres de nos cœurs? Laisse-moi m'abandonner à ma nouvelle passion. Tout semble la favoriser. Je suis écouté de la sœur de don Alonse, et je viens de terminer la fâcheuse affaire qui m'obligeait depuis deux ans à vivre loin de Madrid sous le nom de don Carlos.

CLARIN.

Vous pouvez donc maintenant apprendre à Léonor que vous êtes don Luis Pacheco?

D. LUIS.

C'est ce que je prétends lui découvrir aujourd'hui; mais en même temps, je la prierai de garder le secret sur mon retour.

CLARIN.

D'où vient cela, s'il vous plaît?

D. LUIS.

C'est qu'Estelle est nièce du capitaine don Lope de Castro.

CLARIN.

Quoi! de ce grand redresseur de torts, qui se rendait médiateur de toutes les querelles qui arrivaient dans l'armée, et à qui vous avez sauvé la vie dans la dernière bataille?

D. LUIS.

Oui, ce capitaine est oncle d'Estelle.

CLARIN.

Malepeste! vous avez raison. Quoique ce capitaine vous doive la vie, il serait homme à vous chicaner sur l'affront que vous faites à la beauté de sa nièce.

D. LUIS.

Voilà justement ce que je veux éviter. Don Lope est d'un caractère si singulier, que je n'ai pas voulu lui faire la moindre confidence de mes

affaires; il est bon qu'il ignore mon arrivée dans cette ville, jusqu'à ce que je sois sûr d'obtenir Léonor.

CLARIN.

C'est bien dit. Après cela nous le verrons venir.

D. LUIS.

Tais-toi. La suivante de Léonor paraît. Va-t-en, et reviens me rejoindre dans une heure.

(Clarin sort.)

SCÈNE X.

DON LUIS, BÉATRIX.

BÉATRIX, *à part.*

A la fin, le voici.

D. LUIS.

Hé bien! Béatrix, aurai-je bientôt le plaisir de revoir ta maîtresse?

BÉATRIX.

Non, seigneur don Carlos. Je viens même vous dire, de sa part, que vous ne la verrez plus.

D. LUIS.

Qu'entends-je?

BÉATRIX.

Son frère veut qu'elle épouse un de ses amis. Elle ne peut désormais avoir d'entretien avec vous.

D. LUIS.

Quelle affreuse nouvelle! La fortune ne m'a donc flatté d'abord que pour me faire sentir plus vivement sa rigueur! Ma chère Béatrix, je te conjure d'avoir pitié de moi.

BÉATRIX.

Mais, vraiment, je vous plains fort.

D. LUIS.

J'implore ton secours. Engage Léonor à m'accorder un dernier entretien. Je reconnaîtrai bien ce bon office.

BÉATRIX.

Je ne doute pas de votre générosité; je voudrais bien vous rendre ce service; mais il pourrait me coûter cher.

D. LUIS.

Te coûter cher!

BÉATRIX.

En pouvez-vous douter? Je perdrais pour jamais la confiance de ma maîtresse : elle croirait que vous m'avez gagnée par des prières, et que je vous servirais au préjudice de son devoir.

D. LUIS.

Elle ne croira point cela.

BÉATRIX.

D'ailleurs, supposons que Léonor se rende aux instances que je lui ferai de vous parler, don Alonse pourra découvrir tout le mystère : ma

maîtresse en sera quitte pour une réprimande, et Béatrix sera mise à la porte.

D. LUIS.

Ne te mets point ces chimères-là dans l'esprit.

BÉATRIX.

Ne serai-je pas bien avancée? je perdrai tout à coup le fruit de huit longues années de services.

D. LUIS.

Oh! si ce malheur t'arrivait, je suis en état de t'en consoler.

BÉATRIX.

Je suis bien persuadée de votre bon cœur.

D. LUIS.

Je prendrais soin de ta fortune.

BÉATRIX.

Ne m'en dites pas davantage. Vos promesses m'ébranlent. Adieu, je me retire.

D. LUIS, *l'arrêtant.*

Ah! ma chère Béatrix, ne m'abandonne point.

BÉATRIX.

Je veux être sourde à vos prières.

D. LUIS, *lui présentant sa bague.*

Tiens. En attendant mieux, fais-moi le plaisir de recevoir ce diamant.

BÉATRIX.

Vous m'allez faire chasser.

D. LUIS.

Prends-le, je t'en conjure. Attendris ta maîtresse en ma faveur.

BÉATRIX, *prenant le diamant.*

Que vous êtes séduisant, seigneur don Carlos!

D. LUIS.

Préviens mon désespoir.

BÉATRIX.

Je n'y puis plus résister, votre douleur me perce l'âme. Allons, je veux vous servir, quelque chose qu'il en puisse arriver. Vous parlerez encore une fois à Léonor.

D. LUIS.

Tu me rends la vie, par cette promesse.

BÉATRIX.

Mais je m'aperçois qu'en rêvant aux moyens de vous satisfaire, j'ai pris votre bague sans y penser. Comme la rêverie préoccupe!

(Elle fait semblant de vouloir la lui rendre.)

D. LUIS.

Non, je t'en prie, Béatrix, garde-la pour l'amour de moi.

BÉATRIX.

Allez vous-en, de peur de surprise, et revenez ici à l'entrée de la nuit.

(Don Luis sort.)

SCÈNE XI.

BÉATRIX *seule, et considérant le diamant.*

Je n'en doute plus, cet homme-là doit avoir de la naissance. Il a des manières engageantes. Je veux épouser ses intérêts.

(Elle met la bague à son doigt.)

SCÈNE VII.

BÉATRIX, LÉONOR.

BÉATRIX.

Il vient encore de faire retraite.

LÉONOR.

Tu l'as donc renvoyé?

BÉATRIX.

Oui, madame, et notre conversation, je vous assure, a été bien vive.

LÉONOR.

A-t-il paru fort sensible à la nécessité de me perdre?

BÉATRIX.

Cela n'est pas concevable. Il a pris la fortune à partie; il s'est plaint de son étoile dans des termes... Si vous l'eussiez entendu comme moi, il vous aurait fait pitié.

LÉONOR.

Hélas! à quoi lui eût servi ma pitié.

BÉATRIX.

A quoi, madame? Oh! la pitié d'une fille n'est jamais infructueuse. La mienne, par exemple, lui a remis l'esprit.

LÉONOR.

Comment donc cela?

BÉATRIX.

Il s'est plaint, comme je vous l'ai dit; il a soupiré, il a gémi. J'ai été si touchée de sa douleur, que je lui ai donné rendez-vous ici, ce soir. Voyez ce que fait la compassion!

LÉONOR.

En vérité, Béatrix, vous êtes une extravagante de lui avoir donné rendez-vous...

BÉATRIX.

Il l'a bien fallu. Il voulait se tuer, dans le désespoir où il était.

LÉONOR.

Quoi! je vous charge de congédier un homme avec qui je veux rompre tout commerce, et vous osez le flatter encore de quelque espérance!

BÉATRIX.

Eh! non, madame, il n'espère plus rien, et il ne veut plus vous voir que pour vous dire un éternel adieu.

LÉONOR.

Vous ne deviez point l'entendre. En un mot, il fallait exécuter mes ordres à la rigueur.

BÉATRIX.

Je conviens que j'ai tort; mais que voulez-vous? Ce pauvre garçon m'a fendu le cœur.

LÉONOR.

Vous êtes bien compatissante. Oh! pour cela, Béatrix, vous avez fait une bien grande sottise de ne m'en avoir pas débarrassée.

BÉATRIX.

Oh! bien, puisque cela vous fait tant de peine, j'aurai bientôt dégagé ma parole. Don Carlos n'est pas encore si loin qu'on ne puisse le joindre. Je vais courir après lui, et l'envoyer au diable.

(Elle fait quelques pas comme pour aller après don Luis.)

LÉONOR, *l'appelant.*

Béatrix.

BÉATRIX.

Que me voulez-vous?

LÉONOR.

Tu es trop vive, quelquefois. Ne va pas, dans ton emportement, lui parler d'une manière malhonnête.

BÉATRIX.

Vous serez contente.

LÉONOR.

Dans le fond, je n'ai pas sujet de me plaindre

de lui; et c'est assez de lui dire simplement, qu'il ne me convient plus de l'écouter.

BÉATRIX.

Cela suffit.

(Elle fait encore semblant de vouloir courir après don Luis.)

LÉONOR, *la rappelant.*

Attends, Béatrix, attends.

BÉATRIX.

Encore?

LÉONOR.

Recommande-lui bien de ne pas même paraître aux environs de ce jardin. Fais-lui sentir la conséquence.....

BÉATRIX.

Oui; mais pendant que vous donnez de si amples instructions, le cavalier s'éloigne, et je ne pourrai pas le rattraper.

LÉONOR.

Il n'y a qu'à le laisser. Aussi-bien je songe qu'il est plus à propos qu'il vienne au rendez-vous.

BÉATRIX.

Je pense aussi que cela vaudra beaucoup mieux. Je ne suis pas entêtée, moi, de mes opinions.

LÉONOR.

Courir après un homme, serait une démarche qui pourrait être mal expliquée.

BÉATRIX.

Vous avez raison. Il sera moins dangereux que je lui parle tantôt; et je compte bien de réparer ma faute.

LÉONOR.

Tant mieux. Entre nous, je me défie de ta fermeté.

BÉATRIX.

Franchement, je n'en ai pas plus qu'il ne m'en faut.

LÉONOR.

Tu te laisseras encore attendrir.

BÉATRIX.

Écoutez, je n'en voudrais pas jurer.

LÉONOR.

Je crois que je serai obligée de lui parler moi-même.

BÉATRIX.

Je savais bien qu'il faudrait en venir là. Au reste, que risquez-vous, en parlant à don Carlos? Vous ne l'aimez plus.

LÉONOR, *soupirant.*

Ah! Béatrix!

BÉATRIX.

Ah! je vous entends. Vous êtes lasse de trahir votre conscience, n'est-il pas vrai?

LÉONOR.

Que tu es cruelle de me plaisanter !

BÉATRIX.

Que vous êtes méchante, de m'avoir grondée !

(Léonor et Béatrix rentrent dans le jardin.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente encore le Prado, comme au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON ALONSE, LE CAPITAINE.

D. ALONSE.

Vous vous en allez?

LE CAPITAINE.

Je suis obligé de vous quitter pour un moment. Je viens de me souvenir que deux cavaliers doivent se battre demain. Je vais régler le temps, le lieu, et les conditions du combat. Je viendrai vous retrouver après cela.

D. ALONSE.

Vous êtes le maître. Sans adieu.

(Le capitaine sort.)

SCÈNE II.

DON ALONSE, *seul.*

J'ai beau parcourir des yeux cette promenade, je n'y vois pas Crispin... Mais je crois l'apercevoir... Je ne me trompe pas, c'est Crispin qui s'avance. Nous allons savoir s'il a bien fait sa commission.

SCÈNE III.

DON ALONSE, CRISPIN.

CRISPIN, *tout essoufflé.*

Ouf! Laissez-moi prendre haleine.

D. ALONSE.

As-tu vu le cavalier qu'on t'a ordonné d'épier?

CRISPIN.

Comme j'ai l'honneur de vous voir, et son valet aussi.

D. ALONSE.

Que cette nouvelle me cause de joie! Dans quelle rue est-il logé? Comment le nomme-t-on?

CRISPIN, *hésitant.*

C'est ce que je ne puis vous apprendre.

D. ALONSE.

C'est-à-dire, traître, que tu n'as pas voulu le suivre.

CRISPIN.

Pardonnez-moi, c'est lui qui n'a pas voulu que je le suivisse. Il s'est approché de moi avec son valet, pour me dire que si je ne me retirais, ils me donneraient cent coups, et ils m'en ont donné quelques-uns à-compte, pour faire voir qu'ils aiment à tenir leur parole.

D. ALONSE.

Le butor ! Il s'y sera pris maladroitement.

CRISPIN.

Non, monsieur, je vous le proteste.

D. ALONSE.

Tais-toi, maraud. Tu mériterais que dans ma juste colère.....

CRISPIN.

Ne me frappez pas; je ne suis plus votre valet. Vous ne pouvez vous défaire de vos vieilles habitudes.

D. ALONSE.

Je rentre. Je ne pourrais m'empêcher de t'assommer.

SCÈNE IV.

CRISPIN, *seul.*

Je suis un heureux commissionnaire. J'ai pensé être étrillé de deux côtés.

SCENE V.

CRISPIN, BÉATRIX.

BÉATRIX.

St, st, Crispin.

CRISPIN.

Que vous plaît-il, ma princesse ?

BÉATRIX.

Te faire une petite question. Es-tu franc? es-tu sincère?

CRISPIN.

Comme un Italien.

BÉATRIX.

Don Alonse te parlait tout à l'heure avec action. Ma maîtresse et moi n'étions-nous pas intéressées dans votre entretien?

CRISPIN.

Je n'ai rien de caché pour ma chère Béatrix. D'ailleurs, don Alonse a des manières qui ne m'engagent point à être discret. Oui, ma mignonne, il a appris de vos nouvelles. Prenez vos mesures là-dessus.

BÉATRIX.

Quoi! il aurait découvert?.....

CRISPIN.

Il sait tout, vous dis-je...... Mais qui est ce garçon qui vient à nous?

SCÈNE VI.

CRISPIN, BÉATRIX, CLARIN.

CLARIN, *à part.*

Mon maître n'est plus ici. Que peut-il être devenu?

BÉATRIX, *à part.*

C'est le valet de don Carlos, apparemment.

CRISPIN, *à part.*

C'est un de mes drôles de tantôt.

CLARIN, *à part.*

C'est notre espion. Il est là, ma foi, avec une fille fort jolie.

(Il salue Crispin et Béatrix.)

CRISPIN, *à part.*

Il me salue humblement. Est-ce qu'il me craindrait?

CLARIN, *à part.*

Approchons-nous d'eux.

CRISPIN.

Il n'a peut-être fait le brave, que parce qu'il était soutenu de son maître. Approfondissons un peu cela.

CLARIN, *haut, abordant Crispin.*

Monsieur!....

CRISPIN, *fièrement.*

Monsieur..... (*à part.*) Je le crois poltron; il faut que je l'insulte.

CLARIN.

J'envie votre bonheur; car, selon toutes les apparences, cette charmante personne est de vos amies.

CRISPIN, *d'un ton brusque.*

Qu'en voulez-vous dire?

CLARIN.

Rien. Je vous en fais mon compliment. Elle s'est rendue sans doute au mérite brillant qu'on voit briller en vous.

CRISPIN.

Ce ne sont pas vos affaires.

CLARIN.

J'en demeure d'accord. Mais.....

CRISPIN.

Mais, mais, vous n'êtes qu'un sot.

CLARIN.

Vous recevez bien mal les politesses qu'on vous fait.

CRISPIN.

Je veux les recevoir mal, moi. Ton maître n'est pas ici pour te défendre, fanfaron, il faut que je te repasse en taille-douce.

BÉATRIX, *le retenant.*

Que veux-tu faire, Crispin?

CRISPIN.

Je veux lui couper le visage.

BÉATRIX.

Arrête-toi donc.

CLARIN.

Ne le retenez pas, la belle; il n'est pas si méchant que vous le pensez.

CRISPIN, *s'agitant.*

Têtebleu! ventrebleu!

BÉATRIX.

Quel emportement !

CLARIN.

Lâchez la bride à sa fureur.

CRISPIN.

Je ne serai pas content que je ne l'aie enterré.

BÉATRIX, *le lâchant.*

Oh ! bien, suis donc ton impétuosité, puisqu'on ne peut t'arrêter.

CRISPIN.

Ho ! ho ! ce n'est point à moi qu'on passe la plume par le bec.

CLARIN.

On ne vous retient plus.

CRISPIN.

Il ne faut pas trop m'échauffer la bile, tudieu !

CLARIN.

Sais-tu bien que tes menaces ne m'épouvantent point, maraud ?

CRISPIN.

Moi, maraud ! un élève du capitaine don Lope de Castro ?

CLARIN.

Coquin !

CRISPIN.

Coquin ! un nourrisson du point d'honneur !

CLARIN.

Bélître !

CRISPIN.

Bélître, vous vous perdez, au moins.

CLARIN.

Misérable !

CRISPIN.

Vous vous coupez la gorge.

CLARIN.

Gueux !

CRISPIN.

Vous êtes mort.

CLARIN.

Oh ! c'en est trop. Tiens, fat. La patience m'échappe.

(Il lui donne un soufflet.)

CRISPIN, *portant la main à sa joue.*

Vous appelez cela de la patience qui s'échappe ?

CLARIN.

Tu l'appelleras comme il te plaira. Mais une autre fois réponds plus poliment aux personnes qui te feront l'honneur de te parler.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

BÉATRIX, CRISPIN.

BÉATRIX, *riant.*

Voilà un maroufle bien brutal ! Traiter de la sorte un bon enfant comme toi.

CRISPIN.

Mais, Béatrix, je suis en peine de savoir une chose. Quand il m'a frappé, avait-il la main ouverte ou fermée ?

BÉATRIX.

Hé ! pourquoi voudrais-tu savoir cela ?

CRISPIN.

Pourquoi, morbleu ! Si c'est un soufflet, c'est un affront fait à mon honneur.

BÉATRIX.

Et si c'est un coup de poing, ce n'est donc rien ?

CRISPIN.

Non. Un coup de poing, un coup de pied au cul, se donnent sans conséquence ; mais un soufflet !

BÉATRIX.

Diantre, un soufflet ! on n'y saurait donner une bonne explication, n'est-ce pas ?

CRISPIN.

Dis-moi donc, Béatrix, si c'est un soufflet que j'ai reçu ?

BÉATRIX.

Tu dois mieux le savoir que moi.

CRISPIN.

J'étais distrait dans le moment.

BÉATRIX.

Moi, j'étais fort attentive, et je puis t'assurer que c'est un soufflet avec toutes ses circonstances.

CRISPIN.

Cela étant, je suis bien aise de m'être possédé dans l'action; la vengeance en sera plus éclatante.

BÉATRIX.

Je n'en doute nullement.

CRISPIN.

Peu s'en est fallu que je n'aïe cédé au premier mouvement, et violé nos règles; car je suis trop chaud et trop bouillant.

BÉATRIX.

Il y a paru.

CRISPIN.

S'il eût réitéré, il y aurait eu du sang répandu.

BÉATRIX.

Oui, car il t'aurait cassé le nez.

CRISPIN.

Je vais de ce pas chercher mon maître, et le consulter. Cette affaire-là aura de grandes suites.

BÉATRIX.

Tu m'as l'air de la mener loin.

CRISPIN.

Je ne voudrais pas être dans la peau de mon ennemi.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

BÉATRIX, *seule, riant.*

Le vaillant champion ! Il a bien profité des leçons de son maître.

SCÈNE IX.

LÉONOR, BÉATRIX.

LÉONOR.

Que faisais-tu donc là avec Crispin ?

BÉATRIX.

Il vient de m'apprendre une agréable nouvelle.

LÉONOR.

Quoi ?

BÉATRIX.

Il m'a dit que le seigneur don Alonse est informé de votre intrigue avec don Carlos.

LÉONOR.

Est-il possible? Sur ce pied-là je ne m'exposerai point à parler ce soir à ce cavalier.

BÉATRIX.

Hé! d'où vient?

LÉONOR.

Mon frère pourrait nous surprendre.

BÉATRIX.

Il ne vous surprendra pas dans une maison d'amie.

LÉONOR.

Tu as raison. Mais à qui nous adresser?

BÉATRIX, *riant.*

Attendez..... Je l'ai trouvé. Adressons-nous à Estelle d'Alvarade. C'est la personne qu'il nous faut.

LÉONOR.

A Estelle! Tu n'y penses pas, Béatrix. Estelle est nièce du capitaine don Lope, à qui je suis destinée; elle loge même chez lui depuis quelques jours.

BÉATRIX.

Qu'importe. Deux bonnes amies n'y regardent pas de si près quand il s'agit de se prêter la main. De plus, elle ne sera pas fâchée que son oncle meure dans le célibat.

LÉONOR.

Va donc chez elle pour la prier, de ma part,

de trouver bon que je reçoive ce soir dans son appartement don Carlos.

BÉATRIX.

J'y vais tout à l'heure..... Mais, quel bonheur! La voici elle-même.

SCÈNE X.

LÉONOR, BÉATRIX, ESTELLE, JACINTE.

ESTELLE.

Je vous ai reconnue de loin, ma chère Léonor; et j'ai quitté des dames avec qui je me promenais pour venir vous embrasser..... (*Elles s'embrassent.*) Hé bien! mes enfans, quelles nouvelles?

BÉATRIX.

Vous venez fort à propos, madame, pour nous tirer d'un embarras....

ESTELLE, *à Léonor.*

Ouvrez-moi votre cœur. Depuis un an que nous nous voyons, mon amitié doit vous être connue. Dans quel embarras êtes-vous?

LÉONOR.

Je voudrais avoir un entretien avec un cavalier nommé don Carlos, qui me rend des soins

depuis quelques jours; mais on nous observe, et je ne sais où je pourrai le voir.

ESTELLE.

Vous n'osez l'introduire chez vous?

LÉONOR.

Vous ne me le conseilleriez pas.

ESTELLE.

J'aime mieux vous prêter mon appartement, que vous donner un si mauvais conseil.

BÉATRIX.

Nous vous prenons au mot.

ESTELLE.

Hélas! que ne puis-je voir aussi mon cher don Luis Pacheco, dont l'absence me met au désespoir! Il y a deux ans qu'une affaire d'honneur le tient éloigné de Madrid. Je ne reçois point de ses nouvelles, et j'attends en vain son retour.

LÉONOR.

Mon frère ne vous verra-t-il jamais sensible à sa passion?

ESTELLE.

J'y aurais peut-être répondu, si le souvenir de don Luis ne la traversait point.

BÉATRIX.

Sans don Carlos, nous aimerions peut-être aussi le seigneur don Lope.

ESTELLE, *embrassant Léonor.*

Adieu, Léonor, je vais rejoindre ma compa-

gnie. Jacinte aura soin de vous introduire ce soir chez moi par une porte secrète.

(Léonor et Béatrix rentrent.)

SCÈNE XI.

ESTELLE, JACINTE.

JACINTE.

Voilà Léonor bien contente.

ESTELLE.

Je suis ravi de pouvoir lui faire plaisir. C'est le meilleur caractère de fille que je connaisse.

SCÈNE XII.

ESTELLE, JACINTE, CLARIN.

CLARIN.

Où diable est donc mon maître? Je ne le vois point à cette promenade.

ESTELLE, *à Jacinte, en regardant Clarin.*

Les traits de cet homme-là ne me sont pas inconnus.

CLARIN, *à part.*

Voici une dame qui me lorgne. Mon air la frappe, à ce qu'il me semble.

JACINTE, *bas, à Estelle.*

Comme il vous considère, madame; on dirait qu'il vous connaît.

ESTELLE.

Eh! c'est Clarin. C'est le valet de don Luis.

CLARIN, *à part, et voulant fuir.*

Ventrebleu! c'est Estelle d'Alvarade. La maudite rencontre!

ESTELLE.

C'est toi, Clarin? Approche, mon enfant; est-ce que tu ne me remets pas?

CLARIN.

(*Bas.*) Que trop. (*Haut.*) Pardonnez-moi.

ESTELLE.

Don Luis est donc à Madrid? Quelle joie! Pourquoi ne l'ai-je pas encore vu?

CLARIN, *d'un air embarrassé.*

Madame... (*A part.*) Que lui dirai-je?

ESTELLE.

Parle, Clarin, réponds-moi. Satisfais ma curiosité.

CLARIN, *pleurant.*

Don Luis n'est point à Madrid, madame..... Hui, hui, hui, hui, hui!

ESTELLE.

Tu pleures, mon ami! Quel malheur m'annoncent tes larmes?

CLARIN, *redoublant ses pleurs.*

Hin, hin, hin, hin, hin!

ESTELLE.

Explique-toi donc. Tu jettes dans mon cœur un effroi mortel.

CLARIN.

Il ne faut plus songer au seigneur don Luis.

ESTELLE.

Que dis-tu? Que lui serait-il arrivé?

CLARIN.

Hélas!

JACINTE.

Serait-il mort?

CLARIN.

Pis que cela; il est...

ESTELLE.

Achève.

CLARIN.

Marié.

ESTELLE.

Juste ciel!

JACINTE.

Marié!

CLARIN.

Oui, il s'est marié à Bruxelles. Il a épousé la veuve d'un officier flamand.

ESTELLE.

Le perfide!

JACINTE.

Le traître!

ESTELLE.

Il a pu trahir ses sermens!

(Elle tombe dans une profonde rêverie.)

CLARIN.

C'est ce que je lui reprochai la veille de ses noces : Seigneur don Luis, lui dis-je la larme à l'œil, songez-vous bien à ce que vous allez faire? Voulez-vous causer la mort à madame Estelle, à qui vous avez donné votre foi, et qui vous aime si tendrement?

JACINTE.

Et que répondit-il à cela?

CLARIN.

Ce qu'il répondit (*grossissant sa voix*) : Monsieur Clarin, mêlez-vous de vos affaires. Estelle vous a-t-elle payé pour entrer si chaudement dans ses intérêts.

JACINTE.

Le petit scélérat!

CLARIN.

Le lendemain de son mariage, je lui dis d'un air fier et méprisant : Fi, seigneur! cela est indigne. Je vous demande mon congé. Je ne veux plus servir un homme sans honneur, sans probité. Là-dessus je le quitte. Je sors de Bruxelles et je reviens à Madrid, le cœur gonflé de soupirs et maudissant la veuve de l'officier flamand.

ESTELLE.

Clarin c'est assez.

CLARIN.

(*Bas.*) Si cela pouvait la détacher de mon maître! (*Haut.*) Adieu, madame.

ESTELLE, *fouillant dans sa poche.*

Attends, mon enfant : il n'est pas juste que la douleur me fasse oublier ce que je te dois pour avoir pris mon parti.

CLARIN.

Vos manières me pénètrent. Je sens renouveler toute l'affliction que j'avais à Bruxelles.

ESTELLE.

Je suis cause que tu as quitté l'infidèle don Luis. Tiens, voilà pour te dédommager de ce que je t'ai fait perdre.

(Elle lui donne de l'argent.)

CLARIN, *recommençant à pleurer.*

Ah! ah! ah! je ne puis digérer la trahison de don Luis. Je vais chercher quelque retraite pour y pleurer tant que cela durera.

SCÈNE XIII.

ESTELLE, JACINTE.

ESTELLE.

Voilà, Jacinte, ce don Luis, dont je t'entretenais si souvent.

JACINTE.

J'étranglerais un homme comme cela.

ESTELLE.

Je me laissais consumer d'ennui, pendant que le volage... Mais c'en est fait, la douleur fait place à la colère, et je ne respire plus que vengeance.

JACINTE.

Votre ressentiment est juste; mais remettez-vous. J'aperçois le seigneur don Lope votre oncle. Il vient ici. Dissimulez.

ESTELLE.

Non, non, je ne puis me contraindre. D'ailleurs, pourquoi lui ferais-je un mystère de l'outrage que j'ai reçu ? Il doit le sentir comme moi-même.....

SCÈNE XIV.

ESTELLE, JACINTE, LE CAPITAINE, CRISPIN.

ESTELLE, *au capitaine.*

Ah! seigneur, je suis trahie! Un amant parjure met sur mon front une honte éternelle.

CRISPIN, *à part.*

Aurait-elle reçu un soufflet?

LE CAPITAINE.

Expliquez-vous, ma nièce : quel affront vous a-t-on fait?

ESTELLE.

Un cavalier, depuis trois ans, a reçu ma foi, et je viens d'apprendre que le traître s'est marié à Bruxelles.

LE CAPITAINE.

Certes, le trait est noir.

CRISPIN.

Fi ! voilà un procédé bien français.

ESTELLE.

Sa trahison ne demeurera pas impunie. Quand parmi les hommes je ne trouverais point de vengeur, le perfide ne saurait m'échapper. Conduite par ma fureur, j'irai le chercher à Bruxelles, et moi-même je lui percerai le cœur.

CRISPIN.

Quelle fille ! Elle chasse de race, ma foi.

LE CAPITAINE.

Calmez vos transports. Estelle, votre injure me touche autant que vous. Dites-moi seulement le nom du cavalier.

ESTELLE.

Il se nomme don Luis Pacheco.

LE CAPITAINE.

Cela suffit. Je me charge de vous venger.

ESTELLE.

Vous irez en Flandre ?

CRISPIN.

Il irait au Japon, madame, pour moins que cela.

LE CAPITAINE.

Je partirai sitôt que j'aurai fini une affaire qui demande ici ma présence. Allez, ayez l'esprit en repos là-dessus.

(Estelle et Jacinte sortent.)

CRISPIN, *à part.*

Puisque mon maître est si prompt à se charger des vengeances d'autrui, il faut que je remette la mienne entre ses mains.

SCÈNE XV.

CRISPIN, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Je vais rentrer chez don Alonse, et lui annoncer une nouvelle si favorable à son amour. Toi, Crispin, va m'attendre au logis.

CRISPIN.

J'y vais... Mais, seigneur capitaine, un petit mot, s'il vous plaît.

LE CAPITAINE.

Que me veux-tu ?

CRISPIN.

Je veux vous instruire d'un différend qui offre une belle matière à vos décisions.

LE CAPITAINE.

Ho! ho! quel différend peut-il être arrivé qui ne soit pas encore venu à ma connaissance?

CRISPIN.

Dans ce même endroit où nous voici, j'ai reçu un soufflet qui m'a fait voir vingt chandelles.

LE CAPITAINE.

Qui? Toi, Crispin?

CRISPIN.

Oui, moi, votre élève dans la science des procédés.

LE CAPITAINE.

Voilà une action bien hardie!

CRISPIN.

Je l'ai trouvée si téméraire, si insolente, que je n'ai presque pas senti le coup.

LE CAPITAINE.

Cet affront me regarde.

CRISPIN.

Assurément, on ne saurait faire du mal aux pieds que la tête ne s'en ressente.

LE CAPITAINE.

Donner un soufflet à mon domestique, c'est m'offenser directement.

CRISPIN.

Directement, oui, directement. Ho! ho! mon-

sieur l'olibrius, vous n'avez qu'à vous bien tenir; mon affaire est en bonne main.

LE CAPITAINE.

J'en dois tirer raison.

CRISPIN.

Sans doute. C'est à cause de cela, que je n'ai pas voulu me venger moi-même.

LE CAPITAINE.

J'approuve la retenue.

CRISPIN, *à part.*

Je suis hors d'intrigue.

LE CAPITAINE.

Qui est l'offenseur? Est-il noble?

CRISPIN.

Hé! non, non. Allez, ne craignez rien : ce n'est qu'un valet.

LE CAPITAINE.

Oh! si l'offenseur n'est pas noble, l'honneur ne me permet pas de mettre l'épée à la main contre lui. Mais ce qui m'est défendu, à moi, t'est permis, à toi, comme tu peux le voir dans mon chapitre des *soufflets roturiers*.

CRISPIN.

Ho! bien! puisque vous ne pouvez me venger, il n'y a qu'à laisser cela là. Je m'en vengerai par le mépris. Aussi bien, c'est la vengeance des belles âmes.

LE CAPITAINE, *le regardant de travers.*

Que dis-tu?

CRISPIN.

Un soufflet, au bout du compte, n'est pas la mort d'un homme.

LE CAPITAINE.

Comment, faquin! est-ce là le langage d'un homme nourri chez moi?

CRISPIN.

C'est le langage d'un homme sensé.

LE CAPITAINE.

Écoute. Je n'ai qu'un mot à te dire. Songe à te montrer digne valet de don Lope, ou bien prépare-toi à mourir sous le bâton.

CRISPIN.

L'alternative est consolante.

LE CAPITAINE.

Opte tout à l'heure. Détermine-toi.

CRISPIN.

C'en est fait, je prends mon parti. Vos paroles m'inspirent une fureur martiale. Je vais, comme un lion, chercher mon ennemi.

LE CAPITAINE.

Ah! j'aime à t'entendre parler de la sorte.

CRISPIN.

Je cours, je vole.... Mais, attendez: une réflexion m'arrête tout court.

LE CAPITAINE.

Hé ! quelle ?

CRISPIN.

Je songe que j'ai reçu le soufflet en rendant service à don Alonse. C'est le valet de l'amant de sa sœur qui me l'a donné.

LE CAPITAINE.

Tu ne m'avais pas dit cette circonstance.

CRISPIN.

Non, vraiment, je n'y ai pas pensé.

LE CAPITAINE.

Don Alonse a part à l'offense.

CRISPIN.

N'est-il pas vrai ? Il doit joindre cela aux autres sujets qu'il a de se plaindre du cavalier, et venger le tout ensemble ! Ainsi la chose ne me regarde plus.

LE CAPITAINE.

Elle te regarde toujours, mon ami. Don Alonse, étant gentilhomme, ne peut pas tirer raison de cette offense. Tu dois te venger, tant par rapport à toi, que par rapport à lui, et même aussi par rapport à moi.

CRISPIN.

Il y a bien des rapports dans cette affaire-là.

LE CAPITAINE.

Va, mon enfant, va rétablir ton honneur.

CRISPIN.

C'est-à-dire, Crispin, va te faire tuer.

LE CAPITAINE.

Ne remets point le pied dans ma maison que tu n'aies réparé l'outrage que tu as reçu. Il ne me convient pas d'avoir un domestique déshonoré.

(Le capitaine rentre chez don Alonse.)

SCÈNE XVI.

CRISPIN, *seul.*

J'avais bien affaire aussi d'aller parler de ce maudit soufflet. Mais le vin est tiré, il faut le boire. Allons, Crispin, anime-toi. Après tout, ton ennemi n'a peut-être pas plus de cœur qu'un autre. Quand il verra une épée nue, il aura autant de peur que toi. Pourquoi non ? Faisons-en l'épreuve. Çà, représentons-nous que je le rencontre. Parlons-lui d'un ton de grenadier : Ah ! te voilà, pendard, te voilà.... (*Il change de ton.*) Je vous demande pardon, monsieur Crispin. J'étais ivre quand je vous ai souffleté. (*D'un ton rude.*) Tu étais ivre, maraud ; ah ! ah ! voici de mes gens qui ne sont braves que lorsqu'ils ont bu ! Mets l'épée à la main, gueux, et défends-toi.... (*Il allonge des estocades.*) Tic, tac..... Sa lame est bonne, et il se défend bien ;

mais j'en viendrai à bout. Pare-moi celle-ci : une, deux, trois, paf! Tiens, misérable! va te faire panser..... (*D'un ton pleureur.*) Ah! vous m'avez crevé un œil.... (*D'un ton rude.*) Bon, tant mieux, méchant borgne, je veux t'arracher l'autre. Il faut mourir.... (*Apercevant Clarin.*) Ahi! Ahi! Ahi!

SCÈNE XVII.

CRISPIN, CLARIN.

CLARIN, *lui mettant la main sur l'épaule.*

Qui doit mourir?

CRISPIN, *à part.*

Ouf! je ne le croyais pas si près de moi!

CLARIN.

Je vous trouve l'épée à la main!

CRISPIN.

Je viens de bourrer un certain quidam qui m'avait insulté.

CLARIN.

J'en suis ravi. J'aime les braves gens, et je suis prêt à vous faire raison du soufflet que j'ai pris la liberté de vous appliquer sur...

CRISPIN.

Il s'est battu avec beaucoup de valeur. Il faut rendre justice à ses ennemis.

CLARIN.

Cela est généreux. Hâtons-nous, je vous prie, tandis que nous sommes seuls.

CRISPIN.

Je suis encore tout essoufflé de mon dernier combat; laissez-moi respirer.

CLARIN.

Dépêchons-nous donc?

CRISPIN.

Quoi! (*Déclamant.*)

Sortir d'une bataille, et combattre à l'instant.

Me prenez-vous pour un Cid?

CLARIN.

Non, ma foi non. Je vois bien que vous n'êtes rien moins qu'un Cid. Le ciel vous a donné bien peu de courage.

CRISPIN.

Vous devez l'en remercier.

CLARIN, *lui donnant des soufflets.*

Vous méritez d'être souffleté.

CRISPIN.

D'accord.

CLARIN, *lui donnant des nazardes.*

Nazardé.

CRISPIN.

Soit.

CLARIN, *lui donnant des croquignolles.*

Croquignollé.

CRISPIN.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLARIN.

Puisque vous ne voulez pas vous battre, vous trouverez bon que je vous donne des coups de bâton. Vous savez que c'est la règle.

CRISPIN.

Oui. Vous avez donc lu cela dans notre livre?

CLARIN.

Mot pour mot.

CRISPIN.

Il en faut passer par-là, car je suis rigide observateur de nos règles... (*Tendant la main à Clarin.*) Allons, monsieur, suivez-les.

CLARIN, *après lui avoir donné des coups de bâton.*

C'est ainsi que je les donne.

CRISPIN.

C'est ainsi que je les reçois.

CLARIN.

Je vous ferai tâter de mon épée, si vous n'êtes pas content de cela.

CRISPIN.

Oh! je ne suis pas si difficile à contenter.

CLARIN, *s'en allant.*

Adieu, frère.

CRISPIN, *le saluant profondément.*

Monsieur, je suis votre serviteur très-humble.

SCÈNE XVIII.

CRISPIN *seul.*

Il croyait que je lâcherais pied devant lui. Il a été bien attrapé. Je lui ai tenu tête jusqu'au bout. Il est vrai que j'ai été battu ; mais les armes sont journalières ; et, au reste, voilà mon affaire vidée.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME

Le Théâtre représente l'appartement du capitaine don Lope. Cet appartement à l'air d'une salle d'armes : on y voit quantité de fleurets, de plastrons et autres ustensiles concernant les armes.

(Il y a deux flambeaux sur une table.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CAPITAINE, CRISPIN.

LE CAPITAINE.

Qu'est-ce, Crispin? Tu as l'air bien content.

CRISPIN.

Ah! seigneur capitaine, j'ai une agréable nouvelle à vous annoncer.

LE CAPITAINE.

Je la lis dans tes yeux.

CRISPIN.

Vous voyez en moi votre vivante image. Je viens de terminer mon affaire très-heureusement.

LE CAPITAINE.

As-tu tué ton homme?

21.

CRISPIN.

Non ; mais il y a eu bien des coups donnés et reçus.

LE CAPITAINE.

De quelle manière s'est passée la chose ?

CRISPIN.

Je vais vous le dire en deux mots. J'ai rencontré mon ennemi. Nous avons parlé de nous battre. L'un de nous deux a refusé lâchement de tirer l'épée ; et l'autre, suivant nos règles, lui a donné vingt coups de bâton.

LE CAPITAINE.

Tu as bien fait de le traiter ainsi.

CRISPIN.

Après cela, mon drôle ne m'a pas demandé son reste. Il s'est retiré, et m'a laissé maître du champ de bataille.

LE CAPITAINE.

Tu as fait prendre la fuite à ton ennemi ?

CRISPIN.

Oui, vraiment ; il m'a montré les talons.

LE CAPITAINE.

Tu me ravis par ce discours, mon cher Crispin. Viens, mon fils, viens que je t'embrasse. Je veux que tu deviennes un des plus vaillans hommes du royaume.

CRISPIN.

J'y ai beaucoup de disposition.

LE CAPITAINE.

Et, dès à présent, je te fais l'arbitre des démêlés de la populace.

CRISPIN.

Grand merci. (*Déclamant.*)

Tôt ou tard la valeur reçoit sa récompense.

LE CAPITAINE.

Ma joie est extrême d'apprendre que tu te sois vengé : car, enfin, mon ami, une injure est un pesant fardeau.

CRISPIN.

Très-pesant.

LE CAPITAINE.

Dans quelle affreuse situation se trouve un homme qui a été offensé, et qui n'est pas encore vengé.

CRISPIN.

J'ai passé par-là. Peste! c'est une horrible situation.

LE CAPITAINE.

Il a dans le cœur un ver qui le ronge sans relâche. Il est bourrelé.

CRISPIN.

Souffleté.

LE CAPITAINE.

Déchiré.

CRISPIN.

Nazardé.

LE CAPITAINE.

Dévoré.

CRISPIN.

Croquignolé.

LE CAPITAINE.

Mais, quand il a goûté la douceur de la vengeance...

CRISPIN.

Ho! ho!

LE CAPITAINE.

Quel soulagement!

CRISPIN.

Quel plaisir!

LE CAPITAINE.

Que son âme est contente!

CRISPIN.

Elle nage dans la joie.

LE CAPITAINE.

Par exemple, quelle satisfaction n'as-tu pas présentement!

CRISPIN.

Oui, parbleu, je suis fort satisfait. Je ne voudrais pas être à recommencer... Mais voici un de nos espions. Que vient-il nous apprendre?

SCÈNE II.

LE CAPITAINE, CRISPIN, UN ESPION.

L'ESPION.

Il y a bien des affaires, seigneur capitaine.

LE CAPITAINE.

Qu'est-il arrivé ?

L'ESPION.

Un chevalier de Calatrave, nommé don Martin d'Avalos, a voulu donner cette nuit une sérénade à une fille de qualité ; et un de ses rivaux est venu, par jalousie, déconcerter le concert. On s'est battu comme tous les diables de part et d'autre, et l'on a trouvé ce matin sur le carreau.....

LE CAPITAINE, *avec précipitation.*

Hé bien ! sur le carreau ?

L'ESPION.

Deux guitares brisées en mille pièces.

CRISPIN, *riant.*

Ha, ha, ha, ha ! quel carnage !

LE CAPITAINE.

Il y a bien là de quoi rire ! je trouve le cas très-grave, moi. On ne doit point troubler des sérénades. L'usage en est légitime et consacré. Je prétends m'informer à fond de cette affaire.

CRISPIN.

Vous ferez sagement. Il faut découvrir ces perturbateurs de la galanterie nocturne, et leur faire payer les guitares.

LE CAPITAINE.

Quel étranger entre ici? Voyons ce qu'il amène.

(L'espion se retire.)

SCÈNE III.

LE CAPITAINE, CRISPIN, UN SICILIEN.

LE SICILIEN, *saluant le capitaine.*

Seigneur, sur la réputation que vous avez....

CRISPIN, *l'interrompant, et le saluant..*

Seigneur, je suis votre serviteur de tout mon cœur.

LE SICILIEN, *à Crispin.*

Bonjour..... (*au capitaine.*) Seigneur, sur la réputation que vous avez d'être le premier homme du monde.....

CRISPIN, *l'interrompant encore.*

Je suis ravi de vous voir en bonne santé.

LE SICILIEN.

D'être le premier homme du monde pour lever les scrupules que l'honneur fait naître

quelquefois dans les âmes sensibles aux injures, je viens exprès des extrémités de la Sicile à Madrid, pour vous prier de me conseiller dans un embarras où je me trouve.

LE CAPITAINE.

Volontiers. De quoi s'agit-il ?

CRISPIN.

Parlez. Nous vous écoutons.

LE SICILIEN.

Vous savez mieux que personne combien l'honneur d'un gentilhomme est délicat et facile à blesser.

LE CAPITAINE.

Ha! ha!

CRISPIN.

Malpeste !

LE SICILIEN.

L'honneur est une glace que le moindre souffle ternit.

CRISPIN.

L'honneur est une prune qu'on ne saurait toucher sans en ôter la fleur.

LE SICILIEN.

Je suis natif de Catania, près du Mont-Gibel, et je me nomme *Lupardi*. En lisant un vieux bouquin, j'ai trouvé qu'un homme qui portait mon nom a été tué en duel autrefois; et il n'est point fait mention dans le volume que sa mort ait été vengée.

LE CAPITAINE.

Il y a peut-être plusieurs tomes?

LE SICILIEN.

Pardonnez-moi.

CRISPIN.

Et avez-vous vu toutes les éditions?

LE SICILIEN.

Le livre n'en a jamais eu qu'une.

CRISPIN.

Il a donc cela de commun avec bien des ouvrages.

LE CAPITAINE.

Comment s'appelait le meurtrier de votre *Lupardi*?

LE SICILIEN.

Il s'appelait Perichichichipenchi.

CRISPIN, *riant.*

Perichichirichinpi.

LE SICILIEN.

Perichichichipinchi.

LE CAPITAINE.

Voici ce que vous avez à faire. Il faut que vous cherchiez quelque cavalier qui porte ce nom, et que vous lui fassiez un appel.

CRISPIN.

Cela est dans les formes.

LE SICILIEN.

J'ai pensé comme vous, et j'ai d'abord fait

des perquisitions dans la Sicile. De là, j'ai passé dans le royaume de Naples, et parcouru toute l'Italie; mais je n'ai point trouvé ce que je cherchais.

LE CAPITAINE.

Cela est malheureux.

CRISPIN.

Rien n'est plus désolant.

LE SICILIEN.

J'étais enfin de retour chez moi, fort mortifié d'avoir perdu mes pas et résolu d'abandonner une vengeance qu'il m'était impossible de tirer; mais l'inexorable point d'honneur m'est venu faire un crime du repos où je voulais demeurer; et las d'être en proie aux secrets reproches qu'il me faisait sans cesse, j'ai pris la résolution de continuer ma recherche.

LE CAPITAINE, *à Crispin.*

Ah! mon ami, quelle délicatesse!

CRISPIN.

Oui, parbleu, ce gentilhomme observe les points et les virgules de notre recueil.

LE SICILIEN.

J'ai dessein, après avoir soigneusement tâché de déterrer quelque *Perichichichipinchi* en Espagne, de me rendre aux Pays-Bas, d'aller en France, en Allemagne, et de faire enfin le tour

de l'Europe ; mais si je ne tire aucun fruit d'un si long voyage, pensez-vous que je puisse en sûreté d'honneur en demeurer là ?

LE CAPITAINE.

Je ne le crois pas.

CRISPIN.

Ni moi non plus.

LE CAPITAINE.

Je ne me contenterais pas d'avoir fait le tour de l'Europe, je passerais aux Indes.

CRISPIN.

Je galopperais par toute la terre habitable pour n'avoir rien à me reprocher.

LE SICILIEN.

Seigneur capitaine, on m'avait bien dit que vous étiez roide sur l'article. Je vous remercie de vos conseils. Adieu. Je ne retournerai point en Sicile que je n'aie fait tout ce que l'intérêt de mon nom attend de moi.

SCÈNE IV.

LE CAPITAINE, CRISPIN.

CRISPIN.

Le seigneur Lupardi va bien battre du pays. Il court grand risque de ne revoir jamais le Mont-Gibel.

LE CAPITAINE.

C'est un brave homme; et je souhaite qu'il rencontre..... Mais, voici don Alonse, mon beau-frère futur.

SCÈNE V.

LE CAPITAINE, CRISPIN, DON ALONSE.

D. ALONSE.

Seigneur capitaine, je viens vous sommer de me tenir parole.

LE CAPITAINE.

Quand il en sera temps, je vous introduirai dans l'appartement de ma nièce. Allons dans mon cabinet attendre cet heureux moment.

SCÈNE VI.

Le Théâtre change en cet endroit, et représente l'appartement d'Estelle, éclairé de quantité de bougies.

ESTELLE, LÉONOR.

ESTELLE.

Vous voyez, ma chère Léonor, si ma douleur est juste.

LÉONOR.

Je ne puis revenir de ma surprise.

ESTELLE.

Hommes perfides et scélérats! quand vous nous faites des sermens, que nous sommes sottes d'y ajouter foi!

LÉONOR.

Quelle ingratitude!

ESTELLE.

Je souhaite que vous soyez plus heureuse que moi; mais, après ce qui m'est arrivé, je crois qu'il y a peu de fond à faire sur les promesses d'un amant.

LÉONOR.

Votre exemple, il est vrai, doit m'effrayer; mais s'il est quelqu'homme au monde qui ne ressemble point aux autres, c'est don Carlos.

ESTELLE.

Vous avez donc trouvé le phénix.

LÉONOR.

Sa seule physionomie confond toutes les réflexions qu'on peut faire contre son sexe.

ESTELLE.

Sa physionomie, dites-vous? Oh! prenez-y garde, Léonor : don Luis en a une à tromper toute la terre.

SCÈNE VII.

ESTELLE, LÉONOR, BÉATRIX.

BÉATRIX, *à Léonor.*

Madame.

LÉONOR.

Hé bien, Béatrix?

BÉATRIX.

Je vous amène don Carlos.

(Béatrix fait entrer don Luis, et se retire après.)

LÉONOR.

Vous allez voir, Estelle, que je n'ai pas fait un mauvais choix.

SCÈNE VIII.

ESTELLE, LÉONOR, DON LUIS, *le nez enveloppé dans son manteau.*

D. LUIS, *à part, reconnaissant Estelle.*

Juste ciel! où me suis-je laissé conduire? C'est Estelle?

LÉONOR.

Don Carlos, vous n'avez rien à craindre ici. Découvrez-vous.

D. LUIS, *à part.*

Comment me tirer de ce mauvais pas?

ESTELLE.

Seigneur, n'ayez là-dessus aucune inquiétude.

D. LUIS, *tout déconcerté.*

Pardonnez, mesdames, si je vous quitte pour un instant... J'ai oublié... Une affaire pressée..... J'ai deux mots à dire à un ami, qui...

LÉONOR.

Quel discours! Avez-vous perdu l'esprit, don Carlos? Pourquoi vous troublez-vous?

D. LUIS.

Madame!...

LÉONOR.

Finissons. Découvrez-vous. Je le veux

D. LUIS, *faisant un pas pour s'en aller.*

Je vais revenir dans un moment.

LÉONOR.

Qu'entends-je?

ESTELLE.

On ouvre, O ciel! on entre.

LÉONOR, *à part.*

Que vois-je! C'est mon frère. Je suis perdue!

SCÈNE IX.

ESTELLE, LÉONOR, DON LUIS, DON ALONSE, LE CAPITAINE, CRISPIN.

ESTELLE, *s'avançant vers la porte.*

Quel audacieux peut venir?...

D. ALONSE.

Ne vous alarmez pas, madame; un amant soumis et respectueux ne doit point... Mais quel objet s'offre à mes regards? Un homme avec ma sœur et ma maîtresse!

LE CAPITAINE, *à part, se frottant les yeux.*

Est-ce une illusion?

ESTELLE.

Don Alonse chez moi!... (*Au capitaine.*) Et c'est vous, seigneur, qui l'introduisez.

LE CAPITAINE.

Ma présence doit vous rassurer. Mais que fait ici ce cavalier?

CRISPIN.

Ouf!

D. ALONSE.

Cet inconnu, qui prend soin de se cacher, offense mon honneur ou mon amour.

CRISPIN, *à part.*

Notre livre sera consulté.

D. ALONSE, *mettant la main sur la garde de son épée.*

Il faut qu'il éprouve le châtiment que mérite sa témérité.

LÉONOR, *tremblante.*

Que vont-ils faire?

ESTELLE, *saisissant le bras de don Alonse.*

Arrêtez, don Alonse. Songez au respect que vous me devez.

LÉONOR, *au capitaine.*

Seigneur don Lope, de grâce, calmez...

LE CAPITAINE.

Écoutez, point de bruit. Voici de quelle manière on peut accommoder la chose.

ESTELLE, *à part.*

Il va dissiper cet orage.

LÉONOR.

Puisse-t-il nous tirer de peine!

CRISPIN.

L'oracle va parler.

LE CAPITAINE.

Crispin, ferme la porte. Et vous, don Alonse, faites tous vos efforts pour tuer ce cavalier tout à l'heure.

LÉONOR, *faisant un cri.*

Ah!

ESTELLE.

O Dieu!

LE CAPITAINE.

Et si par malheur il vous tue, je suis ici pour le tuer après. Par ce moyen votre mort sera vengée et votre honneur satisfait.

CRISPIN.

Voilà un tempérament de notre façon.

LÉONOR, *au capitaine.*

Quoi! vous flattez leur rage, au lieu de vous y opposer.

ESTELLE.

Comment! vous voulez que dans mon appartement même....

LE CAPITAINE.

Oui, ma nièce, il faut que cela soit. En pareille rencontre, c'est ainsi qu'on en doit user.

CRISPIN.

C'est l'ordre, madame; c'est la règle.

ESTELLE.

Que dira-t-on de moi dans le monde?

LE CAPITAINE.

Soyez tranquille sur cela. Mon témoignage suffit pour faire taire la médisance. Allons, seigneurs cavaliers, battez-vous à votre aise.

CRISPIN.

Oui, tuez-vous, égorgez-vous à votre aise. Mon maître est dans son élément.

(Les deux cavaliers mettent l'épée à la main.)

LÉONOR.

A l'aide!

ESTELLE.

Au secours !

LE CAPITAINE.

Attendez, don Alonse ; je fais réflexion que vous ne connaissez pas ce cavalier.

D. ALONSE.

Que m'importe ?

LE CAPITAINE.

Il faut connaître l'offenseur. (*A don Luis.*) Seigneur inconnu, découvrez-vous, et apprenez-nous qui vous êtes.

D. LUIS.

Malgré les intérêts qui m'obligent à me cacher, je vais donc me faire connaître.

ESTELLE.

Ah ! c'est don Luis !

LE CAPITAINE.

Que vois-je ? don Carlos !

ESTELLE.

Qui t'amène ici, traître ? Viens-tu séduire mon amie, et couronner par-là ta trahison ?

D. ALONSE, *à Estelle.*

Madame, laissons là les discours. Je vais vous venger d'un infidèle en punissant un suborneur.

LE CAPITAINE.

Doucement, don Alonse. Ce don Luis m'est connu sous le nom de don Carlos. C'est mon

meilleur ami. C'est lui qui m'a sauvé la vie en Flandre. Je dois défendre la sienne.

CRISPIN.

Oui, nous péririons à ses côtés.

D. ALONSE.

Mais, don Lope, il est votre rival, et de plus vous avez promis de venger votre nièce de l'infidélité de don Luis.

LE CAPITAINE, *rêvant.*

Il est vrai.

D. ALONSE.

Faut-il donc compter pour rien votre parole?

LE CAPITAINE.

Non.

CRISPIN, *à part.*

Oh! ma foi, pour le coup notre recueil est en défaut.

LE CAPITAINE, *à don Luis.*

Don Carlos, ou plutôt don Luis, puisque c'est votre véritable nom, je sens toute l'obligation que je vous ai; mais l'honneur veut que mon bras s'arme contre vos jours. Je suis au désespoir d'en venir là avec vous. Pourquoi faut-il que vous soyez si coupable?

(Il tire son épée.)

D. LUIS.

En quoi, don Lope, suis-je donc si coupable?

LE CAPITAINE.

En quoi? malgré la foi jurée, vous abandonnez

ma nièce, vous vous mariez à Bruxelles, et vous revenez à Madrid séduire Léonor, ma maîtresse.

D. LUIS.

Je ne suis point marié. C'est une fable que mon valet a inventée dans l'embarras où il s'est trouvé en rencontrant Estelle.

LE CAPITAINE.

Oh! puisque vous n'êtes pas marié, c'est une autre affaire. Il est aisé de nous accorder.

D. ALONSE.

Hé! comment cela?

LE CAPITAINE.

Don Luis n'a qu'à rendre son cœur à ma nièce, et l'épouser dès demain.

D. ALONSE.

L'épouser! Il faut donc que je me venge des soins que don Luis a rendus à ma sœur sans mon aveu, et qu'en même temps je lui dispute le cœur d'Estelle.

LE CAPITAINE.

Soit; mais si vous ôtez la vie à don Luis, je serai obligé d'attaquer la vôtre.

CRISPIN.

Il y a aussi bien des rapports dans cette affaire-ci.

ESTELLE.

C'est à moi de finir tous ces débats.... (*Au capitaine.*) Seigneur don Lope, je vous rends votre parole. Je ne souhaite plus d'être vengée. Je ne vois plus en don Luis un amant chéri. Son inconstance a rendu mon cœur libre, et je donne ma main au seigneur don Alonse.

D. ALONSE.

Ah! madame, en récompensant ma constance, vous me faites oublier tous les maux que j'ai soufferts depuis quatre ans.

LE CAPITAINE, *à don Alonse.*

Depuis quatre ans! Vous avez donc soupiré pour Estelle avant don Luis?

D. ALONSE.

Oui, seigneur.

LE CAPITAINE.

Eh! que ne le disiez-vous d'abord? Vous leviez par-là tous les obstacles. C'est la date qui doit décider entre deux rivaux d'un mérite égal.

LÉONOR, *au capitaine.*

Suivez-donc vous-même vos règles, seigneur capitaine, et cédez-moi à don Luis.

LE CAPITAINE.

Que je vous cède à don Luis?

LÉONOR.

Oui, vraiment. Il n'y a que trois jours que

vous m'aimez, et il y en a huit qu'il me rend des soins.

CRISPIN, *au capitaine.*

Vous n'avez pas le mot à dire à cela.

LE CAPITAINE.

Non. Puisque l'honneur l'ordonne, l'amour a beau s'y opposer : il faut sacrifier à l'honneur jusqu'à son bonheur même. Je souscris à la félicité de Pacheco.

D. LUIS.

Par ce sacrifice, don Lope, vous paierez avec usure le service que je vous ai rendu.

LE CAPITAINE.

O point d'honneur! que tu as de pouvoir sur les belles âmes!

CRISPIN.

O point d'honneur! que tu es sensible aux épaules!

FIN DU POINT D'HONNEUR.

DON CÉSAR URSIN,

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

DON FERNAND D'ARAGON, gouverneur de Gaëte.

LISARDE, sa fille, promise à don Juan Osorio.

DON JUAN OSORIO, gentilhomme espagnol.

DON CÉSAR URSIN.

FLÉRIDE, fille du gouverneur de Naples.

CÉLIE, } suivantes de Lisarde.
NISE, }

GAMACHE, } valets de don César.
FABIO, }

FÉLIX, gouverneur de Naples.

UN ALCADE.

UN PAGE DU GOUVERNEUR.

La scène est à Gaëte.

DON CÉSAR URSIN,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle du palais du gouverneur de Gaëte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GOUVERNEUR, FÉLIX.

FÉLIX, *donnant une lettre au gouverneur.*

VOILA la lettre qu'il vous écrit.

LE GOUVERNEUR *lit.*

C'est dans votre sein, généreux ami, que je veux déposer ma douleur. Si vous ne pouvez la soulager, je me flatte du moins que vous la partagerez. Un cavalier s'enfuit de Naples, pour avoir tué son rival, et emmène avec lui Fléride, ma fille unique, qui ajoute à la faiblesse d'aimer sans mon aveu celle de se laisser enlever. S'ils passent par Gaëte, je vous prie de les faire arrêter; mais, de grâce, traitez-les comme les enfans de votre ami.

PROSPER COLONNE, gouverneur de Naples.

LE GOUVERNEUR, *à Félix.*

Je ressens vivement les peines de votre maître. Il ne pouvait s'adresser à un homme qui lui fût plus dévoué. Je n'ai point oublié qu'une ancienne amitié nous lie, et que nous avons ensemble cueilli des lauriers dans les Pays-Bas. Apprenez-moi seulement le nom du cavalier qui trouble si cruellement son repos.

FÉLIX.

Il se nomme don César Ursin. Je le connais pour l'avoir vu souvent; et, si vous voulez, seigneur, me permettre d'en faire la recherche, je me fais fort de découvrir bientôt l'endroit de cette ville où il se tient caché : car je sais qu'il est actuellement à Gaëte.

LE GOUVERNEUR.

Quelle preuve en avez-vous?

FÉLIX.

J'ai vu ce matin, dans la rue, un de ses valets que j'ai fait suivre par un de mes camarades qui n'est pas connu de lui, et qui doit me rapporter où il l'aura laissé.

LE GOUVERNEUR.

Allez donc retrouver votre camarade, et si par vos perquisitions vous parvenez à découvrir don César, venez m'en avertir. J'irai moi-même aussitôt m'assurer de sa personne.

FÉLIX, *s'en allant.*

Je promets de le livrer dès aujourd'hui.

SCÈNE II.

LE GOUVERNEUR, *seul.*

Oh! qu'une fille à qui la nature a donné un penchant trop tendre est d'une garde pénible! Dans quel péril elle jette l'honneur d'un père!

SCÈNE III.

LE GOUVERNEUR, LISARDE, CÉLIE.

CÉLIE, *bas à Lisarde.*

Voilà monsieur le gouverneur qui me paraît bien agité.

LISARDE.

C'est ce qu'il me semble.

LE GOUVERNEUR, *à part.*

J'aperçois ma fille; cachons-lui le trouble où sont mes esprits.

LISARDE.

Qu'avez-vous, seigneur? Je vois sur votre visage une émotion qui m'inquiète.

LE GOUVERNEUR.

Oui, ma fille, je suis occupé d'un soin très-important. Je suis père, cette qualité me rend sensible à certain avis qu'on vient de me donner. Il n'est pas temps encore que je vous en dise davantage.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LISARDE, CÉLIE.

LISARDE.

Célie!

CÉLIE.

Madame!

LISARDE.

L'as-tu bien entendu?

CÉLIE.

Parfaitement.

LISARDE.

Aurait-il appris de nos nouvelles?

CÉLIE.

Cela pourrait bien être. S'il ne s'est pas expliqué plus clairement, c'est qu'il n'est pas encore bien informé de vos équipées; avant que d'éclater, il veut connaître toute l'étendue de votre faute.

LISARDE.

Ta conjecture me fait trembler.

CÉLIE.

Hé! de quoi diantre aussi vous avisez-vous d'écouter un inconnu et de vous déguiser tous les jours pour l'aller voir dans un jardin où il demeure enfermé, pour avoir fait peut-être quelque mauvais coup! La fille de don Fernand d'Aragon peut-elle jusque-là s'oublier?

LISARDE.

Je te pardonne de me faire ce reproche. Je conviens qu'il y a de l'indiscrétion dans ma conduite, et que je joue un personnage peu digne de moi; mais, d'un autre côté, songe que je n'ai point de mauvaises intentions. Je n'ai pas même d'amour pour le cavalier.

CÉLIE.

Il n'est pas possible! Vous prenez pourtant plaisir à l'entretenir.

LISARDE.

Beaucoup. Il a de l'esprit, des manières galantes et polies, et je ne suis pas fâché d'en avoir fait la conquête. Mais je n'y mets rien du mien, et je ne cherche qu'à me divertir.

CÉLIE.

Ainsi donc vous continuerez d'aller au jardin malgré ce qu'un père vient de vous dire.

LISARDE.

Et malgré tout ce que tu pourrais me représenter pour m'en empêcher.

CÉLIE.

Tant pis. Je vous blâme d'autant plus que vous êtes dans une conjoncture qui vous oblige à vous observer plus que vous n'avez fait jusqu'ici. On attend d'Espagne, de jour en jour, don Juan Osorio, à qui vous êtes promise. Les préparatifs de votre mariage sont achevés. Quel temps prenez-vous pour vous embarquer dans une galanterie qui ne peut aboutir qu'à quelque éclat fâcheux pour vous?

LISARDE.

Épargne-toi la peine de moraliser inutilement.

CÉLIE.

Ne songez qu'à bien recevoir l'époux qu'on vous destine.

LISARDE.

Paroles perdues.

CÉLIE.

Il y a des filles qui cherchent malheur.

LISARDE.

Taisez-vous, Célie. Je pourrais me lasser de vos remontrances.

CÉLIE.

Vous devriez plutôt en profiter.

SCÈNE V.

LISARDE, CÉLIE, NISE.

LISARDE.

Qu'est-ce qu'il y a, Nise?

NISE.

Une dame, qui paraît étrangère, demande à vous parler.

LISARDE.

Ne dit-elle point son nom?

NISE.

Elle dit seulement qu'elle est fille, c'est tout ce qu'on en peut tirer. Mais elle a l'air bien affligée. Elle ne fait que gémir, que soupirer, que se plaindre du sort. Il faut que tous les malheurs du monde lui soient arrivés.

LISARDE.

Qu'on la laisse entrer. (*Nise sort.*) Sachons ce qu'elle attend de moi.

SCÈNE VI.

LISARDE, CÉLIE, FLÉRIDE.

FLÉRIDE, *se jetant aux pieds de Lisarde qui la relève.*

Madame, souffrez qu'à vos pieds une fille infortunée implore votre protection. Hélas! il n'y

a pas long-temps que je vivais comme vous dans le sein d'une famille qui me chérissait. Mon destin pouvait faire envie... Mais pourquoi m'étendre sur les avantages que je possédais? La fortune ennemie ne me les a pas seulement ôtés, elle m'a ravi jusqu'à la foi qu'on pourrait ajouter à mes paroles. Un superbe équipage ne parle point ici en ma faveur; mes soupirs et mes larmes sont les seuls garans de ma sincérité.

CÉLIE, *bas à Lisarde.*

La signora n'est pas maladroite.

LISARDE, *bas à Célie.*

Je sens que je m'intéresse déjà pour elle.

FLÉRIDE.

Dispensez-moi de vous dire qui je suis. Je dois ce ménagement à de nobles parens que je déshonore. Il suffira que je vous raconte simplement mon histoire pour exciter votre pitié.

CÉLIE, *à part.*

Nous allons apparemment entendre l'histoire d'une vertu persécutée.

FLÉRIDE.

Un cavalier d'une naissance égale à la mienne s'étant attiré mon attention, reçut ma foi en me donnant la sienne.

CÉLIE, *bas.*

Le troc est naturel. Nous sommes sur le point de le faire aussi.

FLÉRIDE.

En attendant qu'il pût obtenir l'aveu de mon père, il me demanda la permission de s'introduire la nuit dans notre jardin, et je n'eus pas la force de la lui refuser.

CÉLIE.

La pauvre enfant!

FLÉRIDE.

Nous formâmes donc la douce habitude de nous entretenir au jardin pendant que tout le monde reposait au logis; mais nos plaisirs furent bientôt troublés par le funeste événement que vous allez entendre. Une nuit j'attendais mon amant; la porte du jardin était entr'ouverte, il entre un homme; je crois que c'est lui, et dans cette erreur je vais au-devant de ses pas.

CÉLIE.

Aïe, aïe, aïe!

FLÉRIDE.

C'était un autre cavalier, dont j'avais toujours payé de rigueur l'importune tendresse, et qui, conduit par une fureur jalouse, venait là pour se venger. A peine eus-je reconnu que je me trompais, que mon amant arriva. Surpris de trouver avec moi un homme dans un lieu où lui seul avait le privilége de s'introduire la nuit, la jalousie tout à coup troubla ses esprits. Téméraire! lui dit-il d'un air furieux, que viens-tu chercher

ici? Je n'ai point d'autre langue que mon épée, répondit l'autre cavalier sur le même ton. A ces mots, également animés tous deux, ils fondirent l'un sur l'autre. Je vois dans l'obscurité briller les épées. Il en sort un feu qui sert à ces fiers rivaux à conduire leurs coups. Enfin, après un assez long combat, l'amant malheureux tomba percé d'un coup mortel, et son vainqueur m'adressa ces cruelles paroles : Va, perfide ! je te laisse avec mon rival noyé dans son sang. Tâche de le rappeler à la vie par les marques de douleur qu'il exige de ta reconnaissance.

LISARDE.

Vous le tirâtes d'erreur, sans doute, et lui fîtes connaître votre innocence?

FLÉRIDE.

Il ne m'en donna pas le temps. Quoique je fusse plus morte que vive, je voulus parler pour le détromper; mais il s'éloigna promptement de moi, sans daigner m'écouter.

CÉLIE.

Le petit mutin ! Il y a comme cela des amans à qui l'on ne peut faire entendre raison, quand même ils n'ont aucun sujet de se plaindre.

LISARDE.

Et quel parti prîtes-vous dans une si triste conjoncture?

FLÉRIDE.

Un assez mauvais; mais je n'en voyais point de bon à prendre. L'éclat que je m'imaginai que ferait cette aventure, la colère de mes parens, le châtiment dont j'étais menacée, l'espoir de joindre un amant fugitif et de dissiper ses soupçons, tout cela me détermina sur-le-champ à courir après lui, le regardant comme mon époux. Je suis venue jusqu'à Gaëte, où je me flatte, peut-être en vain, d'en apprendre des nouvelles. Cependant, madame, j'ai besoin d'un asile; mes malheurs vous font-ils assez de compassion pour me l'accorder? Le rapport qu'on m'a fait de votre générosité, me fait espérer que vous ne refuserez pas de me recevoir parmi les femmes qui vous servent.

(Fléride se remet à genoux devant Lisarde.)

LISARDE, *la relevant.*

Relevez-vous, madame, regardez-moi comme une amie qui compatit à votre infortune. Puisque vous le souhaitez, vous demeurerez avec moi, non pour me servir, mais pour être servie. Tout ce que je vous demande, avant que je vous fasse donner un appartement, c'est de trouver bon que je prie mon père d'y consentir. Entrez dans ce cabinet, et vous y reposez jusqu'à ce que je lui aie parlé.

FLÉRIDE.

Fasse le ciel, madame, que vous soyez plus heureuse que moi, si jamais l'amour vous soumet à son empire!

(Elle passe dans le cabinet.)

SCÈNE VII.

LISARDE, CÉLIE.

CÉLIE.

Je ne sais si vous faites une action fort louable en accordant un asile chez vous à cette étrangère.

LISARDE.

Pourquoi donc?

CÉLIE.

Pourquoi! madame; hé! que peut-on penser d'une créature qui court ainsi le monde comme une héroïne de chevalerie? C'est peut-être quelque aventurière qui vient chercher fortune à Gaëte.

LISARDE.

Je juge d'elle plus favorablement. Je crois que c'est une fille de qualité qu'un excès d'amour a fait sortir de son devoir, et qui est plus malheureuse que coupable. Je m'en fie à son air modeste, à ses larmes, à sa beauté.

CÉLIE.

Trois signes bien équivoques.

LISARDE.

Brisons là, Célie. Je veux sortir tout à l'heure. Prenons nos mantes; allons voir mon inconnu.

CÉLIE.

Mais ne craignez-vous point qu'un père, qui peut-être est déjà instruit.....

LISARDE.

Ne vas-tu pas encore faire la duègne?

CÉLIE.

Hé! mais.....

LISARDE, *s'en allant.*

Tu me fatigues.

CÉLIE.

Mort de ma vie! voilà une fille bien courageuse; mais pourquoi suis-je plus timide qu'elle? C'est que je n'ai point d'amant qui m'attende au jardin.

(Elle suit sa maîtresse.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le Théâtre représente un jardin et la mer en éloignement. On y voit don Juan Osorio et don César Ursin qui s'embrassent en s'abordant.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON JUAN, DON CÉSAR.

D. JUAN.

Je me sais bon gré de m'être arrêté dans ce jardin, puisque j'y rencontre don César Ursin, le meilleur de mes amis.

D. CÉSAR.

C'est mon heureuse étoile qui a conduit ici, mon cher don Juan Osorio.

D. JUAN.

Laissons à part les complimens. Que faites-vous dans ce lieu solitaire ?

D. CÉSAR.

Je m'y tiens caché pour une affaire d'honneur, que je vous conterai une autre fois. Le maître de ce jardin m'y a donné retraite, et j'y suis fort sûrement, en attendant l'occasion de passer en Espagne. D'ailleurs, par précaution, j'ai une barque toute prête à prendre le large en cas de besoin. Et vous, don Juan, qui vous amène à Gaëte ?

D. JUAN.

J'y viens, porté sur les ailes de l'Amour, épouser Lisarde, la noble, la riche, la charmante fille de don Fernand d'Aragon, gouverneur de cette ville. Je vous offre le crédit que cette alliance peut me donner.

D. CÉSAR.

Je ne refuse point une offre si avantageuse; mais apprenez-moi pourquoi vous êtes entré dans ce jardin?

D. JUAN.

Pour y attendre un ami, qui est l'alcade du château de Gaëte. Je suis bien aise de l'entretenir avant que je ne paraisse chez mon beau-père; et comme je l'ai fait avertir de mon arrivée, je ne doute pas qu'il ne soit ici dans un moment; mais, afin qu'il ne vous voie pas, je vais vous quitter pour aller au devant de lui.

D. CÉSAR.

Je vous suis obligé de cette discrétion. Sans adieu, cher ami; je compte que j'aurai le plaisir de vous revoir ici.

D. JUAN.

Dès demain.

(Ils s'embrassent de nouveau, et don Juan sort.)

SCÈNE II.

DON CÉSAR, GAMACHE.

GAMACHE, *abordant son maître avec altération.*

Qui est ce cavalier?

D. CÉSAR.

C'est un de mes intimes amis que le hasard a conduit ici.

GAMACHE.

Prenez garde que....

D. CÉSAR.

Sois sans inquiétude là-dessus.

GAMACHE.

A la bonne heure. Hé bien! seigneur don César ou seigneur Léandre, car je ne sais plus de quel nom vous appeler, qui vive à présent de Fléride ou de cette inconnue qui vient vous agacer depuis quelques jours dans ce jardin?...

D. CÉSAR.

Pourquoi cette question, Gamache? Ne sais-tu pas que Fléride règne toujours dans mon cœur?

GAMACHE.

Oui. Vous étiez pourtant bien en colère contre elle, quand nous sortîmes de Naples.

D. CÉSAR.

Hé! n'avais-je pas sujet d'être en fureur? Je trouve la nuit un homme avec ce que j'aime.

GAMACHE.

D'accord. Cela est dur à digérer; mais ce cavalier malencontreux, que vous tuâtes à bon compte, était peut-être entré dans le jardin sans la participation de Fléride.

D. CÉSAR.

C'est ce que j'ai pensé depuis.

GAMACHE.

Et si cela était ainsi, n'auriez-vous pas le plus grand tort du monde d'avoir abandonné cette malheureuse dame à la colère du gouverneur de Naples, son père?

D. CÉSAR.

Je ne dis pas le contraire.

GAMACHE.

Au lieu de la quitter si brusquement, du moins il fallait vous éclaircir avec elle.

D. CÉSAR.

Je l'avoue, et je suis fâché de ne l'avoir pas fait.

GAMACHE.

Mais puisque vous vous en repentez, et que vous aimez encore Fléride, pourquoi donner tête baissée dans une nouvelle galanterie avec une femme dont les desseins sont encore plus inconnus que son visage?

D. CÉSAR.

Que veux-tu? Me voyant éloigné de ce que

j'aime, je cherche à m'amuser pour éviter l'ennui.

GAMACHE.

Voilà comme vous faites tous, vous autres messieurs les galans; pour mieux soutenir l'absence de vos maîtresses, vous leur donnez des rivales.

D. CÉSAR.

Paix, Gamache; paix, j'aperçois mon inconnue.

GAMACHE.

Fort bien. Allons, monsieur, désennuyez-vous.

SCÈNE III.

DON CÉSAR, GAMACHE, LISARDE, CÉLIE, *voilées.*

LISARDE.

Vous voyez, Léandre, par le soin que je prends de vous venir trouver dans votre solitude, que je vous dédommage assez de la peine que je vous cause en vous cachant mon visage et mon nom.

D. CÉSAR.

Vous êtes dans l'erreur, madame. Rien ne peut me dédommager de cette peine. Je me suis formé de vos traits une si belle idée, que si je n'ai pas aujourd'hui le plaisir de les contempler, ce jour sera le dernier de ma vie.

LISARDE.

Façon de parler.

D. CÉSAR.

Non, charmante inconnue; j'attends de vous cette complaisance. Ne me laissez pas languir plus long-temps dans cette attente.

(Lisarde et don César continuent de s'entretenir tout bas, et pendant ce temps-là Gamache s'approche de Célie.)

Ma princesse, n'allez-vous pas aussi vous faire tirer l'oreille pour vous découvrir?

CÉLIE, *d'un air dédaigneux.*

Sans doute; et je te conseille de ne pas t'obstiner à vouloir obtenir de moi cette faveur. Tu y perdrais ton latin.

GAMACHE, *voulant lever son voile.*

Oh! que non. Allons, ma reine, sans façon.

CÉLIE, *le repoussant.*

Arrête, faquin.

GAMACHE.

Ouais! Vous me paraissez, ma mie, bien méprisante.

CÉLIE.

C'est que tu me parais bien méprisable.

GAMACHE.

Ah! cruelle, l'Amour autrefois se cachait à Psyché, aujourd'hui c'est Psyché qui se cache à l'Amour.

LISARDE, *haut à don César.*

Ne me pressez pas davantage, Léandre; ou bien résolvez-vous à ne me revoir jamais.

D. CÉSAR.

J'en mourrais de douleur; mais aussi je vais mourir, si vous ne m'accordez ce que je vous demande.

LISARDE.

Encore une fois vous m'allez perdre pour toujours, si je cède à vos instances.

D. CÉSAR.

Ne soyez pas inexorable.

LISARDE.

Vous le voulez donc absolument?

D. CÉSAR.

Je vous en conjure.

LISARDE.

Il faut vous satisfaire; mais n'imputez ma perte qu'à vous-même.

(Elle se découvre.)

D. CÉSAR, *avec transport.*

Que de charmes, grands dieux! Je n'ai jamais vu de beauté comparable à celle qui frappe ma vue. Donnez-moi le loisir de l'admirer.

GAMACHE, *apercevant Fabio.*

Oh! ma foi, nous allons changer de note..... (*D'un air troublé.*) Monsieur...

D. CÉSAR.

Qu'y a-t-il, Gamache? Pourquoi te troubles-tu?

GAMACHE.

J'aperçois Fabio qui vient à nous à toutes jambes. Il a bien la mine de nous apporter quelque fâcheuse nouvelle.

SCÈNE IV.

DON CÉSAR, LISARDE, CÉLIE, GAMACHE, FABIO.

D. CÉSAR, *à Fabio.*

Que viens-tu nous annoncer?

FABIO, *tout essoufflé.*

Seigneur, vous n'avez pas un moment à perdre, si vous voulez vous sauver. Le gouverneur s'approche de ce jardin. Embarquons-nous promptement.

LISARDE, *bas à Célie.*

Mon père vient ici me surprendre. O ciel!

CÉLIE, *bas.*

C'est votre faute.

D. CÉSAR.

Que dois-je faire?

GAMACHE.

Que dois-je faire? dit-il, comme s'il avait un

autre parti à prendre que de gagner la barque, et de chercher son salut dans la fuite. Hé! vite, décampons!

D. CÉSAR, *à Lisarde.*

Pardon, madame, si je vous quitte, mais la nécessité m'y oblige.

LISARDE, *à don César.*

Ah! de grâce, seigneur, ne m'abandonnez pas. Si vous êtes, comme vous le paraissez, un cavalier noble, vous ne laisserez pas dans le péril une personne qui ne s'y trouve que pour l'amour de vous. Hélas! je suis sur le point de perdre l'honneur et la vie peut-être, seulement pour vous être venu voir dans ce jardin.

D. CÉSAR, *se tournant vers Gamache.*

Gamache!

GAMACHE.

Hé bien! Gamache! Vous balancez, je crois. Hé, ventrebleu! tirons-nous d'ici, et n'écoutez pas davantage une matoise qui veut vous amuser.

D. CÉSAR.

Non, il ne sera pas dit que je laisse toujours les dames dans le danger. Belle inconnue, rassurez-vous. Je périrai plutôt que de souffrir qu'il vous soit fait le moindre outrage!

GAMACHE.

Quel enragé!

D. CÉSAR.

Retirez-vous dans cette maison, et ne craignez rien. Je suis assuré que c'est à moi seul qu'on en veut.

(Lisarde et Célie vont se cacher dans la maison.)

GAMACHE, *à don César.*

Sauvez-vous donc présentement.

D. CÉSAR.

Je ne le puis. J'ai promis de défendre cette dame. Je tiendrai ma promesse.

GAMACHE.

Vous allez encore tuer quelqu'un? Pour moi, je vais me mettre aussi en sûreté.

(Il s'enfuit.)

D. CÉSAR.

Fais ce que tu voudras. Je prétends faire face à ma mauvaise fortune, quelque chose qui me puisse arriver.

SCÈNE V.

DON CÉSAR, LE GOUVERNEUR, GARDES.

LE GOUVERNEUR, *abordant don César.*

N'êtes-vous pas don César Ursin?

D. CÉSAR.

Un homme tel que moi ne déguise point son nom. Oui, je le suis. Que me voulez-vous?

LE GOUVERNEUR.

Je vous arrête. Obéissez à l'ordre.

D. CÉSAR.

Je ne fais point de résistance; mais considérez qui je suis, et ne permettez pas qu'on m'insulte.

LE GOUVERNEUR.

J'aurai pour vous tous les égards qui sont dus à un cavalier de votre naissance.

D. CÉSAR, *lui présentant son épée.*

Cela étant, faites-moi conduire où il vous plaira. Voilà mon épée.

LE GOUVERNEUR.

Non, gardez-la. Tout prisonnier que vous êtes, je vous la laisse pour commencer à vous traiter avec distinction. Mais je dois aussi m'assurer d'une dame qui est avec vous dans ce jardin.

D. CÉSAR.

Quelle dame, seigneur.

LE GOUVERNEUR.

Il est inutile de feindre. Je suis informé de tout. (*A ses gardes.*) Gardes, cherchez-la dans cette maison, et l'amenez ici.

D. CÉSAR, *à part.*

Ciel! qui peut être cette dame qu'on vient arrêter avec moi!

UN GARDE, *amenant Gamache.*

Voici un homme qui cherchait à se dérober à notre poursuite.

LE GOUVERNEUR, *à Gamache.*

Qui êtes-vous, l'ami?

GAMACHE, *montrant don César.*

Je suis l'écuyer de ce chevalier errant.

LE GOUVERNEUR.

Et pourquoi fuyez-vous?

GAMACHE.

C'est que j'ai la mauvaise habitude de fuir dès que j'ai peur.

SCÈNE VI.

LE GOUVERNEUR, DON CÉSAR, GAMACHE, LISARDE, CÉLIE, DEUX GARDES.

UN DES DEUX GARDES, *au gouverneur.*

Seigneur, nous venons de trouver dans cette maison ces deux dames voilées... (*A Lisarde.*) Madame, découvrez-vous, cette déférence est due à M. le gouverneur.

LE GOUVERNEUR, *aux deux gardes.*

Arrêtez, Ramire, ne faites aucune violence à cette dame. Elle doit être sacrée pour vous..... (*A Lisarde.*) Non, madame, ne vous découvrez

pas. Je veux vous épargner cette confusion. Je suis même très-mortifié de l'alarme que je vous cause en venant m'assurer de vous.

D. CÉSAR.

Seigneur, je ne souffrirai pas, s'il vous plaît, que vous l'emmeniez contre son gré. J'y perdrai plutôt le jour.

LE GOUVERNEUR.

Ne vous faites point de nouvelles affaires, don César. Je pardonne ce transport téméraire à votre amour. Réservez votre valeur pour une meilleure occasion. Sachez que cette dame ne m'est pas moins chère qu'à vous. Nous sommes tellement unis, son père et moi, que nous ne faisons tous deux qu'une âme.

D. CÉSAR.

Mais si je suis seul coupable, pourquoi cette dame serait-elle arrêtée? Quel crime a-t-elle commis?

LE GOUVERNEUR.

Vous me croyez bien mal instruit de ce qui s'est passé. Apprenez que je n'en ignore pas la moindre circonstance. Ainsi, don César, remettez vos intérêts entre mes mains. Vous aurez en moi un médiateur qui ne les trahira point. Je vais vous mener moi-même au château de cette ville. Je vous mettrai sous la garde de l'alcade, et fiez-vous à la parole que je vous donne, que

cette dame sera chez moi comme ma propre fille.

D. CÉSAR, *à Lisarde.*

Consentez-vous, madame, que l'on vous emmène au palais du seigneur don Fernand?

LISARDE.

Oui, seigneur.

D. CÉSAR.

Je ne m'y oppose donc plus.

LE GOUVERNEUR, *à deux de ses gardes.*

Allez vous deux; faites monter ces dames dans mon carrosse; conduisez-les au logis, et dites à ma fille qu'elle les reçoive comme des personnes qui lui sont envoyées de ma part. Pendant ce temps-là je vais mener au château mon prisonnier.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'appartement de Lisarde.

SCÈNE PREMIERE.

NISE *seule.*

Ma maîtresse et Célie ne reviennent point. Elles se trouvent bien apparemment où elles sont. Par ma foi, elles en feront tant, qu'à la fin il pourra leur arriver quelque désagréable aventure..... Mais, que vois-je! les voici, ce me semble. Oui vraiment. Elles sont conduites par des gardes. Oh! oh! qu'est-ce que cela signifie?

SCÈNE II.

NISE, LISARDE, CÉLIE, DEUX GARDES.

PREMIER GARDE.

Mademoiselle Nise, faites-nous, s'il vous plaît, parler à votre maîtresse.

NISE.

A ma maîtresse!... (*Bas.*) Dissimulons. Ma maîtresse est indisposée. Vous ne pouvez lui parler. Que lui voulez-vous?

PREMIER GARDE.

Lui présenter ces deux dames que nous lui amenons de la part de M. le gouverneur.

NISE.

Je les lui présenterai bien moi-même.

PREMIER GARDE.

Dites-lui qu'elle en ait un soin tout particulier.

NISE.

Je n'y manquerai pas.

SECOND GARDE.

Vous saurez au moins qu'elles sont prisonnières. Prenez bien garde qu'elles ne s'échappent.

NISE.

Allez, allez, je les garderai bien.

SECOND GARDE, *riant.*

Je crois qu'oui. Vous aurez, ma foi, assez de peine à vous garder vous-même.

NISE.

Non pas, du moins, d'une figure comme la vôtre.... Tirez, tirez, monsieur le raisonneur. Je n'aime point les mauvais plaisans.

SCÈNE III.

LISARDE, CÉLIE, NISE.

LISARDE.

Ils sont enfin sortis. Otez ma mante, Célie,

donnez-moi un autre habit. (*Pendant qu'elle change d'habits.*) Je suis très-contente de vous, Nise; mais comment, en nous voyant, avez-vous pu ne nous pas découvrir par votre surprise?

NISE.

Oh! madame, toute jeune que je suis, j'ai de la prudence.

LISARDE.

Je le vois bien; mais, dis-moi, n'es-tu pas étonnée de me voir prisonnière dans ma propre maison, et geôlière de moi-même?

NISE.

En effet, comment cela s'est-il pu faire? Je meurs d'envie de le savoir.

LISARDE.

Je vais te le dire. Je suis sortie pour m'aller promener dans un jardin; je m'y entretenais avec un cavalier. Mon père, qui, sans doute, en a été averti, m'y est venu surprendre; et, pour donner le change à ses gardes, il m'a fait ramener ici par eux comme une dame étrangère qu'il aurait arrêtée.

CÉLIE.

Je vous l'ai déjà dit, madame; vous vous trompez, quand vous croyez n'avoir pas été prise pour une autre. Quelle apparence y a-t-il qu'un homme aussi prudent que M. le gouverneur ait été capable de s'exposer à rendre son déshonneur

public par une pareille démarche? Encore une fois, cela n'est pas possible. Je craignais dans le jardin qu'il ne nous reconnût; mais à présent, je ne crains plus rien, et vous devez avoir l'esprit tranquille là-dessus.

LISARDE.

Hé bien! soit. Je veux qu'en m'arrêtant, mon père ait cru de bonne foi se saisir d'une autre personne; nous voilà dans un nouvel embarras.

CÉLIE.

Dans quel embarras?

LISARDE.

Il va revenir plein d'impatience de voir sa prisonnière. Il demandera ce qu'elle est devenue. Que lui dirons-nous? Cela ne laisse pas d'être embarrassant.

NISE.

Pas trop. Il n'y a qu'à faire passer pour elle l'étrangère qui s'est réfugiée ici.

LISARDE.

L'heureuse imagination!

CÉLIE.

Nise m'a prévenue. C'est ce que j'allais vous proposer.

LISARDE.

J'épouse cette idée. Oui, soutenons que c'est cette dame dont mon père s'est saisi dans le jar-

din. Aussi-bien c'est peut-être elle qu'il y était allé chercher.

CÉLIE.

Écoutez, je n'en jurerais pas. L'histoire qu'elle nous a contée me le ferait croire aisément.

LISARDE.

Quoi qu'il en soit, entretenons mon père dans son erreur. Quand il voudra parler à l'étrangère, mêlons-nous à leur conversation, et faisons si bien qu'ils ne s'entendent pas.

CÉLIE.

Taisons-nous, madame, je la vois qui sort de votre cabinet.

SCÈNE IV.

LISARDE, CÉLIE, NISE, FLÉRIDE.

FLÉRIDE.

Oserai-je vous demander, madame, si vous avez eu la bonté de parler pour moi à M. le gouverneur?

LISARDE.

Je n'en ai pas encore trouvé l'occasion; mais le voici qui vient. Je vais le prévenir. Je suis persuadée qu'il approuvera ce que je veux faire pour vous.

(Lisarde et Fléride continuent de s'entretenir tout bas.)

SCÈNE V.

LISARDE, FLÉRIDE, CÉLIE, LE GOUVERNEUR, NISE, FÉLIX.

LE GOUVERNEUR, *parlant au fond du théâtre à Félix.*

Retournez en diligence à Naples, et dites à votre maître que sa fille et don César sont en ma puissance?

FÉLIX.

Seigneur, je n'ai vu qu'une dame voilée. Si je pouvais voir Fléride sans en être aperçu, je partirais plus sûr de mon rapport.

LE GOUVERNEUR.

Ce que vous dites est judicieux..... (*lui montrant du doigt les femmes.*) Tenez, la voyez-vous parmi ces dames?

FÉLIX.

Oui, seigneur, je reconnais Fléride.

LE GOUVERNEUR.

Partez donc.....

LISARDE, *à Fléride.*

Tenez-vous un peu à l'écart..... (*Abordant son père.*) Seigneur, j'ai suivi vos ordres. J'ai fait à cette dame, que vous m'avez envoyée, la réception la plus gracieuse qu'il m'a été possible.

LE GOUVERNEUR.

Vous avez fort bien fait.

LISARDE.

Je lui ai fait préparer un de nos plus beaux appartemens.

LE GOUVERNEUR.

Elle le mérite bien. Nous ne pouvons avoir trop de considération pour elle. C'est une fille d'une illustre naissance, et dont le père est mon ancien ami.

LISARDE.

Il n'en faudrait pas davantage pour me faire épouser ses intérêts; mais elle joint à cela un mérite personnel qui m'enchante. Que j'ai découvert en elle de bonnes qualités ! Qu'elle a d'esprit, de politesse et de douceur ! On ne peut la voir sans l'aimer, ni sans prendre beaucoup de part à ses chagrins. Elle m'en a fait confidence, et je vous avouerai que j'en suis tout émue.

FLÉRIDE, *à part.*

Elle lui conte apparemment mon histoire, pour m'épargner la honte d'en faire moi-même le récit.

LISARDE.

Permettez-moi, seigneur, d'intercéder pour elle auprès de vous. Elle se repent d'avoir oublié son devoir...... (*se jetant aux pieds de son père.*) Ayez pitié d'elle en faveur des remords qui la pressent.

FLÉRIDE, *à part.*

Elle embrasse ses genoux ! Avec quelle vivacité elle lui parle pour moi ! quelle bonté !

LE GOUVERNEUR, *aidant à relever sa fille.*

Ma fille, je ne m'intéresse pas moins que vous pour cette dame. Vous allez entendre ce que je vais lui dire.

CÉLIE, *à part.*

Ouf ! cet entretien me fait peur.

LE GOUVERNEUR, *s'approchant de Fléride.*

Madame, vous n'êtes point ici prisonnière ; et je vous prie de regarder ma maison comme la vôtre. Vous êtes chez un homme qui entre dans votre situation, qui se fait un devoir de vous servir, et qui n'épargnera rien pour vous rendre bientôt parfaitement contente. Vous pouvez compter là-dessus.

FLÉRIDE.

Seigneur, dans l'état où je me trouve, rien n'est plus propre à me consoler que votre protection.... (*A Lisarde.*) Ah ! que ne dois-je point à la généreuse Lisarde ! C'est à sa bonté que je suis redevable d'un asile....

LISARDE, *l'interrompant avec précipitation.*

Ce n'est point moi, madame, c'est mon père que vous devez remercier de la disposition favorable où il est à votre égard.

LE GOUVERNEUR.

Non, Lisarde, il n'est pas temps encore qu'elle me fasse des remercîmens. Qu'elle attende que j'aie rendu son sort plus doux. C'est à quoi je vais employer tous mes soins; et je me promets bien d'y réussir.

SCÈNE VI.

LE GOUVERNEUR, LISARDE, FLÉRIDE, UN PAGE, CÉLIE, NISE.

LE PAGE, *au gouverneur.*

Le seigneur don Juan Osorio vient d'arriver. Il marche sur mes pas.

LISARDE, *bas à Célie.*

Surcroît de peines pour moi.

LE GOUVERNEUR.

Ma fille, songeons à le bien recevoir... Vous, Nise, conduisez madame à son appartement. Elle doit avoir besoin de repos...

(Fléride et Nise sortent.)

SCÈNE VII.

LE GOUVERNEUR, LISARDE, CÉLIE, D. JUAN.

D. JUAN, *saluant le gouverneur et lui baisant la main.*

Seigneur, permettez que l'heureux don Juan

vous rende ses devoirs, et vous témoigne l'impatience qu'il avait d'être auprès de vous.

LE GOUVERNEUR, *l'embrassant.*

Il y a long-temps que vous vous faites souhaiter ici. Je commençais à me plaindre de votre retardement, quoique je fusse persuadé qu'il fallait que vous ne puissiez pas faire plus de diligence, puisque vous n'arriviez point.

D. JUAN.

Vous me rendiez justice; et la charmante Lisarde devait vous en répondre. Plein de la flatteuse espérance d'être son époux, pouvais-je ne pas compter tous les momens qui retardaient mon arrivée?

LISARDE.

Je n'attendais pas moins de votre politesse qu'un discours si galant; mais je ne suis point assez crédule pour y ajouter foi. Je me connais bien, don Juan, et je serai fort contente de moi si vous ne vous repentez pas en me voyant d'être venu à Gaëte.

D. JUAN.

Que dites-vous, madame? O ciel! fut-il jamais une beauté plus parfaite que...

LE GOUVERNEUR.

Oh! vous allez vous engager tous deux dans les complimens! vous aurez tout le loisir de vous en faire l'un à l'autre... Venez avec moi, mon

gendre. Je veux, avant toutes choses, vous entretenir dans mon cabinet.

(Le gouverneur l'emmène.)

SCÈNE VIII.

LISARDE, CÉLIE.

LISARDE.

Que penses-tu de tout ceci, ma chère Célie?

CÉLIE.

Je pense que vous êtes plus heureuse que sage. M. le gouverneur, comme vous voyez, est persuadé que notre étrangère est la dame qu'il vient d'arrêter dans le jardin; et la dame croit que, touchée de ses malheurs, vous lui faites donner un asile chez vous. Ils viennent de se parler tous deux sans se détromper. Cela est heureux pour vous. Mais n'abusez point de ce bonheur... Puisque don Juan est arrivé, ne songez qu'à répondre à ses vœux. Ne le mérite-t-il pas bien? N'est-ce pas un cavalier fort bien fait?

LISARDE.

Je ne dis pas le contraire.

CÉLIE.

Un jeune guerrier de bonne mine.

LISARDE.

D'accord.

CÉLIE.

Hé bien, attachez-vous donc à lui. Oubliez pour jamais l'inconnu.

LISARDE.

C'est mon dessein, vraiment. Mais...

CÉLIE.

Mais quoi?

LISARDE.

Veux-tu que j'abandonne un homme qui n'a perdu sa liberté qu'en voulant conserver la mienne?

CÉLIE.

Non, il y aurait de l'injustice là-dedans. Mettez tout en usage pour le tirer de prison; mais ne poussez pas plus loin la reconnaissance. Aussi-bien pourriez-vous, madame, vous en repentir. Car je soupçonne violemment ce cavalier d'être celui qui fuit notre étrangère.

LISARDE.

C'est ce que je soupçonne comme toi; mais je n'en suis pas sûre; et, pour savoir à quoi m'en tenir, je vais lui mander, par un billet que tu lui porteras toi-même au château, que s'il peut cette nuit tromper ou gagner ses gardes, il vienne me trouver ici.

CÉLIE.

Quel projet! madame; faites-y bien réflexion.

LISARDE.

Il n'y a rien dans ce projet qui doive t'alarmer.

Je recevrai dans mon appartement l'inconnu, comme une dame qu'il croit prisonnière, et nous aurons ensemble un entretien, après lequel je prendrai mon parti de bonne grâce.

CÉLIE.

Vous me faites trembler.

LISARDE.

Que tu es sotte! Voilà la première soubrette qui soit fâchée de voir sa maîtresse amoureuse.

CÉLIE.

Mais considérez...

LISARDE.

Quoi?

CÉLIE.

Le danger...

LISARDE.

Je vois.

CÉLIE.

Vous allez vous perdre.

LISARDE.

Je n'aime pas qu'on s'oppose à mes volontés.

CÉLIE.

Quelle fureur!

LISARDE.

Tais-toi. Ne songe qu'à m'obéir aveuglément, si tu veux me plaire.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le Théâtre représente une prison.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON CÉSAR, GAMACHE,

GAMACHE.

A votre avis, seigneur don César, ne sommes-nous pas ici bien gîtés?

D. CÉSAR.

Bien ou mal, je ne m'en plains pas. Si je cours quelque péril, en récompense, j'ai vu des traits charmans, un visage céleste!

GAMACHE.

Il vaudrait mieux, morbleu! que vous eussiez vu une face de Guinée, que le beau minois de cette friponne, qui nous a fait si traîtreusement tomber entre les griffes de la justice.

D. CÉSAR.

Quoi! Gamache, tu soupçonnerais cette dame d'avoir joué cet indigne personnage?

GAMACHE.

Comment donc! est-ce que vous en doutez encore?

D. CÉSAR.

Sans doute; rejette cette pensée, mon ami.

cette dame est trop belle pour être capable d'une trahison si noire.

GAMACHE.

Hé, ventrebleu! c'est des belles qu'il faut se défier; les laides n'attrapent personne.

D. CÉSAR.

Tu es trop défiant.

GAMACHE.

Vous ne l'êtes pas assez, vous.

D. CÉSAR.

Reconnais l'injustice de tes soupçons. S'il était vrai, comme tu te l'imagines, que ce fût une aventurière, et qu'elle eût été apostée pour me faire prendre, pourquoi le gouverneur, s'il n'en eût voulu qu'à moi, l'aurait-il arrêtée aussi?

GAMACHE.

Pourquoi? pour mieux cacher son jeu.

D. CÉSAR.

Encore une fois, Gamache, tu juges mal de la dame. Crois plutôt que c'est une personne qualifiée; que quelque fâcheuse aventure obligeait à se cacher comme moi dans le jardin, et que le gouverneur en ayant eu avis, nous y est venu surprendre l'un et l'autre en même temps.

GAMACHE.

Si cela est, je conclus que voilà Fléride cassée aux gages.

D. CÉSAR.

Point du tout. Fléride est ma première inclination; et son image, gravée dans mon cœur, n'en peut être effacée.

GAMACHE, *voyant entrer Célie voilée.*

Je pourrais vous croire, si je ne voyais pas ce que je vois.

D. CÉSAR.

Hé! que vois-tu?

GAMACHE.

Une de nos drôlesses. Elles méditent apparemment quelque nouvelle tromperie.

SCÈNE II.

DON CÉSAR, GAMACHE, CÉLIE voilée.

CÉLIE, *à don César.*

Seigneur, je viens de la part d'une belle prisonnière affligée.

D. CÉSAR.

Sois la bien venue. Tu me rappelles à la vie.

CÉLIE, *lui présentant une lettre.*

Voici un billet qu'elle vous écrit.

D. CÉSAR, *lui donnant un diamant.*

Et voilà un diamant que je te prie d'accepter.

(Pendant que don César lit la lettre, Gamache s'approche de Célie en lui montrant le pouce entre l'index et le doigt du milieu, ce qu'on appelle en Espagne *dar una higa.*)

GAMACHE.

Venez, ma charmante, vous voyez un autre diamant. Je vous l'offre, à condition que vous me laisserez voir votre visage, tel qu'il a plu au ciel de vous le donner.

CÉLIE.

Je m'en garderai bien.

GAMACHE.

Vous ferez sagement.

CÉLIE.

Hé pourquoi?

GAMACHE.

C'est que je n'ai pas l'imagination prévenue en sa faveur.

CÉLIE.

Vous pourriez en voir de plus laids.

GAMACHE.

J'en doute, ma mignonne. Vous le dérobez à mes yeux si soigneusement, que je ne puis tirer de là une bonne conséquence.

CÉLIE.

Ah! c'en est trop; tu pousses à bout mon amour propre. Il faut que je te montre mes charmes.

GAMACHE.

Je t'en quitte. Je ne les veux point voir à présent que tu désires que je les voie.

CÉLIE, *faisant semblant de se découvrir.*

Regarde-moi, je te prie. Je te donnerai le brillant que j'ai reçu de ton maître, si tu veux m'envisager.

GAMACHE, *d'un air dédaigneux.*

N'attends pas de moi cet honneur.

CÉLIE.

Le fat! il ne s'aperçoit pas que je me moque de lui.

D. CÉSAR, *à Célie, après avoir lu le billet.*

Oui, ma chère enfant, tu peux dire à ta maîtresse que je ne manquerai pas d'y aller.

CÉLIE, *sortant.*

Je vais lui porter cette nouvelle, qui lui sera fort agréable. Adieu, seigneur.

GAMACHE.

Adieu, notre diamant.

SCÈNE III.

DON CÉSAR, GAMACHE.

D. CÉSAR.

Gamache?

GAMACHE.

Monsieur; hé bien! çà, que dit ce papier? sachons un peu quel nouveau piége nous tend l'inconnue.

D. CÉSAR.

Elle me mande qu'elle a gagné les femmes de Lisarde, et que si je puis me rendre cette nuit au palais du gouverneur, je trouverai à la porte une personne qui m'introduira dans l'appartement qu'elle y occupe.

GAMACHE.

Fort bien. Et sans façon, vous avez fait réponse que vous ne manquerez pas d'y aller, comme si vous aviez dans vos poches les clefs de cette tour?

D. CÉSAR.

Oui, vraiment, je le lui ai promis, et je tiendrai ma parole.

GAMACHE.

Vous ne sauriez vous en dispenser. Je ne suis en peine que de savoir comment vous pourrez sortir d'ici.

D. CÉSAR.

Bon! je ne vois pas qu'il y ait de l'impossibilité là-dedans.

GAMACHE.

Et moi, je n'y vois aucune possibilité. Les gardes.....

D. CÉSAR.

Les gardes peuvent se laisser endormir au son de l'or.... mais quel cavalier!.... hé! c'est le seigneur don Juan.

SCÈNE IV.

DON CÉSAR, GAMACHE, DON JUAN.

D. JUAN.

Puisque les biens et les maux doivent être communs entre deux amis, je viens, mon cher don César, m'affliger avec vous de la perte de votre liberté, et vous faire part en même temps de la joie dont je suis transporté.

D. CÉSAR.

Laissons là mes chagrins, don Juan; ne nous entretenons que de vos plaisirs. Vous avez un air de satisfaction qui diminue mes peines..... vous êtes à ce que je vois fort content.

D. JUAN.

J'ai bien sujet de l'être, cher ami; je viens de voir Lisarde, et je ne puis vous exprimer jusqu'à quel point elle m'a paru charmante. Représentez-vous toutes les qualités aimables rassemblées dans une personne; et l'image que vous en ferez sera celle de Lisarde. Enfin, l'amour ne pouvait me réserver une épouse plus parfaite, et je suis le plus heureux de tous les hommes.

D. CÉSAR.

Pour vous parler sur le même ton, je vous dirai que je suis charmé aussi d'une autre dame, qui me

mande, par un billet que je viens de recevoir de sa part, qu'elle souhaiterait de me voir et de m'entretenir cette nuit, si je pouvais trouver moyen de sortir de prison. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que je lui ai fait dire que je ne manquerai pas de me rendre auprès d'elle, comme si j'étais assuré de le pouvoir faire.

D. JUAN.

Je puis vous servir en cela.... (*A Gamache.*) Mon enfant, va dire à l'alcade de ce château, que je le prie de venir ici..... (*A don César.*) Il est de mes amis, et je ne crois pas qu'il refuse à ma prière de vous laisser sortir cette nuit.

D. CÉSAR.

Vous me ferez un très-grand plaisir, si vous obtenez cela de lui.

D. JUAN.

J'ose m'en flatter, quoique ce soit peut-être le sujet du monde le moins capable de se relâcher de son devoir.

SCÈNE V.

DON CÉSAR, DON JUAN, L'ALCADE, GAMACHE.

L'ALCADE.

Que voulez-vous, don Juan?

D. JUAN.

Vous apprendre que dans la personne de don César Ursin vous avez un autre moi-même.

L'ALCADE.

Il n'était pas besoin de me recommander d'une manière si puissante un cavalier qui porte avec lui sa recommandation.

D. JUAN.

Ce n'est pas tout : je veux l'emmener avec moi, cette nuit, dans une maison où sa présence sera nécessaire; me le permettez-vous? Puis-je mettre votre amitié à une si forte épreuve?

L'ALCADE.

Il m'est ordonné de veiller sur lui, et de le garder à vue; mais les lois n'ont point de force sur moi lorsqu'il s'agit de vous obliger. Votre ami sortira cette nuit de ce château, pourvu qu'il promette d'y rentrer demain avant l'aurore.

D. CÉSAR.

Oui, seigneur alcade, comptez que je serai de retour ici avant que le jour ait achevé de chasser les ombres de la nuit.

D. JUAN.

C'est de quoi je vous réponds aussi; et de plus, je prends sur mon compte tous les événemens qui pourront arriver.

(L'alcade sort.)

SCÈNE VI.

DON JUAN, DON CÉSAR, GAMACHE.

D. JUAN.

Vous êtes libre, don César. Allons où l'amour vous appelle.

D. CÉSAR.

Non, don Juan, laissez-moi, s'il vous plaît, aller seul.

D. JUAN.

Je n'ai garde d'abandonner un ami que j'expose moi-même au péril.

D. CÉSAR.

Ne m'accompagnez point.

D. JUAN.

Il est inutile de vous en défendre.

D. CÉSAR, *à part.*

Je ne le menerai pas chez son beau-père.

D. JUAN.

Pourquoi vous opposer à mon dessein?

D. CÉSAR.

De grâce, ne vous obstinez pas à vouloir venir avec moi. J'ai des raisons pour me rendre seul à l'endroit où je suis attendu.

D. JUAN.

C'est une défaite.

D. CÉSAR.

Non, c'est une chose que l'on exige de moi.

D. JUAN.

Cela étant, je ne puis plus, sans indiscrétion, vouloir vous accompagner. Adieu, don César, je ne veux pas vous gêner.

D. CÉSAR.

Sans adieu, cher ami.

SCÈNE VII.

DON CÉSAR, GAMACHE.

GAMACHE.

Nous pouvons donc sortir d'ici! Le ciel en soit loué! Il ne tiendra qu'à vous de réparer la sottise que vous avez faite de vous laisser prendre.

D. CÉSAR.

C'est-à-dire que tu me conseillerais de sortir de ce château pour n'y plus rentrer, n'est-ce pas?

GAMACHE.

Ma foi, oui. Je laisserais la fusée à démêler à l'alcade et à don Juan.

D. CÉSAR.

C'est ce que je ferais, si j'étais, comme toi, un homme sans cœur et sans honneur! Misérable! tu voudrais que je manquasse de parole à l'alcade, pour prix de m'avoir rendu un grand service!

GAMACHE.

Je ne trouve pas que ce service soit si considérable, puisqu'il ne nous tire point d'affaire.

D. CÉSAR.

Tais-toi, je suis las d'entendre tes sots discours.

GAMACHE.

Vous suivrai-je au rendez-vous?

D. CÉSAR.

Non, demeure; je n'ai pas besoin de toi.

GAMACHE.

Tant mieux. Les aventures nocturnes ne sont guère de mon goût.

SCÈNE VIII.

Le Théâtre change en cet endroit et représente l'appartement de Lisarde.

(On voit un flambeau sur une table.)

LISARDE, NISE.

LISARDE.

Nise!

NISE.

Madame!

LISARDE.

Mon père est-il couché?

NISE.

Il y a long-temps.

LISARDE.

Et don Juan.

NISE.

Il doit l'être aussi, de même que notre prisonnière.

LISARDE.

Que fait Célie?

NISE.

Ce que vous lui avez ordonné : elle attend le cavalier à la porte, pour l'introduire ici secrètement, s'il est assez adroit pour trouver moyen de sortir de la tour. Mais...

LISARDE.

Mais quoi?

NISE.

Franchement, madame, je crains qu'il n'ait compté sans son hôte, quand il vous a mandé qu'il viendrait.

LISARDE.

Oh! que non. J'ai trop bonne opinion de son esprit pour douter qu'il vienne. Tu le verras paraître dans un moment.

NISE.

En effet, je crois déjà entendre marcher doucement dans l'antichambre.

LISARDE.

Et moi aussi.

NISE.

Quelqu'un vient, assurément.

LISARDE.

Justement, voilà notre homme.

SCÈNE IX.

LISARDE, NISE, DON CÉSAR, CÉLIE.

CÉLIE, *à don César.*

Faisons le moins de bruit qu'il nous sera possible. Lisarde et son père couchent dans des appartemens voisins de celui-ci! et peut-être ne sont-ils pas encore endormis.

LISARDE, *à don César.*

Je me réjouis de votre heureuse arrivée..... (*à Célie.*) Célie, faites la sentinelle du côté de M. le gouverneur; et vous, Nise, ma chère amie, tenez-vous à la porte de l'appartement de Lisarde. Soyez toutes deux bien alertes.

NISE.

Il le faut bien, vraiment. Je ne vais qu'en tremblant occuper mon poste.

LISARDE.

Hé! d'où vient?

NISE.

Vous ne connaissez pas Lisarde. C'est un petit

démon en fait d'honneur. Si elle savait ce qui se passe actuellement ici, nous serions perdues, Célie et moi.

(Célie et Nise se retirent.)

D. CÉSAR.

Que j'avais d'impatience de vous revoir, madame ! De grâce, calmez l'inquiétude qui m'agite. Pourquoi avez-vous été arrêtée avec moi ? Plus j'y pense et moins j'en pénètre la cause.

LISARDE.

Vous devriez pourtant avoir moins de peine qu'un autre à la deviner. Pouvez-vous être surpris que le gouverneur, cherchant une dame que vous avez enlevée, m'ait arrêtée pour elle ?

D. CÉSAR.

Qui ? moi ! J'aurais enlevé une dame ! Vous ne parlez pas sérieusement.

LISARDE.

Pardonnez-moi.

D. CÉSAR.

Qui peut m'accuser de ce crime ?

LISARDE.

Pourquoi le nier ? On a des preuves incontestables, et vous n'êtes prisonnier que pour l'avoir commis.

D. CÉSAR.

Si cela est, je suis donc en prison fort injustement, et j'ai sujet de me plaindre du gouverneur.

LISARDE.

C'est ce que je ne crois pas. Si vous n'avez effectivement enlevé aucune dame, vous pouvez n'en être pas moins coupable. Que sais-je ? vous avez peut-être après la foi jurée, abandonné quelque beauté trop crédule dont les parens vous poursuivent en justice...... Mais je vois que vous vous troublez à ces paroles. Ah! si vous n'êtes pas un ravisseur, avouez que vous êtes un amant parjure.

D. CÉSAR, *troublé.*

Madame !

LISARDE.

C'est un fait constant. Demeurez-en d'accord, de bonne grâce.

D. CÉSAR, *se remettant.*

Hé bien ! j'en conviendrai donc. Je suis un amant parjure; mais c'est à vous, madame, qu'il faut reprocher mon infidélité, puisque ce n'est qu'en vous voyant que je suis devenu infidèle.

SCÈNE X.

LISARDE, DON CÉSAR, CÉLIE.

CÉLIE, *tout essoufflée.*

Madame !.....

LISARDE.

Qu'y a-t-il donc, Célie ? tu parais effrayée.

Que viens-tu m'annoncer? Quelqu'un m'aurait-il trahie?

CÉLIE.

Je le crois. Un domestique de don Juan m'aura vue sans doute introduire ce cavalier. Il en aura donné avis à son maître, qui, l'épée à la main, en fait la recherche par toute la maison.

LISARDE.

Je suis perdue!..... (*à don César.*) Cachez-vous, seigneur, derrière ce paravent.

(Don César se cache derrière le paravent, et Lisarde se retire dans la chambre où elle couche.)

SCÈNE XI.

DON JUAN, *seul, tenant d'une main son épée, et de l'autre un flambeau.*

Cherchons partout le téméraire qui est entré dans cette maison. Qu'il n'échappe pas à ma vengeance. (*Il aperçoit don César qui lui fait signe de se taire.*) Que vois-je? César Ursin caché dans l'appartement de Lisarde! O ciel! que dois-je faire? Faut-il que je perce en ce moment ce traître qui m'offense? Non, laissons-le retourner au château, puisque j'ai répondu de son retour à l'alcade; et demain il me fera raison de sa perfidie.

SCÈNE XII.

DON JUAN, DON CÉSAR.

D. JUAN, *à don César.*

Sortez, don César, et retournez au château, d'où vous êtes venu ici, par mon entremise, porter un coup mortel à mon honneur.

D. CÉSAR.

Ah! don Juan, permettez que je me justifie.

D. JUAN.

Laissons là les excuses frivoles.

D. CÉSAR.

Écoutez-moi, de grâce.

D. JUAN.

Que pouvez-vous dire, perfide ? Vous qui trahissez ma confiance et mon amitié, en vous attachant à Lisarde, dont vous savez que je vais devenir l'époux.

D. CÉSAR.

Vous êtes dans l'erreur : apprenez, cher ami, que ce n'est point Lisarde que je viens chercher ici; c'est une dame qui a été prise avec moi dans ce jardin, et que le gouverneur tient chez lui prisonnière.

D. JUAN.

Hé pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela tantôt ?

D. CÉSAR.

Je vous en ai fait un mystère par discrétion. Je n'ai pas voulu, par respect pour la maison de votre épouse, vous dire que c'était chez le gouverneur que j'avais un rendez-vous. En un mot, don Juan, je n'ai porté aucune atteinte à votre honneur. Je n'ai point trahi votre confiance, ni trompé votre amitié.

D. JUAN.

C'est ce que je prétends approfondir. Vous pouvez sortir. Retournez au château. Vous m'y verrez demain.

D. CÉSAR.

Vous m'y trouverez.

(Don César sort, et don Juan retourne à son appartement.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON JUAN, *seul.*

QUELLE affreuse nuit j'ai passée! qu'elle m'a paru longue! Je croyais que le jour ne reviendrait jamais. En vain don César s'est servi de bonnes raisons pour se justifier. Je ne puis être tranquille que je ne sois entièrement désabusé; mais comment puis-je l'être? Il y en a un moyen infaillible. Parlons à la dame qui est prisonnière dans cette maison. Ce n'est que de sa bouche que je puis tirer la vérité. Attendons qu'elle sorte de son appartement. L'entretien que je vais avoir avec elle va décider de la conduite que je dois tenir avec César Ursin.

SCÈNE II.

DON JUAN, FLÉRIDE.

FLÉRIDE, *sortant de son appartement.*

C'est vous, seigneur don Juan! qui vous amène ici de si bon matin?

D. JUAN.

Madame, permettez que je vous demande un éclaircissement d'où dépend le repos de ma vie, et qu'il vous importe de me donner.

FLÉRIDE.

Seigneur, je suis prête à vous satisfaire; vous n'avez qu'à parler. De quoi est-il question?

D. JUAN.

Mais, de grâce, ne me déguisez rien. Ayez une entière confiance en moi. Étant ce que je m'imagine que vous êtes, vous devez être persuadée que j'épouse vos intérêts. Vous pouvez donc franchement répondre aux questions que je vais prendre la liberté de vous faire.

FLÉRIDE.

Je vous l'ai déjà dit; parlez.

D. JUAN.

Connaissez-vous César Ursin?

FLÉRIDE.

Hélas! plût au ciel que je ne l'eusse jamais connu! Il est l'auteur de mon infortune, et sans lui je ne serais pas à Gaëte.

D. JUAN.

(*Bas.*) Je suis content de sa réponse.... (*Haut.*) Lui auriez-vous donné occasion de vous entretenir la nuit?

FLÉRIDE.

Plus d'une fois, malgré le péril que nous courions l'un et l'autre.

D. JUAN.

(*Bas.*) Je respire : l'innocence de César se découvre.... (*Haut.*) Enfin, madame, dites-moi si

dans un jardin où l'amour vous avait assemblés tous deux....

FLÉRIDE.

Ah! ne poursuivez pas, je vous prie. C'est dans ce funeste jardin qu'il m'est arrivé un malheur auquel je ne puis penser sans ressentir une douleur mortelle.

D. JUAN.

C'est assez; vous me rendez la vie. Pardonne-moi, César, mon cher ami, d'avoir pu soupçonner ta fidélité. Je suis détrompé.... Madame, ne parlez pas de tout ceci à Lisarde. Adieu.

FLÉRIDE.

Où allez-vous?

D. JUAN.

Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage. Je vais voir César Ursin qui, comme vous savez, est prisonnier dans le château de cette ville.

(Don Juan sort.)

SCÈNE III.

FLÉRIDE *seule.*

Attendez, don Juan; un mot.... Mais il m'échappe.... O ciel! que vient-il de me dire? Si je l'ai bien entendu, don César est à Gaëte, et en prison dans le château. J'en pénètre la cause: comme je suis sortie de Naples presqu'en même

temps que César Ursin, mon père s'imagine apparemment que ce cavalier m'a enlevée, et le croyant mon ravisseur, il aura écrit à don Fernand pour le prier de le faire arrêter s'il passait par Gaëte. Quoi qu'il en soit, je vais trouver César; puisque j'ai attaché mon sort au sien, je dois partager le péril où je l'ai jeté par ma fuite. Hâtons-nous de nous rendre....

SCÈNE IV.

FLÉRIDE, LISARDE, CÉLIE.

LISARDE.

Où, madame?

FLÉRIDE.

Au château de cette ville. Prenez part à ma joie, généreuse Lisarde. Le chevalier que je cherche est à Gaëte, en prison dans le château. Vous voulez bien qu'après vous avoir rendu mille grâces de l'asile que m'ont accordé vos bontés, j'aille rejoindre cet amant chéri?... Je brûle d'impatience de le revoir.

LISARDE.

Résistez, madame, aux mouvemens impétueux qui vous agitent. Une fille ne sort pas ainsi sans façon pour aller voir un homme.

FLÉRIDE.

C'est mon époux.

LISARDE.

Il ne l'est pas encore.

FLÉRIDE.

Puisque je suis venue de Naples ici toute seule, je puis bien, ce me semble, aller d'ici à la prison.

CÉLIE.

Oh ! que non. Vous n'êtes plus dans la situation où vous étiez lorsque vous êtes arrivée à Gaëte.

FLÉRIDE.

Je ne vois pas que je sois dans un autre état.

LISARDE.

Célie a raison. Vous êtes présentement sous ma garde. Je suis responsable de vos démarches, et chargée du soin de votre honneur. En un mot, je dois veiller sur vous. Si je vous laissais sortir, et que, pendant ce temps-là, mon père revînt, que dirait-il de ma complaisance ?

FLÉRIDE.

Je serai rentrée avant son retour. Je ne veux seulement que jouir un instant de la vue de mon cher prisonnier.

CÉLIE.

Oui, mais c'est ce que nous ne voulons pas, nous.

FLÉRIDE.

Ja suis fort étonnée de votre opposition.

CÉLIE.

Et nous le sommes encore davantage de votre entêtement.

SCÈNE V.

FLÉRIDE, LISARDE, CÉLIE, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

Qu'est-ce que j'entends ? Quelle contestation avez-vous donc ensemble ?

LISARDE.

Seigneur, cette dame s'ennuie déjà dans votre maison ; elle veut sortir en dépit de nous.

FLÉRIDE.

Assurément. Je veux m'en aller.

LE GOUVERNEUR.

Comment donc, madame, n'y a-t-il qu'à dire : Je le veux ?

FLÉRIDE.

Sans doute. Si vous savez qui je suis, devez-vous m'empêcher d'aller voir César Ursin dans sa prison ?

LE GOUVERNEUR.

Oui, vraiment ; et c'est afin que vous ne lui parliez pas, que je vous retiens chez moi prisonnière ?

FLÉRIDE.

Qui? moi! Je suis prisonnière?

LE GOUVERNEUR.

Quoi! vous oubliez déjà l'aventure du jardin?

FLÉRIDE.

Non, seigneur, j'y suis trop sensible pour que j'en puisse perdre la mémoire.

LE GOUVERNEUR.

Hier, ne fûtes-vous pas arrêtée et conduite ici?

FLÉRIDE.

Arrêtée! Permettez-moi, seigneur, de vous dire que non.

LISARDE, *bas à Célie.*

Tout va se découvrir.

CÉLIE, *bas à Lisarde.*

Il faut payer d'audace.

LE GOUVERNEUR, *à Fléride.*

Est-il possible, ma chère Fléride, que vous ne vous souveniez plus de ce qui se passa hier entre nous? Cela est incroyable.

FLÉRIDE.

Madame, et vous, Célie, dites la vérité. Vous ne l'ignorez pas. Sur quel pied suis-je dans cette maison.

LISARDE.

Sur le pied d'une fille de qualité que nous chérissons, que nous gardons soigneusement, et

dont mon père veut rétablir l'honneur que l'amour a un peu terni.

CÉLIE, *à Fléride.*

Oui, madame, voilà de quelle façon vous êtes ici prisonnière. Vous ne l'êtes pas autrement..... (*Bas au gouverneur.*) Comme elle a l'esprit un peu troublé, il vaut mieux la flatter que la contredire.

LE GOUVERNEUR, *bas à Célie.*

Tu as raison : il faut la ménager de peur qu'elle ne devienne folle; car la tête, ce me semble, commence à lui tourner.

CÉLIE, *bas au gouverneur.*

A vue d'œil.

LE GOUVERNEUR, *bas à Célie.*

La pauvre enfant ! Que je suis touché de son malheur !

FLÉRIDE, *à Célie.*

M. le gouverneur dit que j'ai été arrêtée et conduite ici. Vous savez bien le contraire.

CÉLIE, *bas au gouverneur.*

Vous l'entendez.

LE GOUVERNEUR, *bas à Célie.*

Ne la contredisons point.

CÉLIE, *bas au gouverneur.*

Non. Feignons de croire tout ce qu'elle voudra nous dire.

FLÉRIDE.

Parlez, Célie, ne suis-je pas venue demander un asile dans cette maison?

CÉLIE.

Oui, vraiment, et nous vous l'avons accordé comme à une personne de condition que la fortune persécutait.

FLÉRIDE.

Cela étant, je n'y suis donc pas prisonnière?

CÉLIE.

Hé non; mais nous sommes un peu roides sur les bienséances. Nous ne voulons pas que vous parliez à votre amant que pour l'épouser.

SCÈNE VI.

LE GOUVERNEUR, LISARDE, FLÉRIDE CÉLIE, UN PAGE.

LE PAGE, *au gouverneur.*

Un courrier, qui vient d'arriver de Naples, attend dans la chambre prochaine le moment de vous présenter ses dépêches.

LE GOUVERNEUR.

Qu'on le fasse entrer. Voyons ce que m'écrit Prosper Colone.

SCÈNE VII.

LE GOUVERNEUR, LISARDE, FLÉRIDE, CÉLIE, FÉLIX.

FÉLIX, *remettant ses dépêches au gouverneur.*

Seigneur, j'ai fait toute la diligence possible.

LE GOUVERNEUR, *ouvrant la lettre.*

Je le vois bien.

FLÉRIDE, *à part, reconnaissant Félix.*

C'est Félix! Mon père apparemment l'envoie au gouverneur de Gaëte. Je vais apprendre mon sort.

LE GOUVERNEUR, *après avoir lu la lettre, dit à Fléride.*

Madame, cessez de vous plaindre de la fortune, vos malheurs sont finis. Le cavalier que don César croit avoir tué n'est pas mort; et vous pourrez retourner à Naples avec votre amant, aussitôt que l'hymen aura joint votre destinée à la sienne. Je vais lui porter cette nouvelle au château, et le remettre en liberté. Vous le verrez dans un moment.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LISARDE, FLÉRIDE, CÉLIE.

LISARDE.

Nous pardonnez-vous, belle Fléride, le petit chagrin que nous vous avons causé en nous opposant à votre sortie?

FLÉRIDE.

Mais aussi pourquoi M. le gouverneur m'a-t-il dit qu'il me retenait chez lui prisonnière?

LISARDE.

Cela ne doit pas vous étonner. Mon père, sur une lettre du vôtre, a fait arrêter don César; et comme il vous cherchait aussi pour vous faire le même traitement, vous êtes venue vous-même vous livrer à lui en vous réfugiant dans sa maison. Voilà pourquoi il vous regarde comme sa prisonnière; et n'a-t-il pas raison?

FLÉRIDE.

J'en demeure d'accord; et je n'ai plus rien à vous dire.

CÉLIE, *à Floride.*

Vous ne trouvez donc plus mauvais que nous ayons voulu vous empêcher de sortir?

FLÉRIDE.

Vous n'avez fait que ce que vous deviez faire.

SCÈNE IX.

LISARDE, FLÉRIDE, CÉLIE, DON JUAN.

D. JUAN, *à Fléride.*

Madame, je prends part à la joie que doivent vous causer les heureuses nouvelles qui sont venues de Naples. Le seigneur don Fernand est actuellement avec César Ursin, qu'il va faire sortir de prison, et il prétend dès ce jour vous unir ensemble. Je suis charmé de ce changement.

LISARDE, *bas à Célie.*

Ah! Célie! quel sujet de mortification pour moi!

CÉLIE, *bas à Lisarde.*

Rappelez votre raison. Cédez de bonne grâce à la nécessité.

FLÉRIDE, *à don Juan.*

Don César et moi, seigneur, nous n'oublierons jamais l'intérêt que vous prenez à notre sort.

D. JUAN.

Hé! comment pourrais-je ne pas m'intéresser pour don César? C'est mon meilleur ami.

CÉLIE, *à Fléride.*

Nous nous intéressons tous, madame, pour lui et pour vous... (*Bas à Lisarde.*) Contrai-

gnez-vous; parlez. Dites-lui quelque chose qui la flatte.

LISARDE, *bas à Célie.*

Je vais donc dire ce que je ne pense pas.

CÉLIE, *bas.*

Ce ne sera pas la première fois.

LISARDE, *à Fléride, froidement.*

Je me réjouis, madame, de l'heureux succès de votre voyage de Gaëte.

FLÉRIDE.

C'est à vos bontés, trop généreuse Lisarde, que je dois mon bonheur.

SCÈNE X^e. ET DERNIÈRE.

LISARDE, FLÉRIDE, CÉLIE, DON JUAN, LE GOUVERNEUR, DON CÉSAR, GAMACHE.

D. CÉSAR, *bas à Gamache, en apercevant Fléride.*

Juste ciel! c'est effectivement Fléride.

GAMACHE, *bas à don César.*

Et votre inconnue est Lisarde elle-même.

D. CÉSAR, *bas.*

Je n'en puis douter.

GAMACHE, *bas.*

Ne faites pas semblant de la connaître.

D. CÉSAR, *bas.*

Laisse-moi faire.

LE GOUVERNEUR.

Oui, don César, le seigneur Prosper Colone veut bien oublier le passé, et vous accepter pour gendre. Vous épouserez ce soir sa fille, et demain vous la remenerez à Naples, où vous recevrez de lui, l'un et l'autre, le meilleur traitement que vous puissiez attendre du plus affectionné de tous les pères.

D. CÉSAR.

Seigneur, Fléride et moi nous ne saurions assez vous remercier de vos bontés, et vous pouvez compter que nous en aurons tous deux une éternelle reconnaissance.

LE GOUVERNEUR, *à don Juan.*

Il ne tiendra qu'à vous, don Juan, de suivre l'exemple de don César, et d'être, dès aujourd'hui, l'époux de ma fille.

D. JUAN.

Si Lisarde y veut bien consentir, je serai au comble de mes vœux.

LISARDE.

Je ne résiste point aux volontés d'un père.

CÉLIE, *bas.*

Non, quand elles sont conformes aux vôtres.

LE GOUVERNEUR.

Ne songeons donc plus qu'à célébrer ce double hyménée.

FIN DE DON CÉSAR URSIN.

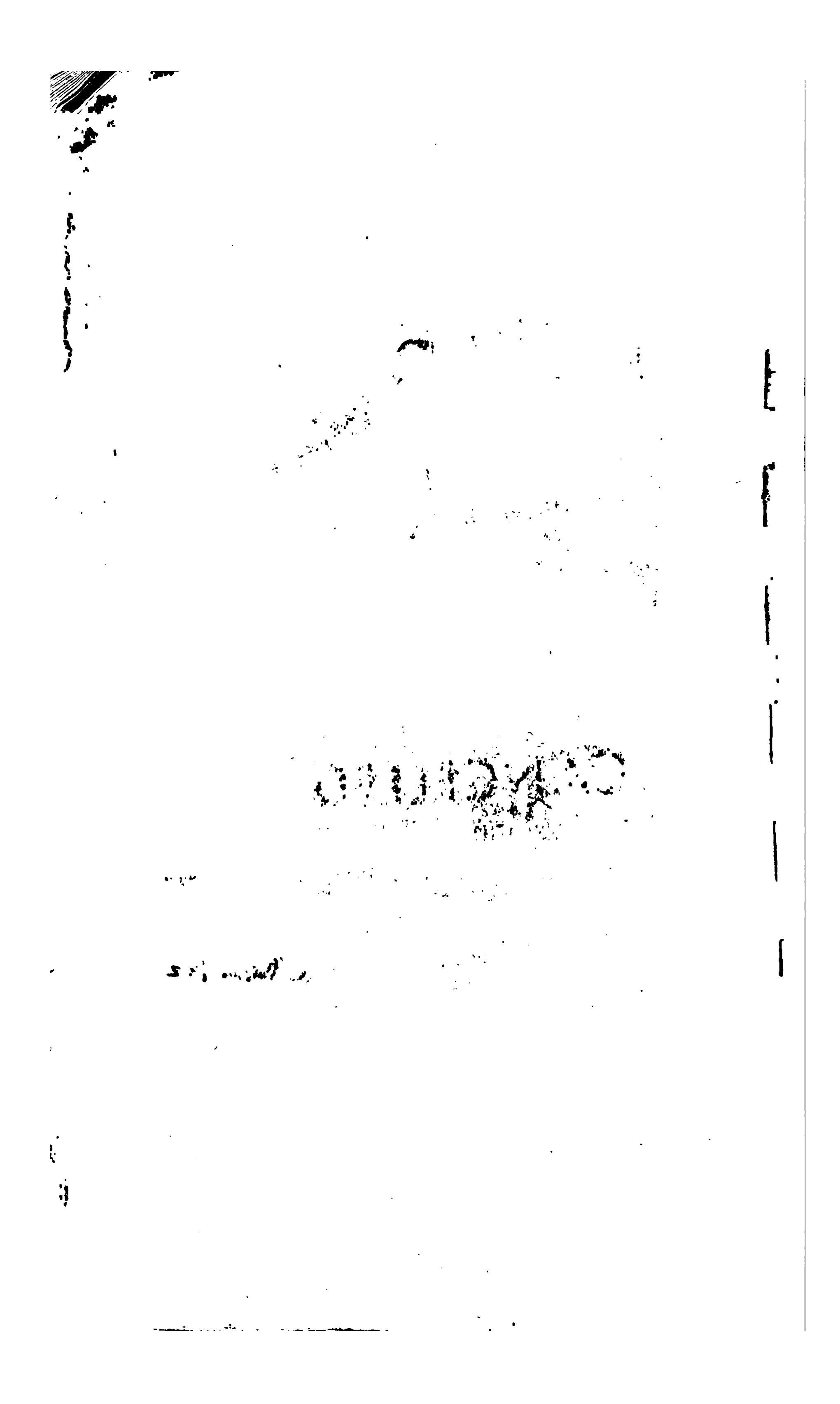
TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN.




2044 004 558 74



